



10
18

grands détectives

Ellis Peters
**Le capuchon
du moine**

ELLIS PETERS

LE CAPUCHON DU MOINE



CHAPITRE PREMIER

Un matin du début de décembre 1138, frère Cadfael arriva au chapitre, l'âme sereine, décidé à se montrer tolérant pour la façon banale et pédante dont frère Francis faisait la lecture et pour les filandreux radotages juridiques de frère Benedict, le sacristain. Les hommes sont changeants, faillibles et il faut les prendre comme ils sont. Cette année, si agitée en son début – il y avait eu un siège, un massacre et bien des troubles – s'était mieux terminée, dans une abondance et un calme relatifs. Les vagues de la guerre civile entre le roi Étienne et les partisans de l'impératrice Mathilde s'étaient éloignées vers le sud-ouest, laissant Shrewsbury se remettre prudemment de son choix malheureux, que plusieurs avaient payé de leur vie¹. Et malgré tout ce qui avait gêné la bonne marche des choses, après un été splendide, on avait récolté une moisson riche, les granges étaient pleines, les moulins tournaient, il continuait à faire étonnamment bon, avec simplement quelques rares gelées en tout début de matinée. Personne ne grelottait, ni ne souffrait encore de la faim. Ça ne durerait sûrement plus très longtemps, mais chaque jour qui passait était un don du ciel.

Dans le petit royaume de Cadfael aussi, la moisson avait été abondante et variée ; de l'avant-toit de son atelier du jardin pendaient des sacs de toile pleins d'herbes sèches, ses jarres de vin dont il était fier s'étendaient en rangs serrés, ses étagères étaient pleines de bouteilles et de remèdes pour l'hiver et son cortège de maladies, du rhume aux articulations douloureuses, en passant par les bronchites accompagnées de brûlures dans la poitrine. Le monde tournait mieux maintenant qu'au printemps, et quand les choses se terminent mieux qu'elles n'ont commencé, il y a toujours matière à réjouissance.

¹ Voir *Un cadavre de trop*, du même auteur, dans la même collection n°1963.(N.d.T.)

Donc, satisfait, Cadfael, de sa démarche chaloupée, alla s'asseoir sur son siège préféré dans la salle capitulaire, dissimulé commodément derrière l'un des piliers, dans un coin sombre. A demi endormi, il regarda les moines entrer en file indienne et prendre leur place : le vieil abbé Héribert plein de douceur et d'anxiété, fatigué et attristé par cette année troublée qui touchait à sa fin ; le prieur Robert Pennant, très grand, patricien, avec un visage d'ivoire, des cheveux et des sourcils argentés, toujours très droit et majestueux, comme s'il portait la mitre dont il se languissait. Il n'était ni vieux, ni délicat ; à cinquante et un ans, il était sec et sans âge, même s'il s'efforçait de passer pour un patriarche sanctifié de la tête aux pieds par une vie de bienheureux – il n'avait pas changé depuis dix ans et ne changerait sûrement pas pendant les vingt prochaines années. Frère Jérôme, son clerc, le suivait comme son ombre ; tel un petit miroir déformant, il reflétait le plaisir – ou le déplaisir – de Robert. Le sous-prieur, le sacristain, l'hospitalier, l'aumônier, l'infirmier, le gardien de l'autel de Sainte-Marie, le cellérier, le premier chantre et le maître des novices entrèrent derrière eux. Dignement, ils se préparèrent à affronter une journée comme les autres.

Le jeune frère Francis, qui parlait du nez et qui savait peu de latin, leur lut d'une manière fort ennuyeuse la liste des saints et des martyrs à commémorer dans les prochains jours et s'embrouilla dans un pieux commentaire sur l'apôtre saint André dont la fête avait eu lieu la veille. Frère Benedict le sacristain s'efforça de faire accepter l'idée que, responsable du maintien de l'église et de la clôture, il lui soit reversé la majeure partie d'une somme destinée à la fois à cet effet et à fournir de la lumière pour l'autel de la chapelle Notre-Dame, qui, elle, était du ressort de frère Maurice. Le premier chantre admit avoir reçu une nouvelle mise en musique du « Sanctus » offerte par le patron du compositeur, mais à en juger par son enthousiasme modéré pour cette marque de générosité, il n'en pensait sûrement guère de bien et on ne l'entendrait probablement pas souvent. Frère Paul, le maître des novices, avait à se plaindre de l'un de ses élèves, soupçonné de légèreté, même si l'on tenait compte de sa jeunesse et de son inexpérience ; on l'avait

entendu chanter dans le cloître (alors qu'il copiait une prière à saint Augustin) une chanson profane à la connotation scandaleuse dans cette prétendue lamentation : un pèlerin emprisonné par les Sarrasins se réconfortait en pressant contre son sein la chemise que son amie lui avait donnée à son départ.

Frère Cadfael sortit brusquement de son demi-sommeil en entendant le nom de cette belle chanson poignante, qu'il se rappelait. Il avait fait la Croisade², il connaissait le pays, les Sarrasins, cette lumière qui vous hante mais aussi la souffrance, et l'obscurité d'une certaine prison. Il vit Jérôme fermer dévotement les yeux et endurer mille morts en entendant mentionner le vêtement le plus intime d'une femme. Peut-être parce qu'il n'avait jamais été assez près pour la toucher, pensa Cadfael, toujours prêt à se montrer charitable. La consternation se répandit parmi certains vieux moines qui étaient là depuis toujours ; pour eux, une moitié de la création était un monde fermé et interdit. Cadfael fit un effort inhabituel pour lui lors d'un chapitre et demanda ce que le jeune homme avait dit pour sa défense.

— Il a prétendu avoir appris la chanson de son grand-père, qui s'était battu pour la Croix lors de la prise de Jérusalem, reconnu honnêtement frère Paul. L'air lui avait semblé si beau qu'il l'avait pris pour de la musique sacrée. Car le pèlerin qui chantait n'était ni moine, ni soldat, mais un homme humble qui avait fait ce voyage par amour.

— C'est un amour honnête et décent, remarqua Cadfael, utilisant des mots qui ne lui étaient pas naturels, car il considérait l'amour comme une force portant sa propre sanctification et qui n'a pas besoin de justification. Il n'y a rien, je crois, dans les paroles suggérant que la femme qu'il a laissée au pays n'était pas son épouse. Quant à la musique, elle est digne d'être notée. Et ce n'est pas le but de notre ordre de censurer le sacrement du mariage chez ceux qui ne se sont pas voués au célibat. Ce jeune homme ne me paraît pas avoir commis une faute bien grave. Le frère premier chantre ne pourrait-il pas vérifier s'il a une belle voix ? Ceux qui chantent

² La première (1096-1099). (N.d.T.)

en travaillant ont souvent besoin d'utiliser le talent que Dieu leur a donné.

Le premier chantre fut surpris par cette suggestion ; on ne lui confiait guère de chanteurs ; il acquiesça obligeamment, disant qu'il écouterait le novice avec intérêt. Le prieur, austère, fronça les sourcils, et son nez patricien s'allongea ; si cela n'avait tenu qu'à lui, l'imprudent jeune homme ne s'en serait pas tiré à si bon compte. Mais le maître des novices n'appréciait guère la discipline trop sévère et il parut se contenter de faire tancer vertement son élève Pour le manquement qu'il avait commis.

— Il est vrai, père abbé, qu'il s'est montré sérieux et qu'il n'est pas ici depuis longtemps. On s'oublie facilement quand on se concentre, et c'est un copiste soigneux.

Le chanteur s'en sortit avec une légère pénitence : il ne resterait pas assez longtemps à genoux pour avoir de la peine à se relever. L'abbé était toujours enclin à l'indulgence et ce matin, il paraissait plus préoccupé et distrait qu'à l'ordinaire. La réunion allait s'achever. L'abbé se leva comme pour mettre fin au chapitre.

— Il y a quelques documents en attente, dit frère Matthieu, le cellérier, sentant que l'abbé avait l'esprit ailleurs et oubliait ses devoirs. Il y a la question des loyers de la ferme de Hales et le don de Walter Aylwin, il y a aussi le problème de Gervase Bonel et sa femme qui se proposent de venir habiter ici et à qui nous allouons la première maison après l'étang du moulin. Maître Bonel souhaiterait emménager dès que possible, avant la fête de Noël...

— Oui, oui. Je n'ai pas oublié.

Le petit abbé paraissait digne, mais résigné, il était debout, serrant un rouleau de parchemin.

— Il faut que je vous annonce quelque chose à tous, ajouta-t-il. Ces documents importants ne sauraient être scellés aujourd'hui, pour la raison qu'ils pourraient fort bien ne plus être de mon ressort, et je n'ai plus le droit de conclure aucun accord pour notre communauté. On m'a remis des instructions hier, de la cour du roi, à Westminster. Vous savez tous que le pape Innocent a reconnu les prétentions du roi au trône d'Angleterre et il a envoyé, à cet effet, le cardinal-évêque Albéric

d'Ostie muni des pleins pouvoirs. Le cardinal propose de tenir à Londres un concile de légats pour la réforme de l'Église et on m'a ordonné d'y assister et de rendre compte de mon ministère en tant qu'abbé de ce couvent. Les termes sont clairs, remarqua Héribert avec une fermeté triste, ma tenure est à la disposition du légat. Nous avons vécu une année troublée, balancés que nous étions entre deux prétendants au trône de ce pays. Ce n'est pas un secret ; quand le roi était ici cet été, il ne m'a guère apprécié ; pendant cette période confuse, je n'ai pas vu clairement ce qu'il fallait faire et j'ai tardé à le reconnaître pour roi. Je me considère comme suspendu jusqu'à ce que le concile me confirme. Je ne saurais donc ratifier aucun document ni transaction au nom de notre maison. Ce qui n'a pas été achevé doit rester en l'état avant qu'une nomination définitive ait lieu. Je ne puis empiéter sur ce qui sera peut-être le domaine d'un autre.

Ayant dit ce qu'il avait à dire, il se rassit et joignit patiemment les mains, tandis que des murmures d'effarement et de consternation s'élevaient, semblables au bourdonnement furieux d'une ruche. Mais Cadfael se rendit bien compte que tous n'étaient pas horrifiés. Le prieur, aussi stupéfait que les autres et très habitué à ne rien montrer, n'en rayonnait pas moins à l'abri de son masque ivoirin ; pour lui, la conclusion était évidente et frère Jérôme, prompt à interpréter ce genre de message, cacha sa joie derrière les manches de son habit, tout en manifestant la douleur et la sympathie qui s'imposaient. Ils n'avaient rien contre Héribert, si ce n'était qu'il continuait à occuper une place que d'ambitieux subordonnés désiraient ardemment. L'abbé était un vieillard charmant, bien sûr, mais bien trop mou. Il en va de même pour un roi qui vit trop longtemps et qui provoque l'assassinat, pour ainsi dire. Mais les autres s'agitaient, paniqués comme des poules attaquées par un renard, et les exclamations fusaient.

— Oh ! père, faut-il vraiment vous rendre à ce concile ?

— Nous serons comme des brebis sans berger.

Le prieur, qui se considérait parfaitement apte à conduire le troupeau de saint Pierre lui-même, s'il le fallait, jeta à ceux qui se lamentaient un bref regard venimeux, mais s'abstint de

protester et alla lui aussi jusqu'à murmurer quelques paroles d'inquiète commisération.

— Mon devoir et mes vœux appartiennent à l'Église, répondit tristement l'abbé, et en fils loyal, je suis tenu d'obéir aux ordres. S'il plaît à l'Église de me confirmer dans mon ministère, je reviendrai parmi vous. Si un autre est nommé à ma place, je vous rejoindrai, si l'on m'y autorise, et je finirai mes jours ici, en moine fidèle de cette maison, sous notre nouveau supérieur.

A ce moment, Cadfael crut surprendre une ombre de sourire satisfait sur le visage de Robert. Ça ne le gênerait guère d'avoir enfin sous ses ordres son vieux supérieur redevenu simple moine.

— Mais il est clair, poursuivit humblement l'abbé, que je ne saurais continuer à me prétendre abbé tant que cette affaire ne sera pas réglée, et ces transactions devront attendre mon retour, ou l'arrivée d'un autre qui en décidera. Y a-t-il quelque chose d'urgent ?

Frère Matthieu réfléchit, encore bouleversé par la soudaineté de cette nouvelle.

— Aucune raison de se presser en ce qui concerne l'offre d'Aylwin, ni pour le loyer de la ferme de Hales. Mais maître Bonel compte sur une signature très prochaine de la chartre qui lui permettra de s'installer ici, car il attend.

— Rappelez-moi les termes du contrat, je vous prie, dit l'abbé. J'ai eu tant d'autres choses en tête que j'ai oublié ce que l'on avait décidé.

— Eh bien, il nous donne son manoir de Mallilie sans restriction, avec ses différentes métairies, contre un logement ici, à l'abbaye — la première maison au bord de l'étang du moulin, côté ville, est libre, et elle convient parfaitement à sa famille ainsi que la nourriture pour lui-même, sa femme et ses deux serviteurs. C'est en général ce qui se fait en pareil cas. Ils auront quotidiennement deux pains, comme en ont les moines, et un comme pour les serviteurs, deux gallons de bière conventuelle, plus un pour les domestiques, un plat de viande comme pour les sergents de l'abbaye, les jours gras, ou de poisson les jours maigres, préparés aux cuisines de l'abbaye, et

un entremets quand il y aura des douceurs en plus. Le jeune homme qui les sert ira les chercher. Il y aura aussi chaque jour un plat de viande ou de poisson pour leurs deux serviteurs. Maître Bonel aura droit aussi chaque année à une robe semblable à celle que reçoivent les hauts dignitaires de l'abbaye, et sa femme, si cela lui convient mieux, recevra annuellement dix shillings pour se faire faire une robe à sa convenance. Il est aussi prévu dix shillings par an pour le linge de table, les chaussures, le chauffage et l'entretien d'un cheval. A la mort de l'un d'eux, l'autre conservera la maison et la moitié de tout ce que l'on vient de mentionner, mais si la femme survit à son mari, elle n'aura pas d'écurie pour son cheval. Voici les termes et je comptais faire venir les témoins après le chapitre, pour la signature. Il y a un clerc de justice qui attend.

— Cela aussi, j'en ai bien peur, répliqua l'abbé, devra attendre. Mes droits sont suspendus.

— Maître Bonel va être très gêné, soupira le cellérier, soucieux. Ils sont déjà prêts à emménager et on les attend d'un jour à l'autre. La fête de Noël arrive et on ne saurait les laisser dans l'inconfort.

— Mais, suggéra le prieur, il y a sûrement moyen de les accueillir, même si la signature doit être remise à un peu plus tard. Il n'est guère envisageable que le nouvel abbé souhaite modifier cet arrangement.

Puisqu'il était parfaitement clair qu'il se considérait bien placé pour être nommé et qu'il se savait davantage apprécié de Stephen que l'abbé, il n'avait pas de mal à s'exprimer avec autorité. Héribert sauta sur cette suggestion.

— Ça me paraît possible. Poursuivez, frère Matthieu, en attendant la sanction finale qui, j'en suis sûr, ne manquera pas de venir. Rassurez notre hôte sur ce point et qu'il vienne immédiatement avec sa famille. Ce n'est que justice qu'ils soient installés en paix pour la célébration de Noël. Y a-t-il autre chose en suspens ?

— Non, père. Quand devez-vous prendre la route ? ajouta-t-il.

— Après-demain, pour bien faire. Je ne vais plus bien vite maintenant, et le voyage me prendra plusieurs jours. En mon absence, naturellement, le prieur s'occupera de tout.

L'abbé leva distraitement la main pour bénir le chapitre et sortit le premier. Robert le suivit dans un grand mouvement de robe, nul doute qu'il se sentît déjà responsable de tout, à l'intérieur de la clôture ; et il comptait sûrement le rester à vie.

Les moines sortirent l'un après l'autre, dans un silence morne, qu'un murmure de conversations agitées rompit dès qu'ils se dispersèrent dans la grande cour. Ils avaient depuis onze ans Héribert pour abbé, il était facile à servir, accessible et bon, un peu trop bonne pâte peut-être. Ils ne tenaient nullement à en changer.

Pendant la demi-heure précédant la grand-messe, Cadfael, très pensif, se rendit à son atelier, dans l'herbarium³, pour s'occuper de quelques remèdes qu'il préparait. L'enclos était parfaitement entretenu et entouré d'une haie épaisse ; sous l'effet des premiers froids, modérés, il était un peu moins coloré ; les feuilles étaient moins fraîches, brunies et plus fragiles, et les plantes les plus délicates allaient chercher la chaleur dans les profondeurs de la terre ; mais il y avait encore dans l'air une senteur aromatique mêlant ce qui restait des odeurs de l'été et, dans la cabane, cette douceur épicée faisait tourner la tête. Quand il avait besoin d'être seul pour réfléchir, c'est toujours là que Cadfael se rendait. Il était si habitué à ces parfums entêtants qu'il les remarquait à peine, mais s'il le fallait, il était capable d'en distinguer tous les éléments et de savoir d'où ils venaient.

Ainsi donc, le roi n'avait pas oublié ses vieilles rancunes et l'abbé serait le bouc émissaire pour l'erreur que la ville avait commise en choisissant l'autre camp. Étienne n'était pourtant pas vindicatif de nature. Ne sentait-il pas plutôt le besoin de faire la cour au légat, puisque le pape l'avait reconnu roi d'Angleterre et lui avait donné son soutien ? C'était une arme non négligeable dans sa lutte contre l'impératrice Mathilde qui,

³ Herbarium : Jardin où l'on faisait pousser les plantes médicinales. (N.d.T.)

elle aussi, prétendait à la couronne. Cette femme décidée ne renoncerait pas facilement, elle se défendrait pied à pied à Rome, et même les papes peuvent manquer de constance. Il fallait donc donner toute latitude à Albéric d'Ostie pour poursuivre son plan de réforme de l'Église, et Héribert pourrait bien être la victime expiatoire offerte sur un plateau à son zèle.

Une autre idée tarabustait Cadfael. Il s'agissait des invités éventuels de l'abbaye, ces âmes pieuses si l'on peut dire, ceux qui avaient choisi d'abandonner le monde du travail, parfois en pleine maturité et donnaient leur héritage à l'abbaye en échange d'une vie douce, protégée, inactive, dans une maison de retraite où ils avaient tout, nourriture, vêtements, chauffage, sans avoir à lever le petit doigt ! En rêvaient-ils pendant des années, alors qu'ils suaient sang et eau sur leurs brebis qui mettaient bas, sur leurs moissons ou dans leur commerce ? Un paradis mineur, où les repas tombaient du ciel, en quelque sorte, où il n'y avait rien d'autre à faire que se chauffer au soleil en été, au coin du feu en hiver, avec un pot de bière chaude ? Et quand ils y arrivaient, l'enchantement durait-il longtemps ? Ne se lassaient-ils pas vite de ne rien faire et de n'avoir rien besoin de faire ? De la part d'un aveugle, d'un infirme, d'un malade, cette attitude pouvait se comprendre. Mais chez des gens actifs, en pleine santé, habitués à faire travailler leur corps et leur esprit ? Non, là, il ne comprenait pas. Il y avait sûrement autre chose. On ne pouvait pas tromper tout le monde, ni se tromper soi-même au point de prendre l'oisiveté pour une bénédiction. Alors, qu'est-ce qui pouvait bien les pousser ? L'absence d'un héritier ? Une inclination, encore mal comprise, pour la vie monastique, sans le courage d'aller jusqu'au bout ? Peut-être. Chez une femme, chez un homme déjà âgé, et conscient que la fin approchait, c'était possible. Plus d'un avait pris l'habit, après avoir eu des enfants et des petits-enfants, et quand il commençait déjà à décliner. Les maisons d'accueil et le statut d'hôte constituaient peut-être une étape sur le chemin de l'au-delà. A moins qu'ils ne rejettent l'œuvre de toute une vie par dépit pur et simple, par insatisfaction envers le monde, envers un fils décevant ou pour se décharger sur d'autres de la conduite de leur âme.

Cadfael ferma la porte sur la riche odeur de marrube d'une préparation contre la toux et se rendit à la grand-messe.

Héribert prit la route de Londres, à l'aube d'un jour passablement gris ; pour la première fois, on avait senti la morsure du gel qui brillait d'un pâle éclat dans l'herbe. Il emmenait avec lui son clerc, frère Emmanuel, et les deux serviteurs laïcs les plus anciens ; il montait sa propre mule blanche. Il s'était efforcé d'avoir l'air gai en prenant congé, mais malgré cela, il donnait une impression de tristesse en s'éloignant à l'horizon avec ses trois compagnons. Il ne montait plus très bien maintenant, si tant est qu'il ait jamais vraiment su ; il se servait d'une selle haute et enveloppante sur laquelle il bringuebalait comme un petit sac mal rempli. De nombreux moines s'étaient regroupés au portail pour le regarder aussi longtemps que possible, et leur visage était empreint d'appréhension et de chagrin. Quelques jeunes élèves vinrent les rejoindre ; ils avaient l'air encore plus consternés, car l'abbé avait autorisé frère Paul à poursuivre son enseignement sans rien changer, c'est-à-dire avec une grande tolérance, mais le prieur ne laisserait vraisemblablement aucune province du couvent à l'abri de son aiguillon, et l'on pouvait s'attendre à ce que la discipline se resserrât sans ménagement.

Cadfael était cependant forcé de reconnaître que reprendre un peu les choses en main ne serait pas inutile dans ces murs. Récemment, Héribert avait été profondément découragé par le monde des hommes et il s'était de plus en plus retiré dans ses prières. Le siège suivi d'un massacre exercé par vengeance⁴ aurait suffi à attrister n'importe qui, mais ce n'était pas une raison pour renoncer à défendre le droit et à s'opposer à l'injustice. Il y a cependant un temps où les gens âgés sont vraiment fatigués et où la responsabilité de guider les autres devient trop lourde. Peut-être après tout – peut-être ! – Héribert ne serait-il pas aussi triste qu'il le pensait maintenant, si jamais on le soulageait de ce poids.

⁴ Voir *Un cadavre de trop*, du même auteur dans la même collection. (N.d.T.)

La messe et le chapitre se déroulèrent ce jour-là calmement et dignement, comme tous les jours, la grand-messe fut célébrée avec dévotion, les devoirs quotidiens furent accomplis avec la régularité tranquille qui les caractérisait. Robert était trop sensible à son image de marque pour se frotter les mains avec ostentation ou se lécher les babines devant témoins. Tous ses actes obéiraient à une loi juste et pieuse, avec l'autorité que donne la sainteté ! Cependant, il se ferait rendre tout ce qui lui était dû, sans en omettre un iota.

Cadfael avait l'habitude de se voir attribuer deux aides pendant toute la partie active de son année de jardinage ; en effet, il faisait pousser d'autres choses dans son jardin clos, voisin de l'herbarium ; néanmoins, le grand potager de l'abbaye était à l'extérieur de la clôture, au-delà de la grand-route, le long des champs au bord de l'eau, cette terre riche baptisée la Gaye. Les eaux de la Severn l'humidifiaient régulièrement à la saison des crues et le sol en était riche et fertile. A l'intérieur des murs, il avait, pratiquement seul, fait ce jardin clos où poussaient de petites plantes fragiles. A l'extérieur, sur les terres qui descendaient jusqu'à la Meole, dont les eaux faisaient tourner la roue du moulin, il avait ses légumes, choux, haricots et lentilles. Mais maintenant que l'hiver s'approchait doucement, que la terre commençait à s'endormir, et que les hérissons se roulaient paresseusement en boule, blottissant leurs piquants dans un coussin de paille, d'herbe et de feuilles mortes, on ne lui avait laissé qu'un novice pour l'aider à faire mijoter ses potions, préparer ses pilules, broyer les ingrédients de ses cataplasmes pour soigner non seulement les moines, mais ceux, nombreux qui venaient chercher secours à leurs ennuis depuis la ville et la Première Enceinte, et parfois même des villages disséminés dans les environs. Certes, il n'avait pas la science infuse en médecine, mais il avait appris avec l'expérience, en essayant, en étudiant, en accumulant les connaissances au fil des ans, et certains en vinrent même à préférer ses remèdes à ceux des médecins patentés.

En ce moment, son aide était un novice de dix-huit ans au plus. Frère Mark était orphelin et comme il gênait un oncle négligent, ce dernier l'avait expédié à l'abbaye à seize ans pour

s'en débarrasser. Quand il était arrivé, il restait dans son coin sans dire un mot, se languissant de sa maison ; le malheureux faisait ce qu'on lui disait d'un air soumis mais plein d'appréhension, comme si ce que l'on pouvait espérer de mieux dans la vie était d'éviter d'être puni. Mais quelques mois de travail au jardin avec Cadfael lui avaient peu à peu délié la langue et ses craintes s'étaient envolées. Il était toujours petit et il se méfiait un peu de qui détenait l'autorité ; mais s'il était très mince, il se portait bien et il avait la main verte ; il commençait à savoir s'y prendre dans la préparation des remèdes, qui l'intéressait beaucoup. Silencieux parmi ses camarades, il se rattrapait assez sérieusement dans l'atelier du jardin quand il était seul avec Cadfael. C'était toujours Mark, qui ne disait rien et restait à l'écart au cloître et dans la cour, qui rapportait tous les ragots avant qu'ils n'arrivent aux oreilles des autres.

Il revint du moulin, où on l'avait envoyé, une heure avant Vêpres, la bouche pleine de nouvelles.

— Vous connaissez la dernière du prieur ? Il s'est installé dans les appartements de l'abbé ! Non mais ! Le sous-prieur a reçu l'ordre d'occuper la cellule du prieur au dortoir à partir de ce soir. Ah ! il ne perd pas de temps ! Mais pour qui se prend-t-il ?

Cadfael se le demandait aussi, mais il pensait que ce n'était pas à lui de le dire, ni de laisser frère Mark s'exprimer aussi ouvertement.

— Ne juge pas si vite tes supérieurs, dit-il doucement, attends au moins d'être capable de te mettre à leur place. Après tout, l'abbé a pu le lui demander, pour faire reconnaître son autorité pendant qu'il est à Londres. Ce logis revient au père spirituel de ce couvent.

— Mais le prieur ne l'est pas encore ! Et si c'est ce que voulait l'abbé, il l'aurait dit au chapitre. Il en aurait au moins parlé au sous-prieur, or il ne l'a pas fait. J'ai vu sa tête, il est aussi étonné et choqué que nous tous. Lui ne se le serait pas permis.

Ce n'était que trop vrai, songeait Cadfael en pilant des racines dans un mortier ; frère Richard, le sous prieur, était bien trop humble ; son heureuse nature et son amour pour la paix le

rendaient presque paresseux. D'ici peu, quelques jeunes moines plutôt audacieux pourraient bien commencer à comprendre qu'ils n'avaient rien perdu au change. Si Richard occupait la cellule du prieur, qui avait vue sur tout le dortoir, les pécheurs occasionnels auraient bien plus de facilité à se faufiler par l'escalier de nuit après l'extinction des feux ; et si quelqu'un s'en apercevait, il n'irait sûrement pas le dire. Il est tellement plus simple de ne rien voir quand quelque chose ne tourne pas rond.

— Les serviteurs attachés au logement de l'abbé sont furieux, ajouta frère Mark. Vous savez comme ils sont dévoués au père Héribert, alors, les forcer à servir quelqu'un d'autre, quand la place n'est même pas encore libre, c'est un peu fort ! Frère Henri dit que c'est presque un blasphème. Frère Petrus, lui, est plus sombre que la nuit et il marmonne des choses épouvantables sur ses marmites. Il prétend qu'une fois que le prieur sera installé dans la place, il faudra une bonne dose de ciguë pour l'en déloger au retour de l'abbé.

Cadfael le croyait sans peine. Frère Petrus était le cuisinier de l'abbé ; ce sauvage aux cheveux noirs, aux yeux de feu, originaire, par-dessus le marché, de la région des marches de l'Écosse, était coutumier de ces affirmations tonitruantes et excessives, qu'il ne fallait pas prendre trop au sérieux ; mais encore fallait-il savoir jusqu'où.

— Frère Petrus ferait mieux de se taire parfois, mais il n'est pas méchant, tu le sais bien. Et c'est un cuisinier de premier ordre qui continuera à faire noblement son devoir, quel que soit celui qui occupe la place de l'abbé, car il n'a pas le choix.

Il fallait reconnaître que le calme de la journée avait été bien perturbé —, cependant tout fonctionnait si parfaitement dans ces murs qu'heureux ou non, chaque moine continuerait à faire son devoir aussi consciencieusement que par le passé.

— Quand l'abbé reviendra, confirmé par le concile, dit Mark, prenant fermement ses désirs pour des réalités, le nez du prieur va drôlement s'allonger.

Et la pensée de cet auguste organe s'allongeant comme un jour sans pain le consola tant que cela lui donna le cœur à rire, et Cadfael ne put trouver celui de le gronder, car pour lui aussi l'image avait son charme.

Frère Edmond, l'infirmier, arriva dans la cabane de Cadfael au milieu de l'après-midi, une semaine après le départ de l'abbé ; il venait chercher des remèdes pour ses pensionnaires. Les gelées, pas très rigoureuses cependant, étaient venues (après un temps si doux que plus d'un jeune s'était fait surprendre), provoquant une épidémie de rhume qu'il fallut arrêter en isolant les victimes, dont la plupart étaient des jeunes gens s'occupant des moutons à l'extérieur. Il en avait quatre sur les bras à l'infirmierie, sans compter quelques vieillards dispensés de tous devoirs, sauf de la prière, et qui attendaient paisiblement la fin.

— Ces garçons n'ont besoin que de quelques jours de repos au chaud et tout s'arrangera, dit Cadfael, prenant une mixture brune répandant une douce odeur, chaude et parfumée qu'il remua et transvasa dans un petit flacon. Mais inutile d'être mal à l'aise, même pour quelques jours, reprit-il. Qu'ils prennent deux ou trois doses de ça jour et nuit, le contenu d'une petite cuiller, et ça ira mieux.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? demanda frère Edmond, curieux.

Il connaissait déjà certaines préparations de Cadfael, mais ce dernier les améliorait constamment. Il se demandait parfois si Cadfael les testait toutes lui-même.

— Du romarin, du marrube, de la saxifrage, le tout pilé dans un peu d'huile de lin, dilué dans du vin rouge fait avec des cerises et leurs noyaux. Tu verras, ça leur fera du bien aux yeux et à la tête, et même s'ils toussent, ça les soulagera.

Il boucha soigneusement la grande bouteille dont il essuya le goulot.

— Tu veux autre chose ? Pour tes vieux pensionnaires ? Ça doit les secouer, tous ces changements. Après soixante ans, on n'en raffole pas.

— En tout cas, pas ceux-là, reconnut frère Edmond tristement. Héribert n'a jamais su combien on l'aimait, avant qu'on commence à le perdre.

— Tu crois qu'on l'a perdu ?

— Ça m'en a tout l'air, je le crains. Ce n'est pas qu'Étienne soit longtemps rancunier, mais ce que veut le légat, il le lui accordera pour se ménager les faveurs du pape. Tu penses vraiment qu'un réformateur à l'esprit vif, lâché dans notre royaume avec tous les pouvoirs pour y façonner l'Eglise à sa convenance, trouvera notre abbé très impressionnant ? Étienne a jeté le doute lorsqu'il était encore fâché, mais c'est Albéric qui mettra notre brave petit abbé sur la balance et qui le rejettera, faute qu'il fasse bon poids. Donne-moi donc un autre pot de ton onguent pour les escarres. On ne peut pas laisser frère Adrien souffrir plus longtemps, le pauvre.

— Ça doit lui faire mal, même quand on le bouge pour lui passer l'onguent, dit Cadfael avec sympathie.

— Il n'a plus que la peau et les os. Le nourrir, ce n'est déjà pas rien. Il dépérit à vue d'œil.

— S'il te faut quelqu'un en plus pour le soulever, fais-moi signe, je suis là pour ça. Tiens, voilà ta pommade. Elle devrait être plus efficace avec l'alchémille que j'y ai ajoutée.

Frère Edmond mit la bouteille et le pot dans sa besace, réfléchissant à ce qu'il lui fallait d'autre, frottant son menton pointu entre le pouce et l'index. Le froid soudain qui s'engouffra par la porte leur fit tourner la tête à tous deux si vivement que le jeune homme qui l'avait prudemment entrouverte, désolé, baissa immédiatement la tête pour s'excuser.

— Ferme la porte, petit, dit Cadfael, haussant les épaules.

— Excusez-moi, mon frère ! répondit une voix hâtive et soumise. J'attendrai que vous ayez fini.

Et la porte commença à se refermer sur un petit visage sombre, craintif et renfrogné.

— Mais non, protesta Cadfael avec une impatience chaleureuse, ce n'est pas ce que je voulais dire. Entre te réchauffer et ferme derrière toi, le vent est mauvais. Ça fait de la fumée. Je suis à toi tout de suite, dès que j'en aurai terminé avec le frère infirmier.

La porte s'ouvrit juste assez pour permettre à un maigre adolescent de s'y glisser —, il la referma très vite et s'y colla silencieusement, cherchant à se faire tout petit, mais la curiosité et l'admiration se lisaient dans ses yeux, devant ces bouquets

d'herbes odorantes suspendus au plafond, ainsi que les bancs, les étagères couverts de pots et de flacons où dormait la récolte de l'été passé.

— Ah ! Autre chose ! dit Frère Edmond. Frère Rhys se plaint de douleurs dans les épaules et dans le dos. Il se déplace très peu maintenant ; chaque mouvement lui coûte, ce n'est pas difficile à voir. Tu avais un onguent qui le soulageait, autrefois.

— Oui, attends, je vais t'en donner.

Montant sur un tabouret, Cadfael attrapa une grande bouteille de pierre et fouillant dans les étagères, il en dénicha une plus petite en verre. Il déboucha le grand récipient et transvasa prudemment un liquide sombre et visqueux dégageant une odeur forte et pénétrante. Il remit précautionneusement le bouchon de bois, l'entourant d'un petit torchon ; il en essuya soigneusement le bord avec un autre bout de chiffon qu'il laissa ensuite tomber dans le feu au-dessus duquel mijotait doucement le contenu d'un pot en grès.

— Les résultats seront encore meilleurs si tu trouves quelqu'un avec des mains solides pour lui faire un bon massage. Mais garde-le précieusement, Edmond, et n'y mets pas les lèvres ! Lave-toi bien les mains après utilisation et assure-toi que ceux qui en usent en font autant. C'est excellent pour l'usage externe, mais très mauvais pour l'intérieur. Ne t'en sers surtout pas s'il y a la moindre blessure ou égratignure. C'est sérieux, ce truc-là !

— A ce point ? Qu'est-ce qu'il y a dedans ? demanda Edmond, curieux ; il tournait et retournait le flacon entre ses mains, regardant l'huile glisser lentement sur les parois de verre.

— De la racine de capuchon du moine essentiellement, pilée dans de l'huile de moutarde et de graines de lin. C'est un poison très dangereux si on l'avale et il en faut très peu pour tuer son homme. Alors, veilles-y bien et rappelle-toi : toujours se laver les mains. Mais c'est souverain pour les vieilles douleurs articulaires. Si le massage est bien fait, il aura des picotements, puis la douleur s'atténuera et il se sentira mieux. C'est tout ce qu'il te faut ? Si tu veux, je viendrai moi-même lui faire sa

friction. Je sais où ça fait mal, et il faut que le produit pénètre en profondeur.

— Tu as des doigts d'acier, je les connais, déclara Edmond ramassant ses affaires. Tu as essayé sur moi, j'ai cru que tu allais me mettre en pièces, mais j'avoue que ça allait beaucoup mieux le lendemain. Il perd un peu la tête, maintenant, il ne reconnaît presque aucun de nos jeunes, mais toi, il ne t'aura pas oublié.

— Il se rappelle tous ceux qui parlent gallois, c'est tout simple. Il retombe en enfance, c'est fréquent chez les vieux.

Frère Edmond prit son sac et se dirigea vers la porte. Le jeune homme maigre, avec ses yeux immenses, glissa sur le côté, lui ouvrit poliment la porte, puis la referma sur un sourire et des remerciements. Il n'était pas si maigre, après tout ; nettement plus grand que Cadfael qui était trapu et solide, souple et bien droit, mince et sec, on sentait cependant dans ses mouvements de la vivacité et de l'inquiétude. Il avait une chevelure épaisse, châtain clair, décoiffée par le vent du dehors, et un soupçon de barbe blonde apparaissait sur ses lèvres et son menton, amaigrissant son visage austère d'oiseau de proie affamé. Les grands yeux bleus lumineux, pleins d'intelligence, mais toujours sur la défensive, comme des lances pointées, se posèrent sur Cadfael dont il soutint le regard sans ciller, mais sans agressivité.

— Eh bien, mon ami – Cadfael écarta légèrement sa mixture du centre du foyer – que puis-je faire pour toi ? Je ne te connais pas, mon garçon, ajouta-t-il tranquillement et, candide, il se tourna pour examiner l'étranger de la tête aux pieds, mais tu es le bienvenu. De quoi as-tu besoin ?

— Je suis venu chercher pour Dame Bonel les plantes médicinales qu'elle avait demandées, dit le jeune homme d'une voix basse et qui eût été agréable si elle n'avait pas été aussi tendue. Le frère hospitalier a dit que vous lui en fourniriez volontiers quand elle en manquerait. Mon maître vient de s'installer dans une maison de la Première Enceinte en tant qu'hôte de l'abbaye.

— Ah oui ! (Cadfael se rappela le manoir de Mallilie donné à l'abbaye et en échange duquel le donateur se ferait entretenir

aux frais de cette dernière.) Ils sont bien arrivés, donc ? Que Dieu leur accorde d'en profiter. Et c'est toi qui leur apporteras leurs repas ? Eh bien, il te faudra apprendre à te repérer ici. As-tu été à la cuisine de l'abbé ?

— Oui, maître.

— Je ne suis le maître de personne, mais le frère de chacun, répliqua doucement Cadfael. Comment t'appelles-tu, ami ? Car on se verra sûrement dans les jours à venir. Autant faire connaissance.

— Aelfric, dit le jeune homme, et s'approchant de la porte, il regarda autour de lui avec un intérêt évident, tempéré de crainte, la grande bouteille contenant la lotion de capuchon du moine.

— C'est vraiment si dangereux ? Même en petite quantité, c'est un poison mortel ?

— C'est souvent le cas, rétorqua Cadfael. Si on se sert mal des choses ou si on en abuse. Tiens, le vin, par exemple, ou une nourriture saine, si on en ingurgite trop. Tes maîtres sont-ils contents de leur maison ?

— C'est un peu tôt pour en juger, murmura le jeune homme restant sur ses gardes.

Quel âge avait-il ? Dans les vingt-cinq ans. Guère plus. Au moindre prétexte, il se hérissait comme un porc-épic. « Ce n'est pas un homme libre », songea Cadfael, compatissant. Vif et vulnérable. Servait-il un maître moins sensible que lui ? Possible.

— Combien êtes-vous, en tout ?

— Mon maître, ma maîtresse et moi. Et une servante.

Une servante ! Rien d'autre, et là-dessus. Il referma sa grande bouche mobile.

— Très bien, Aelfric, viens quand tu veux, tu seras le bienvenu, et je fournirai à ta maîtresse tout ce que j'ai. Que puis-je lui donner maintenant ?

— De la sauge et du basilic, si vous en avez. Elle a apporté un plat à réchauffer pour le souper, ajouta-t-il, se détendant un peu. On l'a mis sur le feu, mais elle n'a pas de sauge. Elle est sortie. C'est drôle d'emménager ici, elle a certainement laissé plein de choses derrière elle.

— Ce que j'ai, elle peut me le demander. Tiens, Aelfric, mon garçon, voici un paquet de chaque herbe. C'est une bonne maîtresse ?

— Pour ça oui !

Et il referma la bouche, comme il l'avait fait après avoir mentionné la servante. Il avait l'air sombre, confusément perdu dans ses pensées.

— Elle était veuve quand elle s'est mariée. Merci beaucoup, mon frère.

Sa main se referma sur les plantes avec brutalité. Comme sur la gorge d'un ennemi ? Pas sur celle de sa maîtresse, car son visage s'était éclairé en parlant d'elle. Il se retira silencieusement. Cadfael se retrouva seul, méditatif, pensant à lui. Il restait une heure avant Vêpres. Autant aller à l'infirmierie et faire plaisir à frère Rhys en lui parlant son doux gallois natal, ce qui le rendrait heureux, et le soulager par un sérieux massage d'huile d'aconit⁵. Ce serait une bonne action.

Mais ce jeune sauvage, muré dans ses griefs et dans sa haine, qu'allait-il en faire ? Il s'agissait d'un serf, Cadfael n'avait pas eu de mal à s'en apercevoir, dont les capacités dépassaient cet état, et plein d'une angoisse qu'il taisait, pour plusieurs raisons peut-être. Il se rappelait sa façon d'évoquer la servante et de refermer jalousement la bouche là-dessus.

Enfin, ils venaient seulement d'arriver tous les quatre. Il n'y avait qu'à laisser faire le temps. Cadfael se lava soigneusement les mains, ainsi qu'il l'avait recommandé, vérifia l'ordonnance de son petit domaine et s'en alla à l'infirmierie.

Frère Rhys était assis près de son lit, non loin du feu ; il était âgé, il hochait la tête et l'on voyait sa tonsure grise. Il semblait satisfait et fier, comme quelqu'un qui vient enfin de recevoir son dû ; il pointait un menton mal rasé, ses sourcils épais étaient tout ébouriffés et au-dessous, ses petits yeux vifs bien que d'un gris délavé brillaient triomphalement. Car le vigoureux jeune homme brun, sur un tabouret à ses côtés, qui s'occupait de lui

⁵ Capuchon du moine : appellation familière pour l'aconit. (N.d.T)

gentiment, lui parlait gallois, et c'était comme un bain de jouvence. Le jeune homme avait dénudé les épaules osseuses du vieillard et s'activait à bien faire pénétrer la lotion de ses mains puissantes, ce qui arrachait au patient des grognements de plaisir.

— On m'a devancé à ce que je vois, murmura Cadfael, sur le pas de la porte, à l'oreille d'Edmond.

— C'est un parent, répliqua l'infirmier sur le même ton. Un jeune Gallois du nord du comté, tout comme Rhys. Il semble être venu aujourd'hui pour aider de nouveaux arrivants à s'installer dans une maison près du bief du moulin. Il a de vagues attaches avec la famille – c'est l'ouvrier du fils de la femme, je crois. Et puisqu'il était là, il a demandé des nouvelles du vieux, c'est gentil de sa part. Rhys se plaignait de ses anciennes douleurs, le jeune homme a offert ses services, alors je l'ai mis au travail. Va donc leur dire un mot, et ils n'auront pas besoin d'utiliser l'anglais avec toi.

— Tu lui as dit de bien se laver les mains après ?

— Et je lui ai montré où, et à quel endroit mettre le flacon en sûreté quand il aura fini. Je ne laisserai personne prendre de risque avec ta mixture, après ce que tu m'as dit. Je lui ai expliqué à quel point ce truc pouvait être dangereux.

Le jeune homme s'arrêta un instant lorsque Cadfael approcha et commença respectueusement à se lever, mais ce dernier lui fit signe de se rasseoir.

— Assieds-toi, mon garçon, je ne vous dérangerai pas. Je venais bavarder avec un vieil ami, mais tu t'en es chargé, et fort bien qui plus est.

Le jeune homme, sans s'embarrasser de préjugés, le prit au mot et continua gaiement son massage. Vingt-quatre, vingt-cinq ans, peut-être, solide et bien bâti ; son visage carré, tanné par les intempéries, à l'ossature puissante, indiquait une heureuse nature ; c'était un vrai Gallois, rasé de près, décidé, aux sourcils et aux cheveux épais et noirs. Il se comportait avec Rhys presque comme avec un enfant, il souriait, il était gai et même taquin –, c'était un bon point pour lui et Cadfael approuva silencieusement, car en vérité, Rhys était retombé en enfance.

Mais il était plus vif aujourd'hui ; cette visite lui faisait grand bien.

— Salut, Cadfael, dit-il d'une voix aiguë, bougeant agréablement son épaule sous les doigts du jeune homme. Tu vois, ma famille me connaît encore. Voici le fils de ma nièce Angharad, c'est mon petit-neveu Meurig et il est venu me voir... Je me rappelle quand il est né... C'est-à-dire quand elle est née, la petite fille de ma sœur. Je ne l'ai pas vue depuis des années — et toi, mon garçon, au fait, tu aurais pu venir me voir plus tôt. Mais aujourd'hui les jeunes oublient leur famille.

Il profitait de son privilège de patriarche, en faisant d'abord des compliments suivis de reproches fondés sur rien, et il s'en trouvait fort aise.

— Et elle, pourquoi n'est-elle pas venue ? Pourquoi n'as-tu pas amené ta mère avec toi ?

— Ça fait loin pour venir du nord du comté, répliqua Meurig sans se fâcher, et le travail ne manque pas à la maison. Mais j'habite plus près maintenant, je travaille chez un charpentier en ville, vous me verrez plus souvent. Je reviendrai vous masser et au printemps, je vous emmènerai sur la colline avec les moutons.

— Ma nièce Angharad était la plus jolie petite fille de la moitié du comté, dit le vieillard avec un doux sourire, et en grandissant elle a embelli. Quel âge aurait-elle maintenant ? Quarante-cinq ans peut-être, mais je suis sûr qu'elle est toujours aussi belle. Ne me dis pas le contraire, je n'ai encore vu personne...

— Oh non ! ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire, acquiesça Meurig.

Les nièces qu'on a perdues ne sont-elles pas toutes belles ? Ni les étés de leur enfance toujours radieux ? Ni les fruits sauvages qu'elles cueillaient alors, plus doux que ceux de maintenant ? On pensait depuis quelques années que frère Rhys était un peu gâteux, ses absences le conduisaient hors du temps et de la chronologie ; il perdait la mémoire et inventait des images. Mais la présence de ce jeune parent plein de vie le stimulait et des souvenirs précis lui revenaient. Ça ne durerait peut-être pas, mais en attendant, c'était un don royal.

— Tournez-vous un peu plus vers le feu. C'est bien ici que vous avez mal ?

Rhys réagissait comme un chat aux caresses sous les mains puissantes du jeune homme qui riait et qui le massait vigoureusement, provoquant une douleur bénéfique.

— Ça n'est pas la première fois que tu fais cela, observa Cadfael, approbateur.

— J'ai surtout travaillé avec les chevaux, ils ont des ennuis, comme nous, des membres gonflés, des blessures. On apprend à voir avec ses doigts, à trouver l'endroit douloureux et à le soulager.

— Mais il est charpentier maintenant, annonça fièrement Rhys, et il travaille ici, à Shrewsbury.

— On fait un lutrin pour votre chapelle mariale, précisa Meurig ; quand il sera terminé ce qui ne saurait tarder, je l'apporterai moi-même à l'abbaye. Et j'en profiterai pour revenir vous voir.

— Et me masser les épaules ? L'hiver est bien installé maintenant, et Noël approche, le froid me rentre dans les os.

— D'accord. Mais ça suffit pour le moment, ça finirait par vous faire mal. Remontez votre robe, mon oncle, pour garder la chaleur. Ça vous brûle ?

— Pendant un moment, c'était comme des orties, maintenant, c'est bon. Je n'ai plus mal du tout. Mais je suis fatigué...

Fatigué et tout endormi, à cause des manipulations et des souvenirs qui lui revenaient.

— Oui, c'est très bien. Vous devriez vous allonger et dormir, dit Meurig, se tournant vers Cadfael pour chercher son appui. N'est-ce pas ce qui convient, mon frère ?

— Sans aucun doute. Tu as fait quelque chose de pénible et tu devrais te reposer.

Rhys était tout heureux qu'on l'installât sur son lit et qu'on le laissât s'abandonner au sommeil qui le gagnait. Il leur dit un au revoir ensommeillé et se tut avant qu'ils n'eussent franchi la porte.

— Salue ta mère pour moi, Meurig. Dis-lui de venir me voir quand ils apporteront la laine au marché de Shrewsbury... J'aimerais beaucoup la revoir...

— Il était très attaché à ta mère, semble-t-il, dit Cadfael regardant Meurig se laver les mains à l'endroit indiqué par Edmond et s'assurant qu'il le faisait soigneusement. Peut-il espérer la revoir ?

Le profil de Meurig, tandis qu'il se frottait les mains avec application, était empreint d'une gravité pensive et mélancolique qui démentait la gaieté bon enfant qu'il avait affectée devant son vieil oncle. Il se tourna pour prendre un torchon grossier et regarda Cadfael droit dans les yeux.

— Pas dans ce monde. Cela a fait onze ans à la Saint-Michel que ma mère est morte. Il le sait — enfin, il l'a su — aussi bien que moi. Mais puisque aujourd'hui il radote, et qu'elle est vivante pour lui, pourquoi irais-je lui dire le contraire ? Qu'il garde cette idée et toutes celles qui peuvent le rendre heureux.

Ils sortirent sans parler dans l'air froid de la grande cour où ils se séparèrent, Meurig se dirigeant vivement vers le portail, et Cadfael vers l'église où la cloche n'allait pas tarder à sonner pour Vêpres.

— Adieu, dit Cadfael, en le quittant. Tu as rendu à ton oncle une partie de sa jeunesse aujourd'hui. Les aînés de ta famille ont, je crois, eu de la chance avec leurs fils.

— Cette famille, dit Meurig, s'arrêtant net pour regarder Cadfael de ses grands yeux noirs, est celle de ma mère. Je vais rejoindre les miens. Mon père n'était pas Gallois.

Il s'éloigna d'un pas pressé, fendant l'obscurité de ses larges épaules. Et comme pour Aelfric, Cadfael resta à se poser des questions, jusqu'au porche de l'église. Puis il se soucia de ses devoirs plus immédiats. Ces gens, après tout, étaient responsables d'eux-mêmes, et ça n'était pas ses affaires.

Pas encore !

CHAPITRE DEUX

On était presque à la mi-décembre quand Aelfric, le serviteur morose, revint chercher des herbes pour sa maîtresse. A ce moment, on le connaissait suffisamment pour qu'il se fonde dans les allées et venues quotidiennes de la grande cour et, parmi le bruit et l'agitation multiples, son silence et sa solitude passaient en général inaperçus. Cadfael l'avait vu le matin, quand il se rendait à la boulangerie ou à la laiterie pour aller chercher le pain et la bière, toujours muet, sérieux, comme si le moindre retard pouvait le faire punir, et C'était peut-être le cas. Frère Mark, attiré par cet être apparemment aussi seul et inquiet qu'il l'avait été, avait essayé d'engager la conversation avec l'étranger ; sans grand succès.

— Bien qu'il soit un peu tendu, remarqua pensivement Mark, assis sur le banc dans l'atelier de Cadfael et remuant une potion, je crois qu'il ne serait pas mauvais bougre, s'il n'y avait quelque chose qui le tarabuste. Quand je le salue, il sourit presque, mais il ne s'arrête jamais pour bavarder.

— Il a son travail et un maître difficile à satisfaire, suggéra doucement Cadfael.

— On m'a dit qu'il n'était pas dans son assiette depuis leur emménagement, reprit Mark. Je parle du maître. Il n'est pas vraiment malade, mais il ne va pas fort et il n'a pas d'appétit.

— Ça pourrait bien m'arriver aussi, acquiesça Cadfael, si je n'avais rien d'autre à faire qu'à rester assis à me morfondre et à me demander si j'ai eu raison d'abandonner mes terres, même si je n'ai plus vingt ans. Ce qui semble être une vie agréable peut se révéler assez dur à supporter dans la réalité.

— Cette fille est jolie, observa Mark, judicieux. Vous l'avez vue ?

— Non. Et toi, petit, tu ne devrais pas regarder les femmes. Jolie, dis-tu ?

— Très. Pas très grande, potelée, le teint clair avec d'épais cheveux blonds et des yeux noirs. Elle est venue à l'écurie parler à Aelfric hier et je l'ai vue. Les soucis qu'il a proviennent peut-être d'elle.

Très possible, songea Cadfael, si elle est libre et lui non, et qu'elle n'a pas envie de s'abaisser à regarder un serf ; or ils sont quotidiennement ensemble ici, plus proches qu'à Mallilie.

— Elle pourrait aussi te valoir des ennuis, si jamais frère Jérôme ou le prieur te voient la regarder sous le nez, l'avertit vivement Cadfael. Si tu dois admirer une belle fille, sois discret, On a réformé la règle ici, souviens-t'en !

— Oh, je fais attention !

Mark ne craignait plus guère Cadfael maintenant et il avait sur ce qui était permis ou non des notions assez peu catholiques. De toute manière, sa vocation ne courait plus grand risque. Si l'époque avait été moins troublée, il aurait bien pu vouloir aller faire des études à Oxford, mais même dans ce cas, Cadfael était à peu près sûr qu'il finirait par prendre les ordres et devenir prêtre ; il ferait un bon prêtre, conscient de l'existence des femmes et respectant leurs qualités. Mark était entré au couvent à contrecœur, mais il s'y était fait sa place. Tout le monde n'avait pas la même chance.

Aelfric vint à la cabane par un après-midi nuageux ; il voulait de la menthe séchée.

— Ma maîtresse veut préparer pour mon maître un cordial à la menthe.

— Il paraît qu'il ne va pas fort, dit Cadfael, fouillant dans ses sachets, dont les parfums odorants se répandirent alentour.

Les narines du jeune homme frémirent de plaisir. Dans la pénombre douce, son visage prudent se détendit un peu.

— Ce n'est pas grand-chose, c'est plus dans la tête que dans le corps. Ça ne va pas si mal quand il se force un peu. C'est surtout sa famille qui le déprime, expliqua Aelfric, se montrant soudain bien prolixe.

— C'est éprouvant pour chacun, même pour la dame, remarqua Cadfael.

— Elle fait pourtant tout ce qu'une femme peut faire, il ne peut rien lui reprocher. Mais cette révolte le rend mauvais

envers tous, y compris envers lui-même. Il s'attendait à voir son fils accourir pour lui manger dans la main, afin de récupérer son héritage ; il en a été pour ses frais et ça l'aigrit.

Cadfael le regarda stupéfait.

— Tu veux dire qu'il a déshérité son fils en faveur de l'abbaye ? Par dépit envers lui ? Mais la loi ne le permet pas. Aucune maison ne songerait à accepter un tel marché sans le consentement de l'héritier.

— Ce n'est pas son fils, expliqua Aelfric, haussant les épaules et secouant la tête. C'est le fils de sa femme, d'un premier lit ; le garçon n'a donc aucun droit légal. C'est vrai qu'il en avait fait son héritier, mais le testament au profit de l'abbaye rend cela caduc, c'est-à-dire quand il aura été scellé devant témoins. C'est parfaitement légal. Ils se sont disputés et il a perdu le manoir promis ; voilà !

— Qu'a-t-il bien pu faire pour mériter ce sort ? s'étonna Cadfael.

Aelfric, méprisant, haussa les épaules qu'il avait minces mais solides et droites, remarqua Cadfael.

— Il est jeune et indocile et mon maître est vieux et irritable, il n'a pas l'habitude qu'on le contrarie. Mais le garçon non plus et il s'est rebellé quand il a vu sa liberté menacée.

— Qu'est-il devenu ? Tu m'as bien dit que vous n'étiez que quatre.

— Il est aussi obstiné que mon seigneur ; il est parti habiter chez sa sœur, qui est mariée, et il a appris un métier. Mon maître comptait bien qu'il reviendrait la queue entre les jambes, mais rien du tout jusqu'à présent, et je ne crois pas qu'il le fera.

Cadfael songea tristement que la situation devait être pénible pour la mère du garçon, déchirée entre deux fidélités dans cette affaire. Cela expliquait certes cet accès de mélancolie, indiquant que le vieillard regrettait sûrement déjà son geste. Il lui tendit le bouquet de menthe séchée.

— Il faudra qu'elle les émiette elle-même, mais elles conservent mieux leur saveur comme ça. Si elle en veut d'autre, tu me le diras. Je lui en pilerais, mais pour cette fois, ne la faisons pas attendre. J'espère que cela aidera à l'apaiser, ce

serait leur intérêt à tous deux. Le tien aussi, conclut Cadfael en le frappant gentiment sur l'épaule.

Le visage d'Aelfric se crispa en une espèce de sourire, mais amer et résigné.

— Les serviteurs sont là comme boucs émissaires, explosa-t-il à voix basse, mais violemment, et il partit vite, en pensant un peu tard à remercier Cadfael.

A l'approche de Noël, il n'était pas rare pour de nombreux marchands de Shrewsbury et les seigneurs des multiples petits manoirs des alentours de penser, un peu coupables, au salut de leur âme et à leur image de marque, en tant que chrétiens dévots, et donc de chercher des manières d'acquérir du mérite, en dépensant de préférence le moins d'argent possible. Le menu habituel des religieux, composé de légumes, de haricots, de poissons et parfois de viande maigre, s'enrichissait de dons soudains en viande et en volaille, ce qui pour les moines de Saint Pierre représentait des festins. Des gâteaux au miel apparaissaient, ainsi que des fruits secs, des chapons et même quelquefois un cuissot de venaison, et tout cela transformait une fête sacramentelle en un plaisir rare, en un jour particulièrement sacré au milieu d'une fête sacrée.

Certains, bien sûr, ne donnaient pas à n'importe qui et s'assuraient que leurs aumônes allaient à l'abbé ou au prieur, car ils supposaient que leurs prières seraient plus efficaces que celles des moines ordinaires. Un chevalier du sud du Shropshire ne sachant pas que l'abbé Héribert avait été convoqué à Londres pour se justifier, envoya, pour lui faire plaisir, une perdrix dodue, resplendissante et bien nourrie. Naturellement, elle arriva au logis de l'abbé et fut accueillie avec délices par le prieur, qui l'expédia à la cuisine, à frère Petrus, pour qu'on la lui préparât comme il convenait pour son repas de midi.

Frère Petrus, qui lui en voulait toujours à cause de l'abbé, regarda le bel oiseau d'un œil torve, et se demanda sérieusement comment le rendre immangeable... en le brûlant par exemple, en le laissant rôtir trop longtemps, ou en le servant avec une sauce qui le gâcherait complètement ; mais il était cuisinier, il avait son orgueil et il ne put s'y résoudre. Le pire

qu'il pouvait faire était de le préparer d'une manière élaborée qu'il aimait beaucoup, avec du vin rouge et une sauce épicée aromatique, en le faisant longuement mijoter, et en espérant que le prieur ne le digérerait pas.

Vu sa situation, le prieur était très satisfait de lui-même, sûr d'être bientôt promu abbé et aussi à cause du manoir de Mallilie, qu'il avait étudié d'après les rapports de l'intendant, se rendant compte que l'abbaye avait reçu un cadeau exceptionnellement riche. Gervase Bonel avait certainement laissé la colère l'emporter sur la raison ; pensez donc, renoncer à une telle propriété simplement pour ne pas avoir de soucis, alors qu'il avait déjà soixante ans et qu'il ne pouvait guère espérer profiter longuement de sa retraite ! On pouvait bien lui accorder quelques attentions supplémentaires, qui ne coûteraient guère. Frère Jérôme, qui avait toujours la primeur des nouvelles à l'intérieur et à l'extérieur de la clôture, avait appris que maître Bonel n'était pas très bien et qu'il n'avait pas grand appétit. Il apprécierait peut-être ce petit cadeau personnel, ce plat venu de la table de l'abbé. Et il y en aurait assez : il y a à manger dans une perdrix.

Frère Petrus arrosait amoureusement le petit volatile dodu de sa riche sauce au vin, goûtant avec délicatesse, ajoutant ici une pincée de romarin, là un soupçon de rue, quand le prieur entra majestueusement dans la cuisine, très grand, sérieux comme un pape, et il se pencha sur la marmite ; l'odeur si tentante fit frémir ses narines d'albâtre et de son regard froid, il évalua l'apparence du plat, qui était aussi attirant que son fumet. Frère Petrus se pencha, afin de cacher son visage, qui était amer comme le fiel, et il arrosa passionnément, espérant que ses efforts méritoires s'adresseraient à quelqu'un qui n'y connaissait rien et provoqueraient le dégoût. Mais il ne fallait guère y compter, cela sentait si bon que Robert faillit abandonner son généreux projet, consistant à partager l'oiseau. Mais faillit seulement. Mallilie était bien désirable.

— On m'a dit, commença le prieur, que notre hôte, dans la maison près du bief du moulin, ne se sent pas très bien et manque d'appétit ; partagez donc ce plat en deux, frère Petrus, et envoyez-en la moitié au malade avec mes compliments,

comme entremets suivant le plat principal. Désossez-le et servez-le dans l'un de mes bols. Ça devrait le tenter, s'il n'a plus de goût à rien et il appréciera l'attention. Voilà qui sent très bon, ajouta-t-il condescendant, mais trop sincère.

— Je fais de mon mieux, dit frère Petrus d'un ton grinçant, souhaitant presque mentir.

— Eh oui, comme nous tous, acquiesça Robert, d'un ton austère, et comme nous le devons tous.

Il sortit aussi majestueusement qu'il était entré, très satisfait de lui-même, de sa situation et de son âme. Frère Petrus le regarda partir sous ses sourcils froncés, grommela après ses deux marmitons, qui se gardaient bien de s'approcher de trop près quand il travaillait et qui s'empressèrent de lui obéir.

Même pour frère Petrus, les ordres étaient les ordres. Il fit ce qu'on lui avait dit de faire, mais à sa façon, veillant à choisir pour l'hôte inoffensif la meilleure part de la perdrix et la plus grosse moitié de sauce.

— Ah, il a perdu l'appétit ! dit-il.

Il goûta une dernière fois son plat, sans pouvoir cacher sa satisfaction. Un homme sur son lit de mort n'y résisterait pas.

Se rendant au réfectoire, Cadfael vit Aelfric traverser la grande cour ; il sortait des cuisines de l'abbé et se dirigeait rapidement vers le portail, portant devant lui un plateau de bois à hauts bords plein de plats couverts. L'ordinaire des invités était moins frugal que celui des moines, mais n'en différait guère que par la quantité de viande, et à cette époque de l'année, c'était déjà du bœuf salé. A en juger par l'odeur qui se dégageait du plateau, c'était du bœuf bouilli avec des oignons, accompagné de haricots. Le petit bol couvert placé au-dessus du tout avait une odeur bien plus agréable. Apparemment, le nouveau venu aurait droit à un autre mets aujourd'hui, avant d'en venir aux pommes du verger. Aelfric portait son fardeau, qui devait être assez lourd, avec sérieux et concentration, veillant à le livrer vite et bien à la maison près du bief. Le chemin n'était pas long, on passait le portail, quelques pas à gauche jusqu'au mur du monastère, on laissait le bief du moulin sur la gauche et la première maison juste après, voilà où se

rendait Aelfric. Un peu plus loin, il y avait le pont sur la Severn et le mur, ainsi que la porte de Shrewsbury. Ce n'était pas un long trajet, mais suffisant, en décembre, pour que la nourriture refroidisse. La famille, sans aucun doute, même soulagée du besoin de cuisiner beaucoup, avait son propre feu, sa crémaillère, des casseroles et des plats en suffisance, et le combustible couvrait partiellement le prix du manoir de Bonel.

Cadfael continua vers le réfectoire et vers son propre souper qui se révéla être du bœuf bouilli aux haricots, comme il l'avait prévu. Pas d'entremets savoureux ici. Frère Richard, le sous-prieur, présidait ; le prieur mangeait seul dans le logis qu'il considérait déjà comme sien. La perdrix était excellente.

On en était aux grâces après la viande et on se levait de table, lorsque la porte s'ouvrit violemment, manquant de blesser frère Richard, et un frère lai venant de la loge du portier se précipita à l'intérieur, réclamant, incohérent, frère Edmond, mais ne trouvant pas son souffle pour expliquer pourquoi.

— Maître Bonel — sa servante est venue en courant chercher de l'aide.

Il cherchait à retrouver son souffle, réussit à ne pas haleter et parvint à s'exprimer clairement.

— Il est très malade, elle dit qu'il a l'air d'être à l'article de la mort... la maîtresse supplie que l'on vienne vite !

Frère Edmond l'empoigna par le bras.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Est-ce une attaque, une convulsion ?

— Non, d'après la fille, pas du tout. Il a pris son souper, il avait l'air bien, satisfait, et moins d'un quart d'heure après, voilà que la bouche a commencé à le picoter, la gorge aussi. Et puis il a voulu vomir sans y arriver, et ses lèvres et son cou sont devenus raides et durs... C'est ce qu'elle a dit !

« Apparemment, il s'agissait d'un bon témoin », pensa Cadfael, en se dirigeant vers la porte et vers son atelier à toutes jambes.

— Va devant, Edmond, je te rejoins tout de suite. J'apporte ce dont on peut avoir besoin.

Il se mit à courir, Edmond aussi, et derrière Edmond, le messenger essoufflé partit au trot vers le portail, où les attendait la fille tout énervée.

« Les lèvres le piquaient, ainsi que la bouche et la langue, » se rappela Cadfael en courant, ce picotement, cette rigidité, ce besoin urgent, mais cette incapacité à se débarrasser de ce qu'il avait ingéré... Il s'était écoulé un quart d'heure depuis qu'il avait dîné, plus, maintenant, si le mal avait un rapport avec ce qu'il avait mangé. Il était peut-être bien tard, pour lui donner la moutarde qui le ferait vomir, mais il fallait essayer. Mais il s'agissait sûrement d'une attaque quelconque, un malaise normal tombant sur un homme indisposé, sans rapport avec une nourriture parfaitement saine. Rien d'autre n'était possible. Pourtant, ces picotements dans la bouche et la gorge, et cette rigidité qui les avait suivis... Tout cela ressemblait trop à au moins une maladie violente qu'il avait vue, qui s'était presque révélée fatale ; et la cause, il la connaissait. Il prit précipitamment sur les étagères les préparations qu'il lui fallait et se dirigea en hâte vers le portail.

Malgré la froidure de cette journée de décembre, la porte de la première maison après le bief du moulin était grande ouverte, et malgré le silence horrifié qui y régnait, une agitation et une confusion frémissantes semblaient en sortir pour venir à sa rencontre, ainsi qu'une panique presque muette de mouvements et de voix étouffés. C'était une belle maison : trois pièces, la cuisine, un petit jardin derrière, qui descendait jusqu'au bief. Cadfael la connaissait assez bien, car il y avait visité un hôte dans des circonstances moins dramatiques. La porte de la cuisine ouvrait sur le bief, et donnait sur Shrewsbury au-delà de la rivière. A cette heure du jour et de l'année, la lumière du nord rendait l'intérieur sombre, pourtant, la fenêtre dirigée vers le sud n'était pas encore barrée, afin de laisser pénétrer l'air et la lumière sur le brasier dont les pensionnaires se servaient pour cuisiner. Il surprit l'éclair gris d'un reflet dans l'eau que le vent agitait ; le jardin était étroit ici, bien que la maison fût située nettement plus haut que le niveau de la rivière.

Devant la porte ouverte d'une chambre d'où sortait le murmure de voix effrayées, se tenait une femme les guettant manifestement. Ses mains étaient serrées sous ses seins et elle frémissait, très énervée. Quand il entra, elle s'avança franchement vers lui et alors, il la vit mieux : elle était à peu près de son âge et de sa taille, très propre, vêtue sobrement ; ses cheveux noirs étaient parsemés de fils d'argent et tressés haut sur sa tête ; son visage ovale était presque lisse, à l'exception de rides agréables – signes d'une humeur et d'une nature heureuses – autour de ses yeux brun sombre, et sa bouche pleine était gaie et attirante. Pour l'instant, sa gaieté avait disparu, elle se tordait les mains dans un geste de suppliante ; mais elle était attirante et même belle, elle s'était bien défendue contre le temps pendant ces quarante-deux dernières années.

Il la reconnut immédiatement. Il ne l'avait pas revue depuis leurs dix-sept ans à tous deux ; ils étaient alors fiancés, même s'ils étaient seuls à le savoir, et sa famille n'aurait certainement pas tardé à donner son accord, si elle avait été au courant. Mais il avait pris la Croix et s'était embarqué pour la Terre Sainte, et malgré tous ses vœux de retourner la chercher, chargé d'honneurs, il avait tout oublié dans la fièvre, l'excitation et le danger d'une vie qui se répartissait impartialement entre son rôle de soldat et de marin, et il avait trop tardé à rentrer. Quant à elle, malgré tous ses serments de l'attendre, elle avait fini par se lasser et elle avait cédé aux incitations de ses parents ; elle avait épousé quelqu'un de plus calme et grand bien lui fasse. Il espérait qu'elle avait été heureuse. Mais jamais il ne se serait attendu à la voir ici. Ce n'était pas Bonel, ce n'était pas le seigneur d'un manoir du Nord qu'elle avait épousé, mais un honnête artisan de Shrewsbury. Par quel mystère ? Mais ce n'était pas le moment d'y songer.

Il l'avait reconnue immédiatement. Après quarante-deux ans, il l'avait reconnue ! Apparemment, il n'avait pas oublié grand-chose. Sa façon franche de se pencher vers lui maintenant, l'inclination de sa tête, la manière même dont elle coiffait ses cheveux ; et surtout ses yeux, grands, directs, clairs comme le jour, malgré leur inquiétude.

A ce moment, Dieu merci, elle ne le reconnut pas ; d'ailleurs, pourquoi l'aurait-elle fait ? Il avait sûrement changé beaucoup plus qu'elle ; cette autre moitié du monde, qui lui était étrangère, l'avait marqué, manipulé, avait transformé jusqu'à la forme de son corps et de son esprit. Ce qu'elle voyait, c'était simplement un moine qui s'y connaissait en herbes, en remèdes, et qu'elle avait en courant envoyé chercher pour son mari malade.

— Par ici, mon frère... Il est là. L'infirmier l'a fait mettre au lit. Je vous en prie, aidez-le !

— Si je peux et avec l'aide de Dieu, répondit Cadfael, et il entra dans la chambre voisine.

Elle se hâta derrière lui, lui montrant le chemin. Dans la grande pièce, il y avait une table et des bancs, chaotiquement disposés près des restes d'un repas que quelque chose de nettement plus grave que la maladie soudaine d'un homme avait interrompu. De toute manière, il semblait qu'il avait pris son repas et qu'il paraissait aller bien ; cependant, le sol était jonché de plats brisés dont on voyait les éclats sur la table et sur le plancher. Mais on le fit anxieusement entrer dans la chambre.

Frère Edmond, au chevet du malade, se leva, l'œil égaré. Il avait soulagé le malheureux autant que possible, l'enveloppant dans des couvertures, mais il ne pouvait guère faire plus. Cadfael s'approche, et regarda Gervase Bonel. L'homme était grand, bien en chair, avec une chevelure épaisse poivre et sel, une courte barbe, maintenant pleine d'une salive qui coulait des deux coins de sa bouche rigide et à demi ouverte. Son visage était gris et plombé, ses pupilles fixes et dilatées. Ses beaux traits puissants étaient à présent figés dans ce masque livide. Le pouls que prit Cadfael était faible, lent et inégal, la respiration de l'homme courte et pénible. Les lignes de sa mâchoire et de sa gorge paraissaient dures comme de la pierre.

— Apportez un bol, dit Cadfael s'agenouillant, et battez deux blancs d'œufs dans du lait. On va essayer de le dégager, mais je crains qu'il ne soit trop tard ; ça peut lui faire autant de mal s'il l'avale ou s'il vomit.

Il ne tourna pas la tête pour voir qui courait exécuter ses ordres, mais quelqu'un s'en chargea certainement. Il était à

peine conscient, jusqu'à présent, qu'il y avait trois autres personnes présentes dans la maison, en plus de frère Edmond, de Dame Bonel et du malade. Aelfric et la servante, sans doute, mais il ne reconnut le troisième que lorsque quelqu'un se pencha pour glisser un bol de bois près du visage du malade et soulever au-dessus la tête livide. Cadfael jeta un bref coup d'œil, appréciant ce mouvement rapide et silencieux, et il regarda le visage tendu et horrifié du jeune Gallois, Meurig, le petit-neveu de frère Rhys.

— Bon ! Soulève-lui la tête avec ta main, Edmond, et tiens-lui bien le front.

Ce fut assez facile de faire glisser le mélange émétique de moutarde dans cette bouche à demi ouverte, mais la gorge durcie eut un mal fou à avaler, et une bonne partie du liquide se perdit dans la barbe et dans le bol. Les mains de frère Edmond qui supportaient la tête tourmentée tremblaient. Meurig, qui tenait le bol, tremblait lui aussi. La crise qui suivit convulsa ce grand corps, affaiblit encore le pouls et ne produisit qu'un résultat pénible et inadéquat. Il était en vérité bien tard pour Gervase Bonel. Cadfael renonça, laissa se calmer le paroxysme, de crainte de tuer lui-même le malade.

— Donnez-moi le lait et les œufs.

Il versa très lentement le mélange dans la bouche ouverte, le laissant glisser de lui-même dans la gorge dure, en quantités si petites qu'elles ne pouvaient guère menacer le malade d'étouffement. S'il était trop tard pour empêcher le mal que le poison avait causé, il était peut-être encore possible de déposer une pellicule protectrice sur les parties endommagées et de soulager Bonel. Goutte à goutte, il nourrit le patient à la cuiller, dans un silence de mort, les spectateurs respirant à peine.

Le grand corps semblait avoir rétréci dans le lit, le pouls battait encore plus faiblement, les yeux fixes étaient vitreux. Il gisait effondré. Les muscles de sa gorge ne faisaient plus d'effort pour avaler, mais restaient noués et raides. La fin arriva brusquement, sans grand bruit ; la respiration et le pouls s'arrêtèrent simplement.

Frère Cadfael posa la cuiller dans le petit bol de lait et s'assit sur les talons. Il regarda le cercle de visages choqués, effarés, et

pour la première fois, il les vit tous clairement : Meurig, tenant dans ses mains tremblantes le bol au contenu horrible, Aelfric, le regard sombre, pâle, tout près de frère Edmond, regardant fixement le lit, la jeune fille – Mark n'avait pas exagéré, elle était très jolie, avec ses cheveux blonds et ses yeux noirs – était debout, immobile, trop choquée pour pleurer, pressant ses deux petits poings contre sa bouche ; et la veuve, Dame Bonel, qui s'était jadis appelée Richildis Vaughan, regardait le visage de marbre et commençait lentement à pleurer sur ce qui restait de son mari.

— On ne peut rien faire de plus pour lui, dit Cadfael. Il est mort.

Ils s'animèrent tous, un moment, comme agités par une bourrasque soudaine. Les larmes de la veuve se répandirent sur son visage immobile, comme si elle était encore sous le choc, inconsciente de ce qui les provoquait. Frère Edmond lui toucha le bras.

— Vous aurez besoin d'aide, dit-il doucement. Je suis vraiment désolé, nous le sommes tous ; nous vous soulagerons dans vos devoirs autant que nous le pourrons. Il reposera dans notre chapelle jusqu'à ce que tout soit arrangé, j'y veillerai...

— Non, dit Cadfael, se redressant malaisément, c'est impossible pour le moment, Edmond. Il ne s'agit pas d'une mort ordinaire. On l'a empoisonné, il y avait du poison dans la nourriture qu'il vient de prendre. Cela regarde le shérif, et nous ne devons rien déranger, ni toucher à rien jusqu'à ce que ses officiers aient tout examiné.

— Mais, comment est-ce possible ? demanda au bout d'un moment Aelfric d'une voix rauque. C'est impensable ! Nous avons tous mangé la même chose, tous autant que nous sommes. S'il y avait eu quelque chose de mauvais dans la nourriture, nous aurions tous été malades.

— C'est la vérité ! dit la veuve d'une voix tremblante, en sanglotant.

— Nous n'avons pas touché au petit plat, fit remarquer la servante d'une faible voix effrayée, mais décidée (et bien qu'elle rougît d'avoir attiré l'attention sur elle, elle n'en continua pas moins fermement), celui que le prieur lui a envoyé.

— Mais, ça faisait partie du propre dîner du prieur, protesta Aelfric, effaré. Frère Petrus m'a dit qu'il avait ordre d'en prélever une portion et de l'envoyer à mon maître avec ses compliments, pour lui donner de l'appétit.

Edmond, terrifié, jeta un coup d'œil vers Cadfael, et se rendit compte qu'ils pensaient tous deux à la même chose.

— Je vais chez le prieur, dit-il hâtivement. Plaise au ciel qu'il ne lui soit rien arrivé ! Je vais également aller faire prévenir le shérif ou bien, s'il plaît à Dieu, le prieur s'en chargera sous sa propre responsabilité. Cadfael, reste là jusqu'à mon retour et veille à ce qu'on ne touche à rien.

— Ça, tu peux compter sur moi, dit Cadfael d'une voix sombre.

Dès que les pas rapides de frère Edmond cessèrent de résonner le long de la route, Cadfael emmena ses compagnons hébétés dans la chambre voisine, loin de l'horrible atmosphère de la chambre à coucher, où se mêlaient les odeurs atroces de la maladie, de la sueur et de la mort. Mais il y avait aussi une autre odeur, faible mais persistante, qui se percevait même sous ces senteurs puissantes ; quelque chose qu'il lui semblait connaître, si seulement il pouvait y réfléchir un moment sans être dérangé.

— On n'y peut rien, dit-il compatissant. On ne peut rien faire maintenant sans les autorités compétentes, cette mort n'est pas naturelle. Mais nul besoin de rester là et d'ajouter à votre détresse. Venez-vous asseoir tranquillement. S'il y a du vin ou de la bière dans ce broc, mon petit, apporte à boire à ta maîtresse, sers-toi aussi quelque chose, viens t'asseoir et essaie de te remettre de tes émotions. L'abbaye vous a pris en charge, et tous nous vous soutiendrons du mieux que nous pourrons.

Encore sous le choc, silencieux, ils lui obéirent. Seul Aelfric, misérable, jeta un coup d'œil sur les plats brisés, sur la table encombrée, et se souvenant peut-être de son rôle habituel de domestique, demanda d'une voix tremblante :

— Ne vaudrait-il pas mieux que je nettoie tout cela ?

— Non, ne touche à rien pour le moment. Assieds-toi et essaie de te détendre, mon garçon, l'officier du shérif doit voir

ce qu'il y a à voir avant que l'on puisse toucher à quoi que ce soit.

Il les laissa un moment et retourna dans la chambre, fermant la porte derrière lui. L'étrange senteur aromatique était presque imperceptible maintenant, à cause de l'odeur de vomi dans la pièce fermée ; mais se penchant sur les lèvres tirées du mort, il la flaira de nouveau, et mieux cette fois. Cadfael avait beau avoir le nez camus, marqué et brun, son odorat n'en avait pas moins l'acuité de, celui d'un chien de chasse.

Rien d'autre dans cette chambre mortuaire ne pouvait lui apprendre quoi que ce soit. Il rejoignit dans la pièce voisine ses compagnons désolés. La veuve était assise, se tordant les mains, secouant la tête, encore incrédule et se parlant sans cesse à elle-même, d'une voix basse.

— Mais comment cela a-t-il pu arriver ?

La jeune fille, qui n'avait pas versé une larme, entourait d'un bras jaloux et protecteur les épaules de sa maîtresse ; manifestement, ce geste témoignait d'un sentiment plus fort que l'affection d'une servante. L'air sombre, les deux jeunes gens n'arrêtaient pas de bouger, incapables de tenir en place. Cadfael était à l'écart dans l'ombre et d'un œil aigu, il parcourut la table chargée. On avait mis trois couverts, disposé trois coupes, dont l'une, à la place du maître, là où une chaise remplaçait le tabouret, s'était renversée dans une mare de bière, probablement au moment où Bonel avait commencé à ressentir les premières souffrances et s'était levé titubant de son siège. Dans la grande assiette au centre, les restes du plat de résistance achevaient de se figer. Sur un tranchoir, la nourriture était presque intacte ; sur les autres, on l'avait finie normalement. Cinq personnes – non, apparemment six – avaient goûté à ce plat, et à une exception près, s'en étaient fort bien trouvées. Il y avait aussi le petit bol qu'il reconnut comme appartenant à l'abbé, celui-là même qu'il avait vu sur le plateau d'Aelfric quand ce dernier traversait la cour. Il ne restait que quelques traces de sauce ; le don du prieur au malade avait bien évidemment été très apprécié.

— Seul maître Bonel s'est servi dans ce plat ? demanda Cadfael, se penchant pour en flairer longuement et soigneusement le bord.

— Oui, dit la veuve, d'une voix frémissante. C'était un cadeau spécial pour mon mari, une attention délicate.

Et il l'avait mangé entièrement. Avec les résultats qu'on connaissait.

— Et vous trois, Meurig, Aelfric et toi, mon enfant, mais au fait, je ne sais pas comment tu t'appelles...

— Aldith, répondit la jeune fille.

— Aldith ! Et vous avez tous les trois mangé dans la cuisine ?

— Oui. Il fallait que je garde au chaud le plat supplémentaire jusqu'à ce que le reste soit terminé et que je veille au service. Aelfric, lui, mange toujours là. Et Meurig, quand il nous rend visite... (elle s'interrompit une seconde et une légère rougeur envahit ses joues) ... me tient compagnie.

Ah, voilà donc comment cela se passait. Oui, rien d'étonnant, elle était vraiment très jolie, cette petite. Cadfael se rendit dans la cuisine. Ses marmites et ses casseroles étaient bien rangées et brillantes, elle était aussi ordonnée et efficace que jolie. Sur deux côtés du feu, on avait fabriqué un cadre de fer susceptible de recevoir une grille métallique et c'est là sans doute que l'on avait mis à réchauffer le petit bol jusqu'à ce que Bonel fût prêt. Deux bancs étaient disposés contre le mur, en dehors du chemin, mais près de la chaleur. Trois plateaux de bois usagés étaient posés sur l'étagère sous la fenêtre ouverte.

Dans la pièce, derrière lui, le silence était lourd, plein d'une attente inquiète. Cadfael se dirigea vers la porte de la cuisine, qui était ouverte, et regarda le long de la route.

Dieu merci, il n'y aurait pas besoin de s'occuper d'un second cadavre encore plus effarant : le prieur, beaucoup trop soucieux de sa dignité pour se hâter, mais marchant à si grands pas sur ses longues jambes que frère Edmond devait presque courir pour se maintenir à sa hauteur, avançait le long de la grand-route, majestueux, consterné et mécontent, sa robe ondulant derrière lui.

— J'ai envoyé un frère lai à Shrewsbury, dit le prieur, s'adressant à toute la maisonnée, pour informer le shérif de ce qui s'est passé, car on m'a dit que cette mort — Madame, je vous prie d'accepter mes condoléances ! — n'est pas due à une cause naturelle, mais au poison. Ce terrible événement, bien qu'il concerne clairement, notre maison, s'est déroulé en dehors de nos murs et donc en dehors de la juridiction de notre cour abbatiale.

Il en était au moins reconnaissant, et il avait de bonnes raisons pour cela !

— Seules les autorités séculières sont compétentes, mais nous devons leur apporter toute l'aide que nous pouvons, il y va de notre devoir.

Ses manières, malgré la grâce avec laquelle il s'était incliné vers la veuve et malgré le choix heureux de ses paroles de commisération, ses promesses de lui apporter aide et assistance dans les tristes obligations de l'enterrement, exprimaient nettement l'indignation — Comment une telle chose avait-elle pu se produire dans sa cure, dans son abbaye nouvellement acquise et par l'intermédiaire du don qu'il avait fait ?

Il n'espérait qu'une chose : calmer les endeuillés avec une cérémonie funéraire suffisamment digne, peut-être dans un coin assez obscur, dans les murs de l'église, si ça pouvait se trouver, confier la responsabilité légale aux mains du shérif, comme c'était normal, et faire le silence sur toute cette affaire afin qu'on l'oublie dès que possible. Le dégoût et la répulsion l'avaient arrêté au seuil de la chambre ; effaré, il salua brièvement le mort, murmura une prière hâtive, et se hâta de refermer la porte. En un sens, il reprochait à toutes les personnes présentes de lui imposer cette épreuve et les inconvénients qui en découlaient ; mais il en voulait surtout à Cadfael d'avoir affirmé tout net qu'il s'agissait d'un empoisonnement. Cela obligeait au moins l'abbaye à examiner ce qui s'était passé. De plus, il y avait le problème du testament, qui n'était pas encore signé, et la vision alarmante de Mallilie, qui lui échapperait Peut-être. Maintenant que Bonel était mort, avant que cet accord fût devenu légal, à qui cette riche propriété allait-elle revenir ? Pouvait-on encore la conserver en

approchant rapidement l'héritier hypothétique, avant que ce dernier n'ait eu le temps de réfléchir sérieusement à ce qu'il allait signer ?

— Mon frère, dit Robert, tordant le nez et regardant de haut Cadfael, qui avait une tête de moins que lui, vous avez affirmé qu'on s'était servi de poison. Avant que l'on fasse cette horrible suggestion aux hommes du shérif, car après tout, il a pu y avoir utilisation accidentelle ou même une maladie soudaine et fatale — ces choses arrivent même à des hommes apparemment en pleine santé ! — j'aimerais que vous m'expliquiez ce qui vous rend si affirmatif. Comment avez-vous su ? Par quels signes ?

— Par la nature de sa maladie, répliqua Cadfael. Il souffrait de picotements dans les lèvres, la bouche et la gorge, et après, d'une rigidité de ces parties, si bien qu'il ne pouvait rien avaler, ni respirer librement, ensuite tout son corps est devenu rigide, et le cœur a faibli. Il avait les yeux très dilatés. J'ai déjà vu le cas auparavant, et à l'époque, je savais ce que l'homme avait avalé, car il avait la bouteille en main. Vous vous le rappelez peut-être. Il y a quelques années. Un charretier ivre pendant la foire, qui s'était introduit dans mon magasin, croyant y trouver des liqueurs fortes. Là, j'ai pu le sauver, car il venait seulement d'ingurgiter le poison. Trop de temps s'était écoulé avant que je puisse arriver près de maître Bonel. Mais j'ai reconnu tous les signes, et je sais de quel poison on s'est servi. Je l'ai senti sur ses lèvres et dans les restes du plat qu'il a mangé, celui que vous lui avez envoyé.

Si le prieur pâlit à la pensée de ce que l'on pourrait trop aisément déduire de cette allusion, nul ne s'en rendit compte, car il avait toujours le teint parfaitement ivoirin. Il fallait lui rendre cette justice, ce n'était pas un lâche.

— Quel est ce poison, si vous êtes si sûr de votre jugement ? demanda-t-il carrément.

— C'est une huile que je fabrique pour les articulations douloureuses, et elle vient soit de la réserve que je garde dans mon atelier, soit d'une petite quantité qu'on en a prélevée, et je ne connais qu'un endroit où l'on ait pu la trouver : notre propre infirmerie. Ce poison, c'est le capuchon du moine, ainsi appelé à cause de la forme de ses fleurs, bien qu'on le connaisse aussi

sous le nom d'herbe à loups ou aconit. Ses racines servent à faire une excellente lotion pour soulager la douleur, mais si on l'avale, c'est un poison très violent.

— Si vous pouvez faire des remèdes à partir de cette plante, dit le prieur, avec une froide antipathie, vous n'êtes sûrement pas le seul ; et celui-ci peut fort bien provenir d'une source très différente, n'ayant rien à voir avec notre magasin.

— J'en doute, répondit fermement Cadfael. J'ai parfaitement reconnu l'odeur de ma préparation, je distingue la moutarde et l'artichaut sauvage que j'emploie du capuchon du moine. J'en ai vu les effets quand on l'avale, je les ai reconnus. Je n'ai aucun doute, et c'est ce que je dirai au shérif.

— Il importe, riposta Robert, tout aussi glacial, qu'un homme sache reconnaître son travail. Vous pouvez donc rester là, et faire votre possible pour confier à Messire Prestcote ou à ses adjoints ce que vous pensez être la vérité. Je leur parlerai d'abord. Je suis responsable maintenant de la paix et de l'ordre dans notre maison. Ensuite, je vous les enverrai.

Quand ils se seront assurés d'avoir recueilli tous les faits qu'il y a à recueillir, signalez-le au frère infirmier, et on lui apportera le corps, pour qu'il le prépare et qu'on l'amène dans la chapelle. Madame, poursuivit-il d'une voix très différente en se tournant vers la veuve, ne craignez rien, nul ne vous disputera votre place ici. Nous n'ajouterons pas à votre détresse, que nous déplorons sincèrement. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-le-moi savoir.

« Suivez-moi ! » dit-il enfin à Edmond qui traînait là, malheureux. Je tiens à voir où l'on conserve ces médicaments, et à quel point ils sont accessibles aux personnes non autorisées. Frère Cadfael restera sur place.

Il s'en alla superbe, comme il était venu, tout aussi vite, l'infirmier courant derrière lui. Cadfael le regarda partir, compréhensif et tolérant ; c'était évidemment un désastre pour Robert, qui venait d'atteindre cette nouvelle éminence, et le prieur ferait tout ce qui était en son pouvoir pour présenter cette mort très malheureuse comme quelque chose de parfaitement naturel, le résultat de quelque attaque soudaine. Compte tenu de l'accord non signé, il aurait bien assez de

problèmes comme ça, mais il se donnerait tout le mal nécessaire pour effacer ce soupçon scandaleux de meurtre ou, s'il fallait en venir à cela, pour veiller à faire oublier ce mystère non résolu, ou encore à l'attribuer à un bandit non identifié n'appartenant pas à la clôture de l'abbaye, ce que Cadfael pouvait difficilement lui reprocher ; mais que son propre travail, destiné à soulager la souffrance, ait été utilisé pour tuer un homme, voilà ce qu'il ne pouvait laisser passer.

Avec un soupir, il revint vers la famille désolée et s'arrêta net, quand il vit les yeux sombres de la veuve, secs et brillants, fixés sur lui, avec un regard tellement significatif et lumineux qu'elle semblait avoir rajeuni de vingt ans en un instant et s'être débarrassée d'un poids écrasant. Il en avait déjà conclu que, bien qu'indubitablement choquée, cette perte ne lui avait pas brisé le cœur ; mais là, c'était différent. Maintenant, aucun doute, c'était la Richildis qu'il avait quittée à dix-sept ans. Elle commençait à reprendre des couleurs, l'ombre hésitante d'un sourire faisait trembler ses lèvres, elle le fixait comme s'ils partageaient un secret inconnu de tous les autres, et que seule leur présence l'empêchât de parler.

Il eut d'abord un moment d'incompréhension, puis la vérité s'imposa à lui : il ne pouvait rien lui arriver de plus embarrassant ni de plus déroutant à ce moment précis. En partant, le prieur l'avait appelé par son nom, nom très inhabituel dans ces régions, et bien suffisant pour rappeler des souvenirs à quelqu'un qui avait déjà commencé peut-être à se poser des questions sur des intonations, des gestes à demi oubliés, et qui essayait d'y voir plus clair.

Son impartialité et son détachement dans cette affaire seraient dès lors menacés. Richildis non seulement le connaissait, mais elle lui envoyait des signaux silencieux et urgents de gratitude et de dépendance, et lui faisait comprendre qu'elle était absolument sûre de pouvoir compter sur lui. Dans quel but, il n'osait y penser.

CHAPITRE TROIS

Gilbert Prestcote, shérif du Shropshire depuis que la ville était tombée aux mains du roi l'été précédent, résidait au château de Shrewsbury, qu'il maintenait fortifié pour son maître, et il administrait son comté maintenant pacifié depuis ce quartier général. Si son adjoint avait été à Shrewsbury quand le message du prieur arriva au château, c'est lui que Prestcote aurait probablement envoyé, ce qui aurait soulagé frère Cadfael, qui avait toute confiance dans le jugement de Hugh Beringar ; mais ce dernier était dans son propre manoir, et ce fut un sergent, avec deux hommes d'armes pour escorte, qui arriva finalement à la maison, près du bief du moulin.

Le sergent avait une voix grave ; il était grand, barbu, capable et désireux d'agir au nom de son maître, qui ne lui cachait rien. Il se tourna d'abord vers Cadfael, qui appartenait à l'abbaye d'où l'appel était venu, et ce fut Cadfael qui raconta comment les événements s'étaient déroulés depuis qu'on l'avait envoyé chercher. Le sergent avait déjà parlé au prieur, qui lui avait sûrement appris que le plat suspect venait de sa propre cuisine et sur son ordre.

— Vous êtes sûr qu'il s'agit de poison ? Et que c'est là et nulle part ailleurs qu'il l'a avalé ?

— Oui, dit Cadfael. Sans aucun doute ; il ne reste pas beaucoup de traces, mais même avec aussi peu de sauce, si vous la portez à vos lèvres, vous sentirez une brûlure au bout de quelques minutes. Je m'en suis assuré moi-même. Ma conviction est faite.

— Et le prieur, qui a mangé l'autre moitié de la perdrix, se porte bien, Dieu merci ! Donc, quelque part entre la cuisine de l'abbé et cette table, on a ajouté le poison. Ça n'est pas très loin, et il ne faut pas très longtemps. Toi, mon garçon, tu apportes bien les plats de la cuisine à cette maison ? L'as-tu fait

aujourd'hui ? T'es-tu arrêté quelque part en route ? As-tu parlé à quiconque ? As-tu posé ton plateau quelque part ?

— Sûrement pas, dit Aelfric, sur la défensive. Si je traîne ou si la nourriture est froide, je dois en répondre. Je suis à la lettre ce que je suis censé faire, et c'est ce que j'ai fait aujourd'hui.

— Et ici, qu'as-tu fait avec les plats quand tu es arrivé ?

— Il me les a remis, dit Aldith, si vivement et fermement que Cadfael la regarda avec un nouvel intérêt. Il a posé le plateau sur le banc près du feu, et c'est moi qui ai mis le petit bol à réchauffer, tandis qu'on servait le plat de résistance à notre maître et à son épouse. Il m'a dit que le prieur l'avait gentiment envoyé pour le maître. Quand je les ai eu servis, nous nous sommes assis dans la cuisine pour manger.

— Aucun d'entre vous n'a remarqué quoi que ce soit d'anormal avec la perdrix ? Aussi bien pour l'odeur que l'apparence ?

— C'était une sauce très riche, épicée, elle sentait bon. Non, il n'y avait rien à remarquer. Le maître l'a mangée et n'y a rien trouvé d'anormal jusqu'à ce qu'il commence à avoir des brûlures dans la bouche, ce qui est arrivé après.

— La sauce pouvait très bien dissimuler l'odeur et le goût du poison, confirma Cadfael, sur un regard rapide du sergent. Et il n'en fallait pas beaucoup.

— Et toi..., demanda le sergent, se tournant vers Meurig. Tu étais là aussi ? Tu fais partie de la maison ?

— Pas pour le moment, répliqua aussitôt Meurig. Je viens du manoir de maître Bonel, mais en ce moment, je travaille chez le maître charpentier Martin Bellecote, en ville. Je suis venu aujourd'hui rendre visite à mon grand-oncle à l'infirmierie, comme vous le dira le frère infirmier, et me trouvant dans l'abbaye, je suis passé ici également. Je suis arrivé dans la cuisine au moment précis où Aldith et Aelfric allaient manger, ils m'ont prié de me joindre à eux et c'est ce que j'ai fait.

— Il y en avait assez, dit Aldith. Le cuisinier de l'abbé est généreux.

— Donc, vous avez mangé tous les trois ici. Et vous avez remué le petit plat de temps en temps ? Et là-bas...

Il revint dans la salle à manger et regarda de nouveau les débris sur la table.

— Il y avait maître Bonel et son épouse, naturellement. Mais on a mis trois couverts. Qui était le troisième hôte ?

Non, il n'était pas idiot, il savait compter, et il avait remarqué l'absence d'une personne, de la maison comme de la conversation ; il semblait que tous s'étaient mis d'accord pour ne pas parler de cet hôte.

Rien à faire, il fallait répondre. Richildis fit de son mieux.

— C'était mon fils. Mais il est parti bien avant que mon mari ne commence à se sentir mal, dit-elle promptement, apparemment innocente, comme si l'illogisme de la situation ne la troublait pas.

— Sans terminer son dîner ! Si c'était bien sa place ?

— Oui, dit-elle dignement, refusant de rien ajouter.

— Il me semble, madame, suggéra le sergent, avec un patient sourire sans joie, que vous feriez mieux de vous asseoir et de m'en dire plus sur votre fils. Le prieur m'a confié que votre mari allait léguer ses terres à l'abbaye en échange de cette maison et de son statut d'hôte pour le restant de ses jours et des vôtres. Après ce qui s'est passé ici, cet accord devient nécessairement caduc, puisqu'il n'a pas encore été signé. Donc l'héritier de ces terres, à supposer qu'il y en ait un, avait tout intérêt à supprimer votre mari avant que ce document ne soit ratifié. Cependant, si ce fils est également le sien, son consentement aurait été nécessaire pour établir un tel contrat. Alors, éclairez-moi. Comment a-t-il fait pour déshériter son fils ?

Elle ne voulait bien évidemment rien ajouter qui ne fût absolument indispensable, mais elle eut la sagesse de comprendre que son obstination ne ferait qu'accroître les soupçons.

— Edwin est le fils de mon premier mari. Gervase ne lui devait rien. Il pouvait disposer de ses terres comme bon lui semblait.

Il y avait autre chose et ça serait bien pire si elle laissait à d'autres le soin de le révéler.

— Bien qu'il ait fait auparavant un testament nommant Edwin son héritier, ajouta-t-elle, il n'y avait rien qui pût l'empêcher de changer d'avis.

— Ah ! Il y avait donc, semble-t-il, un héritier que ce document dépossédait et qui aurait gagné gros en le faisant frapper de nullité. Il ne restait guère de temps – quelques jours ou quelques semaines jusqu'à ce qu'un nouvel abbé soit nommé. Oh, ne vous méprenez pas, j'ai l'esprit large. La mort d'un homme arrange toujours quelqu'un, souvent plusieurs personnes. D'autres auraient pu avoir à y gagner. Mais reconnaissez-le, votre fils en fait sûrement partie.

Elle se mordit la lèvre, qui tremblait, et mit un moment à se reprendre avant de répondre.

— Je ne discute pas vos arguments. Je sais seulement que mon fils, quel qu'ait pu être son désir d'avoir ce manoir, n'en aurait jamais voulu à ce prix. Il travaille, il a décidé d'être indépendant et de prendre son avenir en main.

— Mais, il était là aujourd'hui. Et il est parti, semble-t-il, assez vite. Quand est-il arrivé ?

— Il m'accompagnait, répondit Meurig immédiatement. Il s'est mis apprenti chez Martin Bellecote, qui est le mari de sa sœur et mon maître. Nous sommes venus ensemble ce matin, et il m'a suivi, comme il l'a déjà fait, pour rendre visite à mon oncle à l'infirmerie.

— Donc, vous êtes arrivés dans cette maison tous les deux ? Vous étiez ensemble tout ce temps ? Il y a un moment, tu as dit que tu étais venu dans la cuisine – tu as dit je, pas nous.

— Il est arrivé avant moi. Il s'est impatienté au bout d'un moment... il est jeune, il s'est fatigué de rester au chevet de mon vieil oncle, alors que nous parlions gallois, lui et moi. Sa mère était là à l'attendre. Alors, il est parti le premier. Il était à table lorsque je suis arrivé.

— Et il a quitté la table presque sans manger, dit le sergent, très méditatif. Pourquoi ? Ça n'a pas dû être un repas très agréable pour ce jeune homme qui vient manger avec l'homme qui l'a déshérité ? Était ce la première fois qu'ils se rencontraient, depuis que l'abbaye l'avait supplanté ?

Il était maintenant sur une piste sérieuse, difficile de lui en vouloir, même un débutant ne l'aurait pas manquée, et cet homme était loin d'en être un.

« Et moi, qu'aurais-je dit avec un tel faisceau de présomptions, si j'avais été à sa place ? » se demanda Cadfael. « Voilà un jeune homme qui avait besoin très vite d'empêcher la signature de ce document, pendant qu'il en était temps, et qui par-dessus le marché, se trouvait là juste avant le désastre, sortant de l'infirmierie, où il était déjà allé et où l'on pouvait trouver les moyens pour cette fin. »

Richildis cependant essayait de forcer le sergent à rester là, en le défiant du regard, tout en lançant des coups d'œil désespérés en direction de Cadfael, lui criant silencieusement qu'il devait l'aider, ou son fils serait dans le pétrin jusqu'au cou ! Silencieusement, à son tour, il souhaita qu'elle révélât tout de ce que l'on pourrait retenir contre son fils, qu'elle ne laissât rien de côté, ce serait le seul moyen de contrer ce qu'on pourrait, sinon, lui reprocher.

— Oui, c'était la première fois. Et ça n'a pas été un moment agréable, mais c'est pour moi qu'Edwin a accepté. Non pas qu'il espérât changer l'attitude de mon mari, mais pour m'apporter un peu de tranquillité, Meurig a déjà essayé de l'inciter à nous rendre visite, aujourd'hui il y a réussi, et je lui suis reconnaissante des efforts qu'il a faits. Mais mon mari était mal disposé envers mon fils, il l'a provoqué en lui disant qu'il venait le flatter pour le manoir promis, car on le lui avait bien promis !, alors qu'Edwin n'en avait nullement l'intention. Oui, ils se sont disputés ! Ils ont tous deux la tête près du bonnet, et ils ont fini par s'injurier. Edwin est parti, et mon mari lui a jeté à la tête un plateau, dont vous voyez les débris contre le mur. C'est la vérité, demandez à mes domestiques. Demandez à Meurig, lui le sait. Mon fils est sorti de la maison en courant pour rentrer à Shrewsbury où je suis sûre qu'il est maintenant chez lui, avec sa sœur et sa famille.

— Attendez, attendez, dit le sergent d'une voix un peu trop calme et raisonnable. Il est sorti de la maison en courant, par la cuisine, c'est bien ça, là où vous étiez assis tous les trois ? Vous l'avez donc vu quitter la maison sans s'arrêter en chemin ?

Il avait vivement tourné la tête vers Aldith et les deux jeunes gens, sans aucune douceur. Ils hésitèrent tous trois un moment, se jetant des coups d'œil incertains, et ce fut une erreur.

— Quand ils ont commencé à se jeter des choses à la tête et à crier, précisa Aldith d'une voix résignée pour tous les trois, on s'est tous précipités pour calmer le maître ou au moins pour...

— Pour être avec moi et me reconforter, dit Richildis.

— Vous n'avez pas bougé après le départ du garçon. C'est bien ce que je pensais, fit-il, satisfait de sa supposition que confirmaient leurs visages, même à contrecœur. Ça prend du temps de calmer un homme très en colère. Donc, vous n'avez pas vu s'il est resté un moment dans la cuisine, vous ne savez pas s'il ne s'est pas arrêté pour se venger, en empoisonnant la perdrix. Il avait été à l'infirmerie ce matin-là, et ce n'était pas la première fois, il savait peut-être où trouver cette huile et quelles sont ses propriétés. Il a très bien pu venir à ce repas, prêt à la guerre ou à la paix, et il n'a pas trouvé la paix.

— Vous ne le connaissez pas ! — Richildis secoua vigoureusement la tête. — C'est ma tranquillité qu'il voulait assurer. De plus, il ne s'est écoulé que quelques minutes avant qu'Aelfric ne sorte en courant derrière lui, pour essayer de le ramener, et bien qu'il l'ait suivi presque jusqu'au pont, il n'a pas pu le rattraper.

— C'est vrai, dit Aelfric, il n'a sûrement eu le temps de rien faire. J'ai couru comme un lièvre, je l'ai appelé, mais il n'a pas voulu revenir.

— Combien de temps cela prend-il pour vider un petit flacon dans un plat ? — Le sergent n'était pas convaincu. — Un instant, et qui était censé savoir ? Quand votre maître s'est calmé, nul doute que le cadeau du prieur ne se soit trouvé là à point nommé, pour apaiser son orgueil, et il l'a mangé avec plaisir.

— Mais, intervint vivement Cadfael, le garçon savait-il seulement que ce plat dans la cuisine n'était destiné qu'à maître Bonel ? Il ne voulait sûrement pas risquer de nuire à sa mère.

Maintenant, le sergent était beaucoup trop sûr de son affaire pour se laisser impressionner par cet argument. Il regarda durement Aldith, qui pâlit un peu malgré toute sa résolution.

— Avec cette étrange réunion de famille, peut-on vraiment croire que cette fille aurait laissé passer l'occasion d'une distraction qu'apprécierait son maître ? Quand tu es venue lui servir sa viande, ne lui as-tu pas parlé de l'attention délicate du prieur, en insistant sur ce qu'elle avait d'agréable et sur le plaisir qui l'attendait ?

— Je lui ai dit que ça pourrait le calmer, avoua-t-elle avec désespoir.

Et elle baissa les yeux, tortillant le coin de son tablier.

Le sergent avait tout ce qu'il lui fallait, du moins le croyait-il, pour mettre promptement la main sur le meurtrier. Il jeta un dernier coup d'œil à la famille désolée.

— Eh bien, conclut-il, je pense qu'on peut tout remettre en place, j'ai vu tout ce qu'il y avait à voir. Le frère infirmier est prêt à vous aider et à prendre soin du mort. Si j'avais de nouveau besoin de vous, il faut que je sois certain de vous trouver là.

— Où voulez-vous que j'aille ? demanda Richildis d'une voix morne. Que comptez-vous faire ? Est-ce que vous me direz au moins ce qui se passe, si vous... enfin, si vous... mon fils n'a rien à voir avec tout ça, vous vous en apercevrez. Il n'a pas encore quinze ans, ce n'est qu'un enfant, ajouta-t-elle dignement, dressant le dos qu'elle avait encore bien droit.

— La boutique de Martin Bellecote, si j'ai bien compris.

— Je la connais, dit l'un des hommes d'armes.

— Bon ! Montre-nous le chemin et nous verrons ce que ce garçon a à dire pour sa défense.

Confiants, ils se tournèrent vers la porte et la grand-route.

Frère Cadfael crut bon de jeter au moins un pavé dans la mare de leur satisfaction.

— Une question se pose : dans quoi cette huile était-elle contenue ? Celui qui l'a volée, qu'il l'ait prise à mon magasin ou à l'infirmerie, a dû apporter une fiole pour l'y mettre. Meurig, en as-tu vu une sur Edwin ce matin ? Tu es venu du magasin avec lui. Dans une poche, ou une bourse de toile, même une petite fiole serait nettement visible.

— Je n'en ai vu aucune trace, affirma fermement Meurig.

— Et de plus, même bien bouchée et bien attachée, cette huile est très pénétrante et peut laisser une trace et une odeur là où une seule goutte passe à travers ou bien reste sur le goulot. Vérifiez bien les vêtements de ceux que vous suspecterez dans cette affaire.

— Vous m'apprenez mon métier, mon frère ? demanda le sergent avec un rictus tolérant.

— Je mentionne certaines particularités concernant mon travail, qui peuvent vous être utiles et vous éviter de faire une erreur, répondit tranquillement Cadfael.

— Avec votre permission, dit le sergent pardessus son épaule, depuis l'encadrement de la porte, je pense que l'on s'emparera d'abord du coupable. Je doute qu'on ait besoin de votre avis autorisé, une fois que nous l'aurons.

Et il s'en alla, suivi de ses deux hommes, sur le petit sentier menant à la grand-route, là où les chevaux étaient attachés.

Le sergent et ses hommes arrivèrent à la boutique de Martin Bellecote sur la Wyle à la fin de l'après-midi. Le charpentier n'avait pas tout à fait quarante ans, il était grand, avenant, il leva gaiement les yeux de son travail et leur demanda ce qu'ils voulaient sans s'étonner, ni s'inquiéter. Il avait travaillé pour la garnison de Prestcote une fois ou deux et l'arrivée dans son atelier de l'un des hommes du shérif n'impliquait aucune menace pour lui. Sa femme, une jolie brune, regarda avec curiosité depuis la porte de la maison, et trois enfants sortirent l'un après l'autre pour examiner ces clients avec une franchise dénuée de crainte. Il y avait une grave fillette d'environ onze ans, très femme d'intérieur et vive, un petit garçon carré, d'environ huit ans, et une petite fée qui n'avait pas plus de quatre ans, avec sous le bras une poupée de bois. Tous regardaient et écoutaient. La porte de la maison resta ouverte et le sergent s'exprima d'une voix forte et péremptoire.

— Vous avez un apprenti ici, nommé Edwin. J'ai affaire avec lui.

— Exact, acquiesça doucement Martin, se frottant les mains pour en enlever la résine. Edwin Gurney, le jeune frère de ma femme. Il n'est pas encore rentré. Il est allé voir sa mère sur la

Première Enceinte. Il aurait dû être de retour il y a un moment, mais j'imagine qu'elle aura souhaité le garder plus longtemps. Que lui voulez-vous ?

Il avait l'air parfaitement calme, il n'était au courant de rien.

— Il a quitté la maison de sa mère il y a plus de deux heures, dit le sergent carrément. Nous en venons. Ne m'en veuillez pas, mon ami, vous me dites qu'il n'est pas là, mais il est de mon devoir de le chercher. Nous autoriserez-vous à jeter un coup d'œil dans votre maison et dans la cour ?

Le calme de Martin disparut en un instant, il fronça fortement les sourcils. La tête brune de sa femme apparut de nouveau dans l'encadrement de la porte, son beau visage satisfait soudain inquiet et figé, le regard fixe. Les enfants observaient la scène sans ciller. Le petit, exprimant la justice naturelle face à la loi, dit fermement : vilain ! et personne ne le fit taire.

— Si je vous dis qu'il n'est pas là, répliqua Martin d'une voix égale, c'est que c'est vrai. Mais rien ne vous empêche de vous en assurer. Il n'y a rien à cacher, ni dans la maison, ni dans l'atelier, ni dans la cour, mais vous, que cachez-vous ? Ce garçon est mon frère, par ma femme, et mon apprenti de par sa propre volonté, et pour ces deux raisons, il m'est cher. Maintenant, que lui voulez-vous ?

— Dans la maison de la Première Enceinte où il s'est rendu ce matin, dit le sergent délibérément, maître Gervase Bonel, son beau-père, qui lui avait promis en héritage le manoir de Mallilie et puis qui a changé d'avis, est mort assassiné. C'est à cause de ce meurtre que je veux voir le jeune Edwin. Cela vous suffit-il ?

C'était plus que suffisant pour le fils aîné de cette famille jusqu'à présent heureuse, qui tendait l'oreille depuis l'intérieur de la maison pour surprendre ces nouvelles effrayantes autant qu'inexplicables. La justice recherchait Edwin, et Edwin aurait dû être revenu depuis longtemps si tout s'était déroulé à peu près normalement ! Edwy était mal à l'aise depuis quelque temps et il s'attendait à une catastrophe, alors que ses aînés considéraient comme naturel que tout se passât bien. Il se glissa hâtivement par la fenêtre de derrière donnant sur la cour, avant que les gens-d'armes pussent pénétrer dans la maison, escalada

la pile de bois et tel un écureuil, sauta le mur, puis prit légèrement et silencieusement sa course le long de la pente menant à la rivière. Il passa une des petites poternes étroites dans le mur de la ville, ouverte maintenant en temps de paix et qui donnait sur la rive escarpée non loin du vignoble de l'abbé. Plusieurs des commerces de la ville nécessitant des magasins importants étaient clos d'une palissade, et parmi eux, il y avait la cour où Martin Bellecote gardait son bois pour le faire sécher. C'était une vieille cachette pour l'un ou l'autre des garçons, s'ils avaient des ennuis, et c'était l'endroit où Edwin se dirigerait si... bah, non, pas s'il avait tué, parce que ça, c'était ridicule !... Mais si on l'avait rejeté, insulté, rendu malheureux et mis dans une colère folle. Presque jusqu'à lui donner envie de tuer, mais il n'aurait jamais été jusque-là ! Ce n'était pas dans sa nature.

Edwy courait, sûr de n'avoir pas été suivi, et à bout de souffle, par le guichet de l'enclos de son père, il tomba la tête la première sur les jambes étendues d'Edwin, morose, furieux, le visage souillé de larmes, et très vulnérable.

Edwin, peut-être à cause des traces de larmes, frappa immédiatement Edwy ; dès que ce dernier se fut remis sur pied, son agresseur reçut à son tour un coup tout aussi indigné. Leur première réaction, dès qu'ils étaient tendus, était de se battre. Ça ne signifiait rien, sinon quels étaient prêts et sur leurs gardes, et quiconque se mêlerait de leurs affaires après, ferait mieux d'être prudent, car comme un seul homme ils se retourneraient contre lui. En quelques minutes, Edwy fit curieusement passer son message dans les oreilles peu réceptives, effarées et finalement convaincues et affolées de son alter ego. Ils s'assirent joue contre joue pour dresser frénétiquement un plan.

Aelfric apparut dans le jardin de Cadfael une heure avant Vêpres. Le moine n'était revenu dans sa retraite qu'une demi-heure auparavant, après avoir vérifié qu'on avait lavé le corps, qu'on l'avait rendu présentable et emmené dans la chapelle mortuaire, que la maison endeuillée avait été remise en ordre et que ses habitants malheureux avaient au moins retrouvé la liberté de se promener, de se poser des questions, ou de se

lamenteur, selon leurs préférences. Meurig était reparti vers le magasin de la ville, pour raconter au charpentier et à sa famille mot pour mot ce qui était arrivé, pour les reconforter ou les avertir. Maintenant, pour autant que Cadfael le sût, les hommes du shérif s'étaient emparés du jeune Edwin... Seigneur, il avait oublié le nom de l'homme que Richildis avait épousé, et Bellecote n'était que son gendre.

— Dame Bonel vous demande de venir lui parler en privé, annonça Aelfric, l'air sérieux. Au nom de votre vieille amitié, elle vous demande d'être aujourd'hui encore son ami.

Ça n'avait rien de surprenant. Cadfael se rendait compte qu'il était sur un terrain assez mouvant, même après quarante ans. Il aurait été nettement souhaitable que la mort lamentable de son mari ne se révélât pas être un mystère, que son fils ne fût pas en danger, et que son avenir à elle ne le concernât pas lui, mais il n'y avait rien à faire. Sa jeunesse, une bonne part des souvenirs qui avaient fait de lui ce qu'il était maintenant, dépendaient d'elle, et à présent qu'elle était dans le besoin, comment n'aurait-il pas acquitté généreusement sa dette ?

— Je viens, dit-il. Va devant, je la rejoindrai d'ici un quart d'heure.

Quand il frappa à la porte de la maison près du bief, c'est Richildis elle-même qui ouvrit. Ni Aelfric, ni Aldith n'étaient visibles. Elle avait soigneusement veillé à ce qu'ils puissent parler sans témoins. Dans la pièce, tout était en ordre ; le chaos du matin avait été nettoyé, la table à tréteaux repliée. Richildis s'assit dans le fauteuil qui avait appartenu à son mari, et attira Cadfael sur le banc près d'elle. Il faisait obscur dans la pièce, seule brûlait une petite veilleuse. L'autre source de lumière venait de ses yeux, dont il se rappelait mieux à chaque instant la sombre brillance.

— Cadfael, dit-elle haletante, et elle se tut pendant quelques instants. Alors, c'est vraiment toi ! Je n'ai eu aucune nouvelle de toi, après avoir appris ton retour. Je pensais que tu te serais marié, et que tu serais grand-père maintenant. En te regardant ce matin, j'essayais de savoir pourquoi j'étais si sûre qu'il s'agissait de toi... et au moment précis où j'allais désespérer, j'ai entendu ton nom !

— Et toi, dit Cadfael, si tu crois que je m’attendais à te voir. Je ne savais pas que tu étais veuve d’Edward Gurney — ça y est, je me rappelle son nom ! — encore moins que tu t’étais remariée.

— Il y a trois ans, répliqua-t-elle dans un grand soupir, qui aurait pu exprimer aussi bien le regret que le soulagement devant la fin brutale de ce second mariage. Oh, il ne faut pas que je te fasse penser du mal de lui, Gervase n’était pas un mauvais homme, seulement il n’était plus très jeune, entêté, et il avait l’habitude qu’on lui obéisse. Il était veuf, seul depuis des années, sans enfants, tout au moins par mariage. Il m’a longtemps courtisée, j’étais seule, et puis il a promis, tu vois... N’ayant pas d’héritier légitime, il a promis, si je l’épousais, de faire d’Edwin son héritier. Son suzerain était d’accord. Il faudrait que je te parle de ma famille. J’ai eu une fille, Sibil, un an seulement après avoir épousé Edward, et puis, je ne sais pas comment, le temps a passé et il n’y eut plus d’enfants. Tu te souviens peut-être, Edward travaillait à Shrewsbury comme maître charpentier et comme sculpteur. C’était un bon ouvrier, un bon maître et un bon mari.

— Tu as été heureuse ? demanda Cadfael, reconnaissant de le lui avoir entendu dire.

Le temps et la distance avaient été bons pour eux deux et les avaient amenés chacun à leur place, après tout.

— Très heureuse ! Je n’aurais pas pu avoir un meilleur mari. Mais nous n’avions plus d’enfants à ce moment-là. Et quand Sibil eut dix-sept ans, elle épousa l’ouvrier d’Edward ; Martin Bellecote. C’est aussi un brave garçon, et son mariage est aussi heureux que le mien l’a été, Dieu merci ! Et puis, au bout de deux ans la petite attendait un enfant, et pour moi, ç’a été comme si je redevenais jeune, mon premier petit-fils ! — C’est toujours comme ça. J’étais si heureuse de m’occuper d’elle et de tirer des plans pour la naissance, et Edward était aussi fier que moi, et puis avec tout ça, on aurait cru que nous autres, les vieux, nous étions de nouveau jeunes mariés. Alors, va-t’en savoir pourquoi, quand Sibil fut enceinte de quatre mois, voilà que je m’aperçois que je l’étais aussi ! Après tout ce temps ! Et j’étais dans ma quarante-quatrième année, c’était comme un miracle ! Et le plus beau est qu’on a eu toutes les deux des

garçons. Et bien qu'il n'y ait que quatre mois entre eux, l'oncle et le neveu auraient pu être jumeaux, et c'est l'oncle qui est le plus jeune, en plus ! Ils se ressemblent même beaucoup, ils tiennent tous deux de mon mari. Et depuis qu'ils savent marcher, ils sont comme des frères, et plus proches que beaucoup, et aussi sauvages que des renardeaux. Je te parle de mon fils Edwin et de mon petit-fils Edwy. Ils auront bientôt quinze ans tous les deux. C'est pour Edwin que je te demande de l'aide, Cadfael. Car je te jure qu'il n'a pas fait une chose pareille et qu'il n'en aurait pas été capable, mais l'homme du shérif s'est mis dans la tête que c'est Edwin qui a versé le poison dans le plat. Si tu le connaissais, Cadfael, si seulement tu le connaissais, tu saurais que c'est de la folie.

Quand il entendit ses propos de mère aimante, ils avaient l'air vrais, mais des fils de quatorze ans qui avaient tué leur père pour arranger leurs affaires, ça s'était déjà vu, Cadfael le savait bien. De plus il ne s'agissait pas du père d'Edwin, et ils ne s'aimaient guère tous les deux.

— Parle-moi, dit-il, de ce second mariage, et du marché que vous avez conclu.

— Eh bien, Eward est mort quand Edwin avait neuf ans ; Martin a repris son commerce, et le dirige comme Eward le faisait avant lui et comme il le lui a appris. Nous vivions tous ensemble quand Gervase est venu commander des boiseries pour sa maison, et je lui ai tapé dans l'œil. C'était un bel homme, en bonne santé, et plein d'attentions... Il a promis, si je l'épousais, de faire d'Edwin son héritier, et de lui laisser Mallilie. Martin et Sibil avaient trois autres enfants dont il fallait qu'ils s'occupent, alors avec toutes ces bouches à nourrir, toute commande lui était bonne à prendre, et je pensais qu'Edwin serait installé pour la vie.

— Mais ça n'a pas marché, objecta Cadfael, ce qui se comprend. Un homme qui n'avait jamais eu d'enfants, qui n'était plus très jeune, et un garçon solide qui grandit, c'était fatal qu'ils s'accrochent.

— C'était comme chien et chat, reconnut-elle en soupirant. Edwin avait été gâté, je le crains, il avait l'habitude d'être libre et de n'en faire qu'à sa tête ; il était toujours par monts et par

vaux avec Edwy, comme il en avait l'habitude. Et Gervase lui reprochait de courir avec des gens simples, des artisans il pensait que ce n'était pas une compagnie pour un jeune homme qui allait hériter d'un manoir, et ça ne pouvait que fâcher Edwin qui adore sa famille. Il avait en outre d'autres amis encore moins respectables, je l'avoue ! Ils étaient tous les jours à se chercher noise. Quand Gervase le battait, Edwin s'enfuyait chez Martin, où il restait pendant des journées entières. Et quand Gervase l'enfermait, il s'arrangeait pour sortir quand même, ou bien il se vengeait autrement. A la fin, Gervase a dit que c'était un galopin et qu'il n'avait manifestement pas de goût pour le commerce ; à courir avec tous les garnements de la ville, il ferait aussi bien de se mettre apprenti pour de bon, c'est tout ce dont il était capable. Et Edwin, qui n'était pourtant pas si bête, a feint de prendre ça au pied de la lettre, c'est donc exactement ce qu'il a fait, ce qui a rendu Gervase plus furieux que jamais ; c'est alors qu'il a décidé de donner par testament son manoir à l'abbaye et de s'y retirer. « Les terres que je voulais lui donner, dit-il, ne l'intéressent absolument pas, alors pourquoi continuerais-je à m'en occuper pour cet ingrat ? » Et il a agi immédiatement en conséquence alors qu'il était encore sous le coup de la colère ; il a fait rédiger ce document et a pris ses dispositions pour emménager ici avant Noël.

— Et qu'est-ce que le garçon a dit de cela ? Car je suppose qu'il ne se doutait pas de ce qui se préparait ?

— Non, bien sûr que non ! Il est revenu en courant, repentant mais indigné. Il a juré qu'il aimait Mallilie, qu'il en avait toujours fait grand cas, et qu'il en prendrait bien soin, s'il lui revenait. Mais mon mari n'a pas voulu céder, malgré ce que nous avons tous pu lui dire. Cela rendit Edwin amer ; car on le lui avait promis, et une promesse est une promesse. Mais c'était décidé et Edwin ne put faire changer mon mari d'avis. Edwin n'était pas son fils, il était inutile de lui demander son consentement il ne l'aurait jamais donné ! — Il est rentré en courant chez Martin et Sibil, fou de rage, et je ne l'ai pas revu jusqu'à ce jour ; ah, s'il avait pu ne pas nous approcher aujourd'hui ! Mais il l'a fait, et maintenant, l'homme du shérif le considère comme un criminel, qui a tué le mari de sa propre

mère ! Jamais mon fils n'aurait eu une pensée pareille, je te le jure, Cadfael, mais s'ils le prennent... oh, cette pensée m'est insupportable !

— Il ne t'a pas fait signe depuis leur départ ? Les nouvelles vont vite sur la grand-route. Je pense que tu aurais su quelque chose, il y a déjà un moment, s'ils l'avaient trouvé chez lui.

— Non, rien. Mais où pourrait-il aller ? Il ne savait pas qu'il avait des raisons de se cacher. Il s'est enfui d'ici sans se douter de ce qui allait se passer, après son départ, il était simplement ulcéré de cet accueil revêche.

— Alors, il n'a peut-être pas voulu rentrer chez lui dans un tel état d'esprit, pas avant de s'être calmé. Les êtres blessés se cachent jusqu'à ce qu'ils cessent d'avoir peur ou d'avoir mal. Dis-moi tout ce qui s'est passé à ce dîner. Il semble que Meurig ait servi d'intermédiaire, et qu'il ait essayé de l'amener à faire la paix. On a parlé d'une visite précédente...

— Pas à moi, dit Richildis tristement. Ils sont venus tous deux apporter le lutrin que Martin a fabriqué pour la chapelle de la Vierge, et Meurig a emmené mon fils avec lui, pour voir le vieux moine, son parent. Il a essayé de persuader Edwin de venir me voir, mais il a refusé. Meurig est un brave garçon, il a fait de son mieux. Aujourd'hui, il a pu convaincre Edwin de venir, mais regarde le résultat ! Gervase était ravi et il s'est montré prodigieusement injuste, il a dit à mon fils qu'il revenait comme un mendiant, suppliant qu'on lui rende son héritage, ce qui n'était pas l'intention d'Edwin. Il préférerait mourir ! Tu as enfin trouvé ton maître, a dit Gervase ! Bon, si tu t'agenouilles et que tu demandes pardon de ton insolence, qui sait, je céderai peut-être. Allez, rampe, et demande-moi ce manoir ! Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'Edwin, fou de rage, réponde qu'il ne se laisserait jamais faire par un vieux monstre méchant et tyrannique, mais je t'assure, soupira-t-elle désespérément, que c'était injuste, Gervase était seulement entêté et il avait mauvais caractère. Oh, si tu savais tout ce qu'ils se sont dit ! Mais je dois avouer qu'il en a fallu beaucoup pour mettre Edwin en colère aujourd'hui, et c'est tout à son honneur. Pour moi, il aurait tout supporté, mais c'était trop pour lui, alors il a dit ce qu'il avait à dire, très fort, et Gervase lui a jeté ce plat à la tête, un pichet

aussi, et puis Aldith, Aelfric et Meurig sont arrivés en courant pour essayer de m'aider à le calmer. Edwin est parti, et voilà tout.

Cadfael se tut un moment, pensant aux autres membres de la maison. Un garçon emporté, fier, qu'on provoque lui aurait semblé un suspect possible, si Bonel avait été frappé à coups de poing, ou même avec une dague, mais comme empoisonneur, il n'était pas crédible. C'est vrai, le garçon avait accompagné deux fois Meurig à l'infirmerie et il avait probablement vu où l'on gardait les médicaments ; il avait un mobile, il avait eu l'occasion ; mais le tempérament d'un empoisonneur, secret, sombre et amer, ne cadrait certainement pas avec ce genre d'adolescent, à en juger par son attitude ouverte et confiante, et par l'idée qu'il avait de lui-même. Après tout, il n'avait pas été le seul à se trouver là.

— La fille, Aldith, tu l'as depuis longtemps ?

— On est plus ou moins parentes, dit Richildis, surprise et esquissant un sourire. Je la connais depuis son enfance, et je l'ai prise avec moi quand elle est devenue orpheline, il y a deux ans. Elle est comme ma propre fille.

C'était ce qu'il avait supposé, en voyant Aldith si protectrice pendant qu'ils attendaient les gens d'armes.

— Et Meurig ? J'ai appris qu'il faisait jadis partie de la maison de maître Bonel, avant d'aller travailler chez ton gendre.

— Meurig – oui – eh bien, voilà ce qui se passe avec Meurig. Sa mère était une servante galloise à Mallilie et comme beaucoup de ses pareilles, elle a donné à son maître un fils illégitime. Oui, c'est le fils naturel de Gervase. La première femme de mon mari devait être stérile, car Meurig est son seul enfant, à moins qu'il n'y en ait encore un ou deux dont nous n'ayons pas entendu parler, quelque part dans le Comté. Il a pris soin décemment d'Angharad jusqu'à sa mort, il a aussi veillé à ce qu'on s'occupe de Meurig et qu'on lui donne du travail au manoir. Je ne me sentais pas très à l'aise avec lui, reconnu-elle, quand nous nous sommes mariés. Ce jeune homme agréable, raisonnable et bon, qui ne pouvait prétendre à rien de ce qui appartenait à son père, ça me paraissait injuste. Non pas qu'il se soit jamais plaint ! Mais je lui ai demandé s'il

ne serait pas heureux d'avoir du travail à lui, pour le restant de ses jours, et il m'a dit que oui. J'ai donc persuadé Gervase de laisser Martin l'embaucher, et de lui apprendre tout ce qu'il savait.

« Je lui ai aussi demandé de veiller sur Edwin après qu'il se fut enfui, ajouta-t-elle avec un tremblement dans la voix, et d'essayer de l'amener à se réconcilier avec Gervase. Je ne m'attendais pas à ce que mon fils cède, car lui aussi est capable de faire son propre chemin. Je voulais simplement le retrouver. A une époque, il m'avait adressé des reproches, car il avait fallu que je choisisse et j'avais choisi mon mari. Mais je l'avais épousé... et j'étais désolée pour lui...

Sa voix se brisa, et elle se tut un moment. Puis :

— Cela m'a fait plaisir que Meurig reste notre ami à tous deux.

— Il s'entendait assez bien avec ton mari, non ? Il n'y avait pas de rancune entre eux ?

— Mais non, pas du tout ! répliqua-t-elle, surprise par cette question. Ils vivaient en bonne intelligence et il n'y a jamais eu de problèmes. Gervase était généreux envers lui, tu sais, même s'il ne lui prêtait guère attention. Et il lui verse une pension convenable, enfin... il lui versait... Comment le garçon fera-t-il maintenant, si ça s'arrête ? Il faudra que je prenne conseil, je ne comprends rien à toute cette procédure...

Rien apparemment qui éveillât les soupçons même si Meurig savait comme tout le monde où trouver le poison. Aelfric aussi, qui avait été dans l'atelier et l'avait vu préparer. Et si d'aucuns pouvaient tirer avantage de la mort de Bonel, Meurig apparemment n'était pas de ceux-là. Ce genre de bâtard traînait dans tous les châteaux ; le seigneur qui n'en avait qu'un s'était montré modeste et même abstinant, et l'enfant illégitime à qui l'on accordait d'apprendre un métier et à qui on donnait une pension pouvait s'estimer heureux et n'avait aucune raison de se plaindre, bien au contraire.

— Et Aelfric ?

Dehors il faisait noir et la lueur de la petite lampe paraissait plus brillante ; l'ovale de son visage grave brillait dans la lumière pâle.

— Aelfric est un cas difficile. Tu sais, mon mari n'était pas pire que les autres et il n'a jamais pris sciemment plus que ce qui lui appartenait légalement. Mais la loi est boiteuse, parfois. Le père d'Aelfric était né libre comme toi et moi, mais il était le fils cadet sur une tenure qui n'était déjà pas trop grande pour un seul, et plutôt que de la partager, quand son père à lui est mort, il l'a laissée entièrement à son frère, et il a pris, comme serf, un bout de terrain qui était tombé en déshérence, sur le manoir de mon mari. Il l'a donc pris sur une tenure de serf, pour y faire ce qu'on y fait habituellement, sûr de conserver son statut d'homme libre, travaillant comme serf de par son propre vouloir. Aelfric aussi était cadet, et sans réfléchir, il a accepté de prendre du service au manoir, quand son frère aîné a eu une famille assez grande pour travailler la terre sans lui. Donc, lorsque nous avons cédé le manoir, quand nous avons été prêts à venir ici, Gervase l'a choisi comme domestique, car c'est lui qui travaillait le mieux parmi ceux que nous avions, et quand Aelfric a manifesté l'intention d'aller ailleurs et de trouver du travail, Gervase a menacé de le poursuivre comme serf, car son frère et son père avaient accompli un service coutumier pour la terre qu'ils tenaient. La Cour en a également décidé ainsi et il a dû se soumettre, bien qu'il fût né libre comme son père. Il ne prend pas ça bien, avoua Richildis tristement, il ne s'est jamais senti serf auparavant, c'était un homme libre, qui travaillait pour un salaire. Nombreux sont ceux qui se sont trouvés dans le même cas, et qui n'avaient jamais pensé perdre leur liberté avant que ce fût fait.

Le silence de Cadfael la piqua au vif. Il se disait qu'il y en avait un de plus à en vouloir à Bonel, lui aussi savait où trouver ce qu'il fallait, et avait eu l'occasion de s'en servir, mais elle, pensant au tableau pénible qu'elle venait de décrire, se méprit sur son silence. Elle crut qu'il désapprouvait son défunt mari, sans oser le lui exprimer. Vaillamment, elle essaya d'être juste envers ce dernier, sinon affectueuse.

— Tu aurais tort de croire qu'il était seul fautif. Gervase pensait simplement agir selon son droit, et la loi lui avait donné raison. Je ne l'ai jamais vu essayer de tromper quiconque, mais ce qui était à lui était à lui. En outre Aelfric n'a rien fait pour

améliorer la situation. Gervase ne l'ennuyait pas et ne le pressait pas, car il travaillait bien naturellement ; maintenant qu'il n'est plus libre, il insiste à tout moment sur sa condition de serf, qu'il pousse dans ses derniers retranchements... il ne s'agit pas de servilité, mais d'arrogance ; il fait exprès de faire sonner ses chaînes. Il l'irritait ainsi, et sincèrement, je pense qu'ils en étaient venus à se haïr. Et puis, il y a Aldith... Oh, Aelfric ne lui en a jamais rien dit, mais je sais ! Quand il la regarde, c'est comme si on lui arrachait le cœur, mais qu'a-t-il à offrir à une fille libre comme elle ? Même si Meurig ne regardait pas dans cette direction lui aussi... et il est tellement plus amusant. Ah, je t'assure, Cadfael, – j'en ai eu des ennuis, avec toute cette maison. Et maintenant, regarde ! Aide-moi ! Qui le fera, si tu ne le fais pas ? Aide mon fils ! Je suis sûre que tu le peux, si tu le veux.

— Je te promets que je ferai tout ce que je pourrai pour découvrir le meurtrier de ton mari, dit Cadfael, après y avoir soigneusement réfléchi. Je le dois, quel qu'il soit. Cela te convient-il ?

— Oui ! s'exclama-t-elle. Je sais qu'Edwin est innocent. Toi pas encore, mais tu y viendras.

— Ah, je te reconnais bien là ! s'écria Cadfael de tout cœur. Et même maintenant, avant que j'en vienne à penser comme toi, je te promets autre chose. J'aiderai ton fils de toutes mes forces, coupable ou innocent, mais sans cacher la vérité. D'accord ?

Elle acquiesça, incapable de parler pour le moment. La tension, non seulement de cette journée désastreuse, mais de tant de jours auparavant, se montra soudain sur son visage.

— Je crains, Richildis, dit doucement Cadfael, que tu ne te sois bien éloignée de ton milieu en épousant un seigneur.

— Oh oui !

Et sur-le-champ, elle éclata enfin en sanglots, pleurant sur son épaule d'une façon alarmante.

CHAPITRE QUATRE

Frère Denis, l'hospitalier, savait toujours tout ce qui se passait en ville par l'intermédiaire des voyageurs qui s'installaient dans la grande salle. En allant à Vêpres, il raconta la mort de Bonel et la chasse qu'on avait donnée à son beau-fils dans tout Shrewsbury, et comment le sergent avait fait chou blanc en se rendant chez Martin Bellecote. On avait cherché dans toute la maison, mais l'on n'avait trouvé aucune trace du garçon, et le sergent avait fait passer dans les rues le crieur public. Si les citadins ne montraient pas plus d'enthousiasme que d'habitude pour obéir au shérif, le crieur n'aurait pas grand succès. L'enfant n'avait pas quinze ans, beaucoup le connaissaient en ville et ne pouvaient guère lui reprocher qu'un peu de malice et d'agitation, de temps en temps... non, ils n'allaient sûrement pas passer une nuit blanche à le chercher.

La première chose à faire, Cadfael en était d'accord avec le sergent, était de le trouver. Une mère n'est pas impartiale, surtout envers un fils unique, conçu tard après avoir perdu l'espoir d'avoir un second enfant. Cadfael sentait fortement le besoin d'entendre et de juger par lui-même avant d'intervenir en quoi que ce soit dans cette affaire.

Richildis, soulagée par sa crise de larmes, lui avait dit où trouver la boutique et la maison de son gendre, et heureusement, elles étaient situées à l'autre bout de la ville. Une petite promenade le long de l'étang du moulin, le pont à traverser, les portes de la ville à franchir, qui seraient ouvertes jusqu'après Complies, et en deux minutes, après avoir grimpé le long de la Wyle, il arriverait chez Bellecote. Une demi-heure aller-retour. Après le souper, et vite expédié avec ça, il s'échapperait discrètement, évitant sans grand risque d'aller aux collations, car le prieur s'absenterait par principe, tenant à son intimité d'abbé désigné. Il laisserait sans doute la direction de la

maison à frère Richard, qui ne se mêlerait sûrement pas de ce qui ne le regardait pas, si ça n'était pas nécessaire.

Le souper se composait de poisson salé et de fèves, et Cadfael l'avalait sans y prêter attention, puis traversant hâtivement la grande cour, il sortit par le portail. L'air était froid, mais pour le moment il ne gelait guère, et il n'y avait pas encore eu de neige. Tout de même, il s'était enveloppé les pieds dans de la bonne laine, et il avait veillé à tirer son capuchon.

Les portiers de la ville qui le connaissaient bien le saluèrent avec un souriant respect. La Wyle qui tournait à main droite l'emmena en haut de la colline, où il bifurqua, à droite encore, dans la cour sous l'auvent de la maison de Bellecote. Après qu'il eut frappé à la porte, le silence se prolongea, assez facile à comprendre ; il s'abstint de frapper de nouveau. Trop de bruit les aurait inquiétés. La patience les rassurerait peut-être.

La porte s'ouvrit prudemment sur une jeune personne d'une dizaine d'années, se tenant bien droit ; elle montait une garde vigilante pour la famille qui, derrière elle, devait éprouver des craintes. Ils prêtaient sûrement tous une oreille attentive à ce qui se passait. La petite avait l'air intelligent et bien au courant ; elle vit l'habit noir des Bénédictins, respira profondément et sourit.

— Je viens de la part de Dame Bonel, dit Cadfael, il faut que je parle à ton père, mon enfant, s'il accepte de me recevoir. Je suis seul, n'aie pas peur.

Elle lui ouvrit la porte avec la dignité d'une maîtresse de maison. Thomas, huit ans, et Diota, quatre ans, étaient naturellement les moins effrayés de la maison ; Ils tournèrent autour de sa robe pour l'examiner de leurs yeux ronds et candides, avant que Martin Bellecote ne sortît d'une pièce à la lumière tamisée et n'attirât ses enfants près de lui. D'un geste protecteur, il leur posa la main sur l'épaule. Il semblait aimable et franc, avait de grandes mains et son visage épanoui respirait la santé ; au fond des yeux, on lisait de la retenue, ce que Cadfael fut heureux de constater. Trop de confiance est une folie dans un monde imparfait.

— Entrez, mon frère, dit Martin, et toi Alys, ferme bien la porte.

— Pardonnez-moi ma franchise, fit Cadfael, mais nous n'avons guère de temps. On est venu chercher quelqu'un ici aujourd'hui, et à ce qu'on me dit, on ne l'a pas trouvé.

— C'est vrai, répondit Martin. Il n'est pas rentré à la maison.

— Je ne vous demande pas où il est. Ne me dites rien, seulement ceci, pour vous qui le connaissez, est il possible qu'il ait pu faire ce qu'on lui reproche ?

La femme de Bellecote apparut à son tour, une chandelle à la main. Elle ressemblait beaucoup à sa mère, en plus doux, plus rond, avec un teint plus clair, mais avec la même franchise dans les yeux.

— Encore des questions ! s'exclama-t-elle indignée. S'il y a quelqu'un au monde qui dit ce qu'il pense et qui agit au grand jour, c'est bien mon frère. Déjà tout petit, s'il en avait après quelqu'un, tout le monde le savait à une lieue à la ronde. Mais il n'a jamais été rancunier. Et mon fils est exactement comme lui.

Oui, bien sûr, il y avait Edwy qu'on n'avait pas encore vu, et qui faisait la paire avec Edwin. Ils n'étaient visibles ni l'un ni l'autre.

— Vous devez être Sibil, dit Cadfael. J'étais avec votre mère il y a peu de temps. Quant à mes lettres de créance, avez-vous jamais entendu parler d'un certain Cadfael qu'elle connaissait quand elle était jeune ?

Ses yeux brillants s'arrondirent soudain, sous l'effet de l'étonnement et de la curiosité, et la lumière de la chandelle s'y refléta de jolie façon.

— C'est vous Cadfael ? Oui, elle m'a souvent parlé de vous, et elle se demandait...

Elle regarda le capuchon, l'habit noir, et son sourire se teinta d'une expression de sympathie. Bien sûr ! Elle se disait, en vraie femme, que rentrer de la Guerre Sainte pour trouver sa fiancée mariée avait dû lui briser le cœur, sinon il n'aurait jamais prononcé ces vœux sinistres. A quoi bon lui répondre que les vocations tombent du ciel comme les flèches de Dieu, et non pas à cause d'un amour non payé de retour ?

— Oh, cela a dû lui faire du bien, de vous trouver de nouveau à ses côtés dans ce moment terrible dit elle avec chaleur. Elle a une telle confiance en vous !

— Je l'espère, répliqua Cadfael assez gravement. Je crois en être digne, Je suis simplement venu vous dire de ne pas hésiter si vous avez besoin de moi. Elle le sait déjà. La potion dont on s'est servi pour tuer était de ma fabrication, je me sens concerné dans cette affaire. Je suis donc l'ami de tous ceux qu'on risque de soupçonner à tort. Je ferai ce que je pourrai pour découvrir le coupable. Si vous ou quiconque désiriez me parler, ou bien si vous avez quelque chose à me dire, on me trouve ordinairement entre les offices dans l'atelier de l'herbarium, où je serai ce soir, jusqu'à ce que je me rende à Matines, à minuit. Votre ouvrier, Meurig, connaît l'abbaye, s'il n'est pas venu dans ma cabane. Est-il là ?

— Oui, dit Martin. Il dort dans l'appentis de l'autre côté de la cour. Il nous a dit ce qui s'était passé. Mais je vous en donne ma parole, nul d'entre nous n'a vu Edwin depuis qu'il s'est enfui de la maison de sa mère. Ce dont nous sommes absolument sûrs, c'est que ce n'est pas un meurtrier, c'est rigoureusement impossible.

— Alors dormez tranquilles, dit Cadfael, car Dieu veille. Maintenant, fais-moi sortir discrètement, Alys, et ferme bien la porte derrière moi, car il faut que je me dépêche de me rendre à Complies.

La petite fille, tout éveillée, tira le verrou et lui ouvrit la porte. Solidement plantés sur leurs jambes, les petits le regardèrent partir, sans crainte ni hostilité. Les parents dirent simplement et calmement : « Bonne nuit ! », mais il savait, en redescendant rapidement le long de la Wyle, que son message avait été reçu et qu'il était le bienvenu dans cette famille troublée.

— Même si vous avez un besoin urgent de refaire du sirop pour la toux avant demain, dit frère Mark, sortant de Complies avec Cadfael, y a-t-il une raison pour que je ne m'en charge pas à votre place ? Faut-il vraiment, après la journée que vous avez passée, que vous restiez à traîner dans les jardins toute la nuit par-dessus le marché ? Ou bien pensez-vous que j'ai oublié où il y a de la molène, du cerfeuil odorant, de la rue, du romarin et de l'herbe aux chantres ?

Cette liste d'ingrédients faisait partie de l'argumentation. Le jeune homme se montrait bien protecteur envers son aîné.

— Tu es jeune, dit Cadfael, et tu as besoin de sommeil.

— J'éviterai de vous dire ce que je pense, répliqua Mark avec prudence.

— Ça vaut mieux. Bon, écoute, tu sembles avoir pris froid, et tu ferais bien d'aller te coucher.

— Pas du tout – manifestement Mark n'était pas d'accord – mais si vous voulez dire que vous avez quelque chose à faire et que vous ne tenez pas à ce que je sois au courant, très bien, je me montrerai raisonnable, j'irai dans le chauffoir, et ensuite au lit.

— Ce que tu ne sais pas, personne ne pourra te le demander, expliqua Cadfael conciliant.

— Soit ! Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous dans ma bienheureuse ignorance ? On m'a dit de vous obéir quand on m'a envoyé travailler avec vous au jardin.

— Oui, répondit Cadfael. Trouve-moi un habit de moine à peu près à ta taille, et avant d'aller dormir, mets-le dans ma cellule, sous le lit, pour qu'on ne le voie pas. On peut en avoir besoin, mais...

— N'en dites pas plus ! lança gaiement frère Mark.

Il évita de l'interroger, ce qui ne voulait pas dire qu'il ne réfléchissait pas sérieusement.

— Faudra-t-il aussi des ciseaux pour la tonsure ?

— Tu deviens bien insolent, observa Cadfael, plutôt approbateur. Non, je ne pense pas que ce serait indiqué. On se contentera du capuchon et de la fraîcheur du matin. Allez, petit, va te réchauffer une demi-heure et puis au lit !

La préparation d'un sirop, longuement mijoté avec des herbes séchées et du miel, rendait nécessaire l'usage du brasero ; si un invité devait passer la nuit dans l'atelier, il serait bien au chaud jusqu'au matin. Sans hâte, Cadfael pila finement ses herbes, et commença à remuer le breuvage au miel, sur la grille au-dessus du foyer. Il n'était absolument pas sûr qu'on mordrait à l'hameçon qu'il avait préparé, mais sans aucun doute, le jeune Edwin Gurney avait besoin urgent d'un ami et

d'un protecteur pour l'aider à se sortir du pétrin dans lequel il était fourré. Il n'était même pas sûr que les Bellecote sachent où le trouver, mais le petit doigt de Cadfael lui disait qu'Alys, avec ses onze ans, sa dignité de maîtresse de maison et son silence de jeune vierge, même si elle ne bénéficiait pas des confidences de son frère, était très au fait de ce qu'il considérerait probablement comme ses petits secrets. Là où était Edwy, on trouverait également Edwin, si Richildis n'avait pas menti. Si l'un était en danger, l'autre lui prêterait assistance. Cadfael approuvait fermement cette attitude.

La nuit était très calme, le froid serait mordant à l'aube. Il n'y avait que son breuvage qui mijotait doucement et le froissement occasionnel de ses manches quand il tournait la cuiller pour rompre le silence. Il commençait à croire que le poisson avait refusé l'hameçon, quand il surprit, après dix heures et au plus noir de la nuit, le bruit furtif du loqueteau qu'on soulevait précautionneusement. Il y eut un souffle d'air froid lorsque la porte s'entrouvrit très légèrement. Il resta assis sans esquisser le moindre geste ; ceux qu'on pourchasse s'alarment aisément. Au bout d'un moment, une petite voix, jeune, méfiante, murmura « Frère Cadfael », d'une façon à peine audible.

— Je suis là, répondit-il doucement. Entre et bienvenue à toi.

— Vous êtes seul ? souffla la voix.

— Oui, entre, te dis-je, et ferme la porte.

Le garçon entra, craintif, repoussa la porte derrière lui, mais Cadfael remarqua qu'il ne la fermait pas au verrou.

— On m'a dit... (il n'allait pas préciser qui), on m'a dit que vous avez vu ma sœur et mon frère ce soir, et vous leur avez dit que vous seriez là. J'ai grand besoin d'un ami... il paraît que vous avez connu ma gr... ma mère, il y a des années, c'est vous le Cadfael dont elle a si souvent parlé, celui qui est parti à la croisade... Je jure n'avoir rien à voir avec la mort de mon beau-père ! Je ne savais même pas qu'il lui était arrivé quelque chose avant qu'on ne me dise que les hommes du shérif me recherchaient pour meurtre. Il paraît que vous êtes un grand ami de ma mère, qu'on peut compter sur vous, alors je suis

venu. Il n'y a personne d'autre à qui je puisse m'adresser. Aidez-moi ! Je vous en prie, aidez-moi !

— Viens près du feu, murmura doucement Cadfael, et assieds-toi. Reprends ton souffle, réponds à une seule question en toute sincérité, et ensuite, nous pourrons parler. Attention, sur ton âme ! Est-ce toi qui as frappé Gervase Bonel d'un coup mortel ?

Le garçon s'était assis vivement sur le bord du banc, presque à portée de main, mais pas tout à fait. La lumière du brasero, éclairant par en dessous son visage et sa silhouette, montrait un jeune homme mince, agile, à l'ossature légère, mais grand pour son âge ; comme tous les garçons de la campagne, il portait des hauts-de-chausses et une courte tunique, dont le capuchon pendait dans le dos, sans couvrir ses épais cheveux bruns, bouclés et emmêlés. Dans cette lumière rougeâtre, sa chevelure tirait sur le châtain foncé, mais en plein jour, elle serait peut-être plus claire, de la teinte du vieux chêne. Ses joues et son menton avaient encore la rondeur de l'enfance, mais l'ossature commençait à dessiner son visage d'homme. A ce moment, ses deux grands yeux méfiants qui regardaient Cadfael sans ciller lui mangeaient la moitié du visage.

— Je n'ai jamais levé la main contre lui, affirma-t-il solennel et véhément. Il m'a insulté devant ma mère, je l'ai haï à ce moment, mais je ne l'ai pas frappé. Je le jure sur mon âme !

Même les jeunes, quand ils ont l'esprit vif et qu'ils ont très peur, peuvent utiliser toutes sortes de tromperies pour se protéger, mais Cadfael était prêt à jurer qu'il était sincère. Le garçon ne savait vraiment pas comment Bonel avait été tué, on ne l'avait sûrement pas dit à sa famille, ni crié sur les toits, et souvent, un meurtre tient en un coup de poignard porté dans un moment de colère. Il avait accepté cette probabilité sans discuter.

— Très bien ! Maintenant, raconte-moi ta version de ce qui s'est passé aujourd'hui, et tu peux me croire, je vais t'écouter.

Le garçon se mordit les lèvres et commença. Ce qu'il avait à dire correspondait au compte rendu que Richildis avait donné à Cadfael. Meurig était plein de bonnes intentions et il l'avait suivi, pour le réconcilier avec Bonel et ainsi faire plaisir à sa

mère. Oui, c'était vrai, cet héritage promis dont on l'avait privé l'avait rempli d'amertume et de colère, il aimait Mallilie où il avait de bons amis, et il aurait fait de son mieux pour l'administrer comme il faut, quand il lui serait revenu ; mais il s'appliquait également à apprendre son métier, et son orgueil ne lui permettait pas de désirer ce qu'il ne pouvait pas avoir, ni de donner satisfaction à un homme qui avait repris sa parole. Pourtant, comme il se souciait de sa mère, il avait accompagné Meurig.

— Et tu es d'abord allé à l'infirmerie pour voir son vieux parent, mentionna Cadfael pour l'aider.

La surprise et l'incertitude arrêterent net le garçon. Ce fut alors que Cadfael se leva, très doucement, mine de rien, et commença à arpenter l'atelier. La porte, à peine entrouverte, ne semblait pas l'intéresser, mais il se rendait bien compte de l'obscurité à l'extérieur et du froid qui pénétrait dans la pièce.

— Oui... je...

— Tu y étais déjà allé une fois avec lui, non ? quand tu as aidé Meurig à apporter le lutrin pour la chapelle de la Vierge.

Son visage s'éclaira, mais ses sourcils étaient toujours froncés.

— Oui, le... oui, on l'a apporté tous les deux. Mais qu'est-ce que ça a...

En marchant, Cadfael s'était approché de la porte, il posa la main sur le loqueteau, rentrant les épaules, comme s'il allait bien le fermer, mais tout aussi vite, il l'ouvrit et sa main libre se referma sur une épaisse chevelure frisée. Un glapisement étouffé et indigné le récompensa, et la créature, à l'extérieur, refusant soudain de céder au désir de fuite que ce choc lui avait donné, se redressa et entra dans l'atelier. D'une certaine manière, ce fut une entrée magnifique. Se tenant très droit, le menton en avant, le regard flamboyant, il ignorait superbement le poing de Cadfael dans ses boucles, poing qui devait lui faire mal.

Cet adolescent mince, athlétique, outragé était exactement semblable à l'autre, en un peu plus sombre et farouche peut-être, parce qu'il avait certainement plus peur et que cette peur le rendait plus malheureux.

— Maître Edwin Gurney ? s'enquit courtoisement Cadfael, lâchant l'épaisse chevelure noire, d'un geste presque caressant. Je vous attendais.

Il ferma vraiment la porte cette fois. Maintenant, il n'y avait personne dehors pour écouter, profiter de ce qu'il entendrait, comme le petit animal qui se tapit dans la nuit sur le passage des chasseurs.

— Bon, maintenant que tu es là, va t'asseoir près de ton jumeau. Tu es l'oncle ou le neveu ? Je n'arriverai jamais à vous reconnaître ! Et mets-toi à l'aise. Il fait plus chaud ici que dehors, vous êtes deux, et on vient de me faire remarquer gentiment que je n'ai plus vingt ans. Je n'ai aucune intention d'envoyer chercher de l'aide pour m'occuper de vous, et vous n'avez nul besoin d'aide pour me parler. Alors, pourquoi ne pas mettre en commun ce que nous savons, et voir ce qui en sortira ?

Le deuxième garçon, comme le premier, était dépourvu de manteau, et il tremblait légèrement de froid. Il fut heureux de s'installer sur le banc près du brasero, frotta ses mains engourdis, et s'assit sagement près de son double. Quand l'un se trouvait à côté de l'autre, on voyait bien qu'ils se ressemblaient beaucoup ; et Cadfael trouva qu'ils rappelaient légèrement Richildis quand elle était jeune, mais ils ne se ressemblaient pas au point qu'on pût les confondre en les voyant tous les deux. Cependant, si l'on n'en rencontrait qu'un, il serait peut-être difficile de dire de qui il s'agissait.

— Je le pensais bien, remarqua Cadfael, Edwy s'est fait passer pour Edwin, pour qu'Edwin évite de tomber dans un piège, si piège il y avait, et ne se montre pas avant d'être certain que je n'avais nulle intention de le faire prisonnier et de le remettre au shérif. Et on a bien fait la leçon à Edwy...

— Il a quand même tout gâché, commenta Edwin, avec un mépris naïf et tolérant.

— Tiens donc ! répliqua Edwy avec chaleur. Mais tu ne m'as pas tout raconté. Qu'étais-je censé répondre à frère Cadfael, quand il m'a parlé de ma visite à l'infirmerie ce matin ? Tu ne m'en as rien dit.

— Il n’y avait pas de raison. Je n’y pensais plus. Quelle différence cela faisait-il ? Et tu as tout gâché. Je t’ai entendu, tu as commencé à dire grand-mère, au lieu de mère, hein. Frère Cadfael aussi a entendu, ou comment aurait-il deviné que j’écoutais dehors ?

— Il t’a entendu, bien sûr ! Tu respirais comme un vieux tousseux et tu tremblais de froid, ajouta Edwy pour faire bonne mesure.

Il n’y avait aucune méchanceté dans ces remarques, c’était la façon dont ces deux-là se parlaient, mais si l’un d’eux était menacé, l’autre se battrait jusqu’à la mort pour le défendre. Ce ne fut pas par mauvaise volonté non plus qu’Edwin frappa douloureusement son neveu dans les muscles du bras, et tout aussi vite Edwy saisit Edwin par l’épaule alors qu’il était légèrement en déséquilibre, et le flanqua par terre. Cadfael les attrapa tous les deux par la peau du cou, et les rassit fermement sur leur banc, à un mètre de distance, mais c’était moins par irritation que pour défendre son sirop qui mijotait doucement. Cette courte bagarre les avait réchauffés et dissipé leur peur comme par enchantement ; à peine calmés, ils grimacèrent un sourire.

— Vous voulez bien rester tranquilles une minute, que je m’y reconnaisse ? Edwin, c’est toi l’oncle, et tu es plus jeune... Oui, je te reconnaîtrai. Tu es plus brun, plus trapu, et il me semble que tu as les yeux bruns, ceux d’Edwy...

— Noisette, dit Edwin obligeamment.

— Et tu as une petite cicatrice en forme de croissant blanc près de l’oreille, tout près de la pommette.

— Il y a trois ans, il est tombé d’un arbre, le renseigna Edwy. Il n’a jamais su y grimper.

— Bon, ça suffit ! Maître Edwin, maintenant que tu es là, et que je sais qui tu es, je vais te poser la même question que celle que j’ai posée à ton alter ego il y a un moment. Sur ton âme et sur ton honneur, as-tu frappé maître Bonel d’un coup mortel ?

— Non, affirma solennellement le garçon, en le regardant avec de grands yeux. Je n’ai pas d’arme et même si j’en avais eu une, pourquoi aurais-je voulu lui faire du mal ? Oh, je sais bien ce qu’on dit, je lui en ai voulu parce qu’il n’a pas tenu sa parole,

car c'est ce qu'il a fait. Mais je n'étais pas né pour avoir un manoir, seulement pour travailler, et je peux me tailler un chemin en travaillant, sinon j'aurais honte de moi. Non, si quelqu'un l'a frappé à mort – mais comment est-ce que cela a pu arriver si vite ? – ce n'est pas moi. Sur mon âme !

Cadfael n'avait plus guère de doute, maintenant, mais il ne le montra pas.

— J'ai laissé Meurig à l'infirmerie avec le vieux, et je suis allé seul chez ma mère. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire d'infirmerie ? Est-ce important ?

— Ne t'en occupe pas pour le moment. Comment as-tu été accueilli ?

— Ma mère était contente, déclara le garçon. Mais mon beau-père était fier comme un paon qui fait la roue. J'ai essayé d'en dire le moins possible, à cause de ma mère, et ça l'a mis encore plus en colère ; alors, il a bien fallu qu'il trouve quelque chose pour me piquer au vif. Nous étions tous les trois à table, Aldith avait servi la viande, et elle lui a dit que le prieur avait eu la courtoisie de lui envoyer un plat de sa propre table. Ma mère a essayé de lui en parler et de le prendre par la flatterie, mais il voulait me vexer à tout prix et il ne s'est pas laissé distraire. Il a dit que j'étais revenu, comme il s'y attendait, la queue entre les jambes, comme un chien qu'on fouette, pour le supplier de changer d'avis et de me rendre mon héritage. Il a ajouté que si j'y tenais vraiment, il faudrait que je me mette à genoux et que je le supplie, et peut-être qu'il me prendrait en pitié. Alors, j'ai fini par céder à la colère, et je lui ai crié que je le verrais mort avant de lui demander la moindre faveur, sans parler de me mettre à genoux. Maintenant je ne sais plus ce que j'ai dit, mais il a commencé à me jeter des choses à la tête, et... et ma mère pleurait, et je suis sorti en courant, j'ai traversé le pont et je suis rentré en ville.

— Mais tu n'es pas allé chez maître Bellecote. As-tu entendu Aelfric te suivre jusqu'au pont pour te demander de revenir ?

— Oui, mais ça aurait servi à quoi ? Ça n'aurait fait qu'empirer les choses.

— Mais tu n'es pas rentré chez toi.

— Je n'étais pas en état. Et j'avais honte.

— Il est allé dans la réserve de bois de mon père, près du fleuve, expliqua obligeamment Edwy. C'est toujours ce qu'il fait quand il en veut à tout le monde. Ou bien si nous avons des ennuis, on se cache là jusqu'à ce que ce soit terminé, ou au moins que le pire soit passé. C'est là que je l'ai trouvé. Quand le sergent est venu à la boutique et qu'il a dit qu'on le cherchait, que son beau-père avait été assassiné, j'ai su où le trouver. Non que j'aie pensé qu'il avait commis une mauvaise action, même s'il est parfaitement capable de se conduire comme un imbécile, de temps en temps. Mais je savais que quelque chose de grave avait dû lui arriver. Alors, je suis allé le prévenir, et bien entendu, il ne savait rien du meurtre. Quand il est parti, le bonhomme se portait comme un charme, il était simplement furieux.

— Et vous, vous cachez tous les deux depuis ce moment ? Vous n'êtes pas rentrés chez vous ?

— Lui non, c'était impossible. Ils le cherchent. Et il fallait bien que je reste avec lui. Nous devons quitter la réserve de bois, nous savions qu'ils y viendraient. Mais on connaît d'autres endroits. Et puis Alys est venue nous parler de vous.

— C'est la vérité, dit Edwin. Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

— D'abord, répondit Cadfael, laissez-moi retirer mon breuvage du feu, afin qu'il refroidisse et que je le mette en bouteille. Voilà ! Je suppose que vous êtes rentrés par la porte paroissiale de l'église, et que vous avez traversé le cloître ?

La porte ouest de l'église abbatiale était à l'extérieur des Murs, et on ne la fermait jamais, sauf pendant la période troublée du siège de la ville, cette partie de l'église appartenant à la paroisse.

— Et vous avez suivi votre odorat, si j'ose dire, une fois dans les jardins. Quand ce sirop bout, il répand une odeur très forte.

— Ça sent bon, dit Edwy, et d'un regard respectueux, il parcourut l'atelier, les tas et les sacs d'herbes séchées qui bruissaient doucement dans la chaleur montant du brasero.

— Tous mes remèdes n'ont pas une odeur aussi appétissante. Je ne dirais pourtant pas qu'ils sentent mauvais. L'odeur est puissante, certes, mais elle est saine.

Il déboucha la grande jarre de lotion de capuchon du moine, et en inclina le goulot sous le nez d'Edwin, qui se penchait, inquisiteur. L'odeur piquante lui fit cligner des yeux, il rejeta la tête en arrière et éternua. Il regarda Cadfael avec franchise, et rit des larmes qui lui venaient aux yeux. Puis il se pencha prudemment, respira de nouveau, et fronça les sourcils, méditatif.

— Ça a la même odeur que le truc dont Meurig se servait pour masser les épaules du vieux. Pas ce matin, mais la dernière fois où je suis venu avec lui. Il y en avait une fiole dans le placard de l'infirmierie. Est-ce la même chose ?

— Oui, dit Cadfael, remettant la jarre sur son étagère.

Le garçon était parfaitement serein, cette odeur ne signifiait rien pour lui qu'un souvenir heureusement distinct de toute notion de tragédie ou de culpabilité. Pour Edwin, Gervase Bonel avait succombé, avec une inexplicable soudaineté, à une attaque armée, et il se sentait seulement coupable de s'être mis en colère, d'avoir fait pleurer sa mère, et d'une blessure d'amour-propre. Cadfael n'avait plus aucun doute. L'enfant était parfaitement honnête, il se trouvait pris dans une situation périlleuse, et par-dessus tout, il avait sérieusement besoin d'amis.

Comme il avait aussi l'esprit très vif. Cette digression commença sérieusement à l'inquiéter.

— Frère Cadfael... commença-t-il, hésitant.

Il prononçait ce nom presque avec révérence, ne s'adressant pas à un vieux moine ordinaire, mais au Croisé que Cadfael avait été jadis, et dont une mère, épouse heureuse et épanouie, se souvenait avec affection, en exagérant sûrement beaucoup son allure, son courage et son audace. Il poursuivit :

— Vous étiez au courant de ma visite à l'infirmierie avec Meurig... Vous avez interrogé Edwy là dessus. Je ne comprends pas pourquoi. C'est important ? Ça a quelque chose à voir avec la mort de mon beau-père ? Je ne vois vraiment pas en quoi.

— C'est ce qui prouve ton innocence, mon petit, répondit Cadfael. Ce sera peut-être difficile à faire accepter aux autres, mais moi je te crois. Assieds-toi près de ton neveu – Grand Dieu, je n'y comprends rien dans vos relations ! – et abstenez-

vous de vous battre un moment, le temps que je vous explique ce que personne ne sait encore à l'extérieur de ces murs. Oui, tes deux visites à l'infirmerie sont vraiment importantes, ainsi que cette lotion que tu as vu utiliser – même si, je le reconnais, tu n'es pas le seul à la connaître, et si d'autres que toi connaissent mieux ses propriétés, à la fois bénéfiques et néfastes. Pardonne-moi d'abord de t'avoir laissé croire que maître Bonel avait été tué d'un coup d'épée ou de poignard. Et tu dois me pardonner, puisqu'en croyant à ce que je te racontais, il y a au moins une personne que tu as convaincue de ton innocence : moi. Mais en fait, maître Bonel a été empoisonné, avec le plat que le prieur lui a envoyé, et le poison dont on s'est servi, c'est cette lotion de capuchon du moine. Celui qui l'a mise dans la perdrix, l'a prise soit dans mon atelier, soit à l'infirmerie, et tous ceux qui savaient où on pouvait la trouver, ainsi que le danger qu'elle représentait si on l'avalait, sont suspects.

Les deux garçons, tout couverts de poussière et fatigués qu'ils étaient, finirent par comprendre et ouvrant de grands yeux horrifiés, se rapprochèrent l'un de l'autre sur le banc, comme de jeunes animaux dans un champ se serrent l'un contre l'autre, pour se réconforter. Ils n'étaient plus très loin de l'âge adulte, mais pour l'instant ils se comportaient comme des enfants effrayés et traqués.

— Il n'en savait rien ! affirma vigoureusement Edwy. On a simplement parlé de mort, de meurtre. – Mais si vite ! Il s'est sauvé en courant, et il n'y avait là-bas que les membres de la famille. Il n'avait même pas entendu parler de ce plat...

— Si, protesta Edwin, Aldith nous en avait parlé. Mais en quoi cela pouvait-il m'intéresser ? Je voulais seulement rentrer chez moi...

— Taisez-vous, taisez-vous maintenant ! les rabroua Cadfael. Vous prêchez un converti. Je vous ai mis à l'épreuve. Je sais. Restez tranquillement assis, et ne vous faites plus de souci à mon sujet, je suis convaincu que vous n'avez rien à vous reprocher.

Il était peut-être excessif de dire ça à quiconque, mais au moins ces deux-là n'avaient que des peccadilles sur la conscience ; après tout, Ils étaient jeunes et pleins d'énergie. Et

à présent qu'il avait le temps de les regarder, sans chercher à savoir s'ils allaient essayer d'abuser de sa bonne foi, il remarqua autre chose.

— Laissez-moi un moment réfléchir, mais nul besoin de perdre du temps. Dites-moi, vous avez mangé ? L'un d'entre vous, je crois, n'a pas eu grand chose à se mettre sous la dent.

Préoccupés par des problèmes beaucoup plus graves, ils n'avaient guère eu le loisir jusqu'à présent de remarquer qu'ils avaient faim, mais maintenant ils avaient un allié, même si son pouvoir était limité, un abri, même à titre temporaire, et tout soudain, ils eurent une faim de loup.

— J'ai quelques gâteaux d'avoine de ma fabrication, un morceau de fromage et des pommes. Sustentez-vous, pendant que je réfléchis à ce qu'il y a de mieux à faire. Toi Edwy, tu devrais rentrer chez toi, dès que les portes de la ville ouvriront demain matin, te glisser dans la maison sans te faire remarquer, et te comporter comme si tu avais simplement accompli une course ordinaire. Bouche cousue sur tout ça, sauf à ceux dont tu es absolument sûr.

C'est-à-dire à sa famille, unie et prête à combattre pour défendre les siens.

— Mais pour toi, mon ami, c'est une tout autre paire de manches.

— Vous n'allez pas le livrer ? s'exclama Edwy inquiet, en avalant un morceau de gâteau d'avoine.

— Certes non.

Pourtant, il aurait bien poussé le garçon à se rendre, sûr qu'il était de son innocence et de sa foi en la justice, si lui-même avait cru en son infaillibilité. Mais ça n'était pas le cas. Il fallait un coupable, et le sergent, persuadé d'être sur la bonne piste, serait difficile à convaincre qu'il devait chercher ailleurs. Les preuves de Cadfael lui paraîtraient insuffisantes, et il hausserait une épaule méprisante devant ce vieux fou trop facilement convaincu par un jeune menteur adroit.

— Je ne peux pas rentrer chez moi, dit Edwin, solennel malgré une joue gonflée par un morceau de pomme, et l'autre marquée d'une tache verte laissée par une branche. Je ne peux

pas non plus aller chez ma mère, ça lui amènerait seulement d'autres ennuis.

— Vous pouvez toujours rester là cette nuit, tous les deux, et alimenter mon brasero. Il y a des sacs propres sous le banc, vous serez au chaud et relativement en sécurité. Mais pendant la journée, il y a des allées et venues ici, il faudra que vous partiez de bonne heure, l'un pour rentrer chez lui, et l'autre... Bon, espérons que tu n'auras pas besoin de rester caché plus de quelques jours. Alors, autant rester à l'abbaye, ils ne viendront sûrement pas te chercher là.

Il réfléchit un long moment. Les greniers au-dessus des écuries étaient toujours chauds à cause du foin et des chevaux en dessous, mais trop de gens y passaient constamment, et avec les voyageurs sur les routes avant Noël, il y aurait peut-être bien des serviteurs qui auraient besoin d'y dormir pour rester près de leurs bêtes. Mais à l'extérieur de la clôture, dans un coin du terrain utilisé pour les foires aux chevaux et la foire estivale de l'abbaye, il y avait une grange où l'on mettait les bêtes qu'on amenait au marché avant de les vendre, et le grenier était plein de fourrage. La grange appartenait à l'abbaye, mais elle était ouverte à tous les marchands forains. A cette époque de l'année, il n'y aurait guère de visiteurs, et le grenier regorgeait de bon foin et de bonne paille, ça ferait un lit assez confortable pour quelques nuits. De plus, si un accident imprévisible menaçait le fugitif, il serait plus facile de s'échapper hors de la clôture qu'à l'intérieur. Mais Dieu veuille que l'on n'ait pas à en arriver là !

— Oui, je connais un endroit utilisable, on s'y rendra très tôt demain matin, et on veillera à te fournir de la nourriture et de la bière pour la journée. Il te faudra être patient, et ne pas bouger, mais tu pourras tenir le coup.

— C'est mieux que de tomber entre les pattes du shérif, s'écria Edwin avec ferveur ; et je vous remercie mille fois. Mais à la longue, ça va m'avancer à quoi ? Je ne peux pas rester caché ad vitam aeternam.

— Il n'y a pas trente-six solutions dans cette affaire, mon garçon, dit Cadfael avec emphase, il va falloir découvrir celui qui a commis le crime dont on t'accuse. Et puisque tu ne peux guère t'en occuper toi-même, tu devras me laisser essayer. Ce

qui est en mon pouvoir, je le ferai, pour mon honneur comme pour le tien. Maintenant, il faut que je vous laisse et que j'aille à Matines. Dans la matinée, avant Primes, je viendrai vous faire sortir sans risque.

Frère Mark avait bien travaillé, l'habit était là, roulé sous le lit de Cadfael. Il le portait sous le sien, quand il se leva, une heure avant que ne sonne la cloche pour Primes, et il quitta le dortoir par l'escalier de nuit et l'église. L'aube arrive tard en hiver, et ç'avait été une nuit sans lune et nuageuse ; l'obscurité était profonde quand, venant du cloître, il traversa la cour pour se rendre dans le jardin. Personne d'autre n'était debout. C'était parfait pour Edwy, qui pourrait s'en aller sans se faire remarquer. Passant par l'église et la porte de la paroisse, comme il était venu, il arriverait glacé au pont, qu'il franchirait pour entrer dans Shrewsbury, dès que la porte serait ouverte. Nul doute qu'il ne connût la ville comme sa poche, et il trouverait certainement des rues détournées pour échapper à la surveillance des autorités, même si elles avaient la boutique à l'œil.

Quant à Edwin, il faisait un jeune novice très digne, une fois qu'il eut enfilé l'habit noir et baissé son capuchon. Cadfael ne put s'empêcher de se souvenir de Mark, quand il venait d'arriver, plein de méfiance et s'attendant au pire à cause de cette vocation forcée ; tout y était, la démarche élastique et inquiète, les mains jointes qui se crispaient trop fort dans les grandes manches, les brefs coups d'œil de côté, pour voir d'où viendraient les ennuis. Mais dans la démarche du garçon, il y avait aussi quelque chose qui évoquait un plaisir pervers ; en dépit du danger, dont il se rendait fort bien compte, cette aventure l'amusait beaucoup, c'était visible. Quant à savoir s'il pourrait rester caché discrètement et supporter cette longue inactivité, ou s'il prendrait le risque de sortir, Cadfael préférerait ne pas y penser.

Ils traversèrent le cloître et l'église, et sortirent de la clôture par la porte ouest ; marchant côte à côte, ils tournèrent à droite, et s'éloignèrent du portail. Il faisait encore nuit noire.

— Londres est bien au bout de cette route, non ? murmura Edwin, soulevant légèrement son capuchon.

— Certes. Mais n'essaie pas de t'enfuir par là, même si tu dois partir en courant — Dieu nous protège ! — car à Saint-Gilles, il y a des gardes sur la route. Allons, montre-toi raisonnable, reste tranquille, et laisse-moi au moins quelques jours pour me retourner.

Sous la mince couche de givre, le grand triangle réservé à la foire aux chevaux brillait dans la lumière pâle. La grange de l'abbaye s'élevait dans un coin, tout près du mur de la clôture. La porte principale était fermée à clé, mais à l'arrière il y avait un escalier extérieur menant au grenier, en haut duquel il y avait une petite porte. En ville, on commençait sans doute à circuler, mais à peine car la nuit était noire et nul ne remarqua ces deux moines montant à leur grenier. La porte était fermée à double tour, mais Cadfael avait apporté la clé, et il entraîna le garçon dans l'obscurité où flottait une bonne odeur de foin sec.

— Je ne peux pas te laisser la clé, il faut que je la rende, mais je ne t'enfermerai pas non plus. La porte doit rester ouverte jusqu'à ce que tu puisses sortir librement. Voici du pain, des haricots, du lait caillé, et quelques pommes, et voici également une flasque de petite bière. Garde la robe, tu pourras en avoir besoin pour te tenir chaud la nuit, mais le foin t'offre un lit douillet. Quand je viendrai te voir, car je viendrai, tu me reconnaîtras à ma façon de frapper... Remarque, normalement personne d'autre ne devrait venir. Mais si par hasard, on entrait sans frapper, il y a assez de foin pour que tu puisses t'y cacher.

Le garçon était là, l'air grave soudain et un peu perdu. Cadfael tendit la main, et repoussa le capuchon sur les cheveux bouclés ; la lumière de l'aube était tout juste suffisante pour mettre en relief la forme du visage ovale et solennel, où brillait son regard ferme et dilaté.

— Tu n'as pas dormi beaucoup. A ta place, je me fourrerais dans le foin chaud, et je dormirais jusqu'au soir. Je ne t'abandonnerai pas.

— Je sais, répliqua Edwin fermement.

Il savait qu'à eux deux ils ne pourraient peut-être pas faire grand-chose, mais au moins, il n'était pas seul. Il avait une

famille loyale, avec laquelle Edwy ferait la liaison, et il avait un allié dans la clôture. Quelqu'un d'autre aussi pensait à lui et se faisait du souci pour lui.

— Dites à ma mère, fit-il d'une voix qui se mit à trembler un bref instant avant de se reprendre, que je ne l'ai pas touché et que je ne lui ai jamais voulu de mal.

— Je le sais déjà, andouille, le rassura Cadfael, et qui me l'a dit, à ton avis, si ce n'est ta mère ?

La lumière très faible avait une douceur magique, et le garçon, à mi-chemin entre l'enfance et la maturité, en pleine formation, aurait pu passer aussi bien pour un garçon que pour une fille.

— Tu lui ressembles vraiment beaucoup, ajouta Cadfael, se souvenant d'une adolescente à peine plus âgée qu'Edwin, caressée par la même lumière diffuse et délicate, que ses parents croyaient couchée et endormie dans sa solitude virginale. — A ce moment, il avait provisoirement oublié toutes les femmes qu'il avait connues en Orient et en Occident, souhaitant que nulle d'entre elles ne se soit sentie lésée quand il était parti. — Je serai de retour avant la nuit, dit-il, et il s'éloigna dans la fraîcheur de l'hiver, c'était plus sûr.

« Seigneur », pensa-t-il en toute révérence, franchissant de nouveau la porte paroissiale pour se rendre à Primes, « ce beau garçon, encore tout neuf, et tout pécheur qu'il est, pourrait être moi ! Lui et son alter ego aussi ! » Ce fut la première et la dernière fois qu'il remit en question sa vocation, la regrettant un peu, mais ça ne dura pas. Il se demanda cependant si quelque part dans le monde, grâce à Ariane, à Bianca, ou à Mariam, ou... — en aurait-il aimé une ou deux autres qu'il aurait oubliées maintenant ? — il avait laissé sur son chemin des héritiers aussi beaux que le fils de Richildis.

CHAPITRE CINQ

Il devenait maintenant indispensable de trouver le meurtrier, sinon le garçon ne pourrait jamais sortir de sa cachette, ni reprendre une vie normale. Il fallait donc suivre en détail le chemin parcouru par la perdrix fatale depuis la cuisine de l'abbé jusqu'à l'estomac de Gervase Bonel. Qui y avait touché ? Qui avait pu y mettre le poison ? Puisque le prieur, Occupant majestueusement le logis de l'abbé, en avait mangé, appréciant et digérant l'autre moitié sans dommages, il était évident qu'elle était parfaite quand on la lui avait donnée. Et il n'y avait certainement pas touché en la donnant, à son cuisinier, telle qu'il l'avait reçue.

Avant la grand-messe, Cadfael se rendit à la cuisine abbatiale ; il y avait une demi-douzaine de personnes dans ces murs qui ne craignaient pas frère Petrus ; Cadfael était de ceux-là. Les fanatiques sont toujours effrayants, et frère Petrus était fanatique, non pas de religion, pour lui vocation et religion allaient de soi, mais d'art culinaire. Le feu qu'il entretenait dévotement mettait une farouche teinte rousse dans ses cheveux et dans ses yeux noirs. Son sang nordique bouillonnait comme ses chaudrons. C'était un barbare des frontières, qui avait le sang aussi chaud que son propre four. Son affection brûlante pour Héribert était aussi forte, pour les mêmes raisons, que sa haine pour le prieur. Quand Cadfael entra, il se contentait de surveiller le champ de bataille de la journée, entouré d'une armée de casseroles, de marmites, de broches et de plats, mais cet exercice ne lui procurait pas la satisfaction qu'il en espérait, car ce serait Robert et non Héribert qui profiterait de ses talents. Malgré tout, il ne pouvait s'empêcher de tendre à la perfection.

— Ah cette perdrix ! dit Petrus, l'air sombre, quand on l'interrogea sur les événements de la journée. Bel oiseau, pas très gros, mais parfaitement nourri et bien dodu, ah, si j'avais

pu l'accommoder pour mon abbé, j'en aurais fait un chef-d'œuvre ! Ouais, ce prieur de malheur arrive et m'ordonne d'en mettre une portion à part, pour une seule personne, tiens-toi bien ! Et de l'envoyer à l'occupant de la maison près de l'étang du moulin, avec ses compliments. J'ai obéi. J'en ai prélevé une bonne part, que j'ai mise dans l'un des plats de l'abbé. Mes plats, qu'il dit, Robert ! Si quelqu'un d'autre y a touché ? Tu sais, Cadfael, mes deux aides me connaissent bien, ils font ce que je leur dis, sans s'occuper du reste. Robert ? Il est entré donner ses ordres, renifler ma cuisine, mais la perdrix était déjà dans une casserole, c'est seulement après son départ que j'ai préparé le plat pour maître Bonel. Non, tu peux me croire, il n'y a que moi qui y aie touché avant que ce plat ne sorte d'ici, à peu près à l'heure du dîner, quand le serviteur, euh... – Aelfric, c'est bien ça ? – a apporté son plateau.

— Comment le trouves-tu, cet Aelfric ? demanda Cadfael. Tu le vois tous les jours.

— Pas gai, ou tout au moins pas bavard, dit Petrus sans animosité, mais il est précis, ordonné et soigneux.

C'est ce que Richildis avait dit, il exagérait même dans ce sens, pour ennuyer son maître.

— Je l'ai vu traverser la cour avec son chargement, ce jour-là, les plats étaient couverts, il n'a que deux mains, et il ne s'est sûrement pas arrêté de ce côté du portail, car je l'ai vu sortir.

Mais une fois passé la porte, il y avait un banc dans un renfoncement du mur, où il était facile de déposer un plateau un moment, sous prétexte de le rééquilibrer. Or Aelfric savait où était l'atelier du jardin, et il avait assisté à la préparation de la lotion. Il avait aussi deux bonnes raisons d'être aigri. Dieu sait de quoi était capable ce garçon fermé sur lui-même !

— Bon, apparemment, ce n'est pas ici qu'on a ajouté quoi que ce soit.

— Rien que du bon vin et des épices. Ah, si ç'avait été l'autre moitié de cette volaille qu'on avait empoisonnée, remarqua Petrus morose, je t'aurais autorisé à me regarder de travers, et tu aurais eu raison. Mais si jamais je me donnais la peine de préparer un ragoût de capuchon du moine pour celui-là, fais-moi confiance, je ne me tromperais pas de client.

Inutile, songea Cadfael, traversant la cour pour se rendre à la messe, de prendre frère Petrus trop au sérieux quand il fulminait. Malgré toute sa férocité, il aboyait plus fort qu'il ne mordait. Et si pourtant, cela valait la peine de réfléchir à cette éventualité ?

L'idée d'une erreur, qu'on ait destiné le plat à Robert au lieu de Bonel, n'était pas encore venue à l'esprit de Cadfael, mais bien évidemment, Petrus croyant qu'il y avait déjà songé, s'était empressé de la formuler d'une manière absurde, avant que Cadfael n'en parlât. S'était-il un peu trop pressé ? On avait déjà vu des haines meurtrières se donner libre cours parmi ceux qui avaient juré d'être frères, et cela se reproduirait sûrement encore. Frère Petrus avait peut-être bien provoqué les soupçons qu'il avait cherché à écarter. Ce n'était tout de même pas un meurtrier fort crédible. « Gardons cependant cela en mémoire ! » songea Cadfael.

Les quelques semaines précédant les grandes fêtes de l'année voyaient toujours les fidèles venir plus nombreux à la messe paroissiale, la saison réveillant les consciences endormies de ceux qui prenaient trop à la légère leur devoir religieux durant le reste de l'année. Il y avait dans l'église un nombre respectable de gens du cru, et Cadfael ne fut guère surpris de découvrir parmi eux la coiffe blanche et les longs cheveux dorés d'Aldith. A la fin du service, il remarqua qu'elle ne sortait pas par la porte ouest comme les autres, mais qu'elle empruntait la porte sud pour se rendre dans le cloître et de là, dans la grande cour. Elle se drapa dans son manteau et s'assit sur un banc de pierre, contre le mur du réfectoire.

Cadfael la suivit, la salua gravement, lui demandant des nouvelles de sa maîtresse. La jeune fille leva vers lui son beau visage calme, dont les douces lignes lui semblaient être démenties par la force obscure de ses yeux noirs. Il se fit la réflexion qu'elle était à sa manière aussi mystérieuse qu'Aelfric, et que ce qu'elle ne voulait pas révéler d'elle-même ne serait guère facile à découvrir tout seul.

— Physiquement, elle va assez bien, dit-elle méditative, mais elle se fait du souci pour Edwin, naturellement. Enfin, on ne

nous a pas dit qu'on l'avait pris ; si ç'avait été le cas, je suis sûre que nous l'aurions su. C'est déjà ça ; la pauvre, elle a bien besoin d'un peu de réconfort.

Il aurait pu lui en donner, du réconfort, par l'intermédiaire de cette messagère, mais il s'en abstint. Richildis avait veillé à lui parler à lui seul, il respecterait ce choix. Dans une situation aussi délicate, où seuls les membres de cette famille semblaient en danger, comment Richildis pouvait elle être absolument sûre même de sa jeune parente, même de son gendre ou de son domestique ? Et lui, en définitive, pouvait-il être absolument sûr de Richildis ? Une mère peut faire quelque chose de terrible pour défendre les droits de ses enfants. Gervase Bonel avait passé un marché avec elle, et l'avait rompu.

— Avec ta permission, je vais m'asseoir un peu près de toi. Tu n'es pas pressée de rentrer ?

— Aelfric va bientôt venir chercher le dîner, répondit-elle. Je me suis dit que j'allais l'attendre pour l'aider à tout porter. Il y aura aussi la bière et le pain. Ça lui est désagréable de devoir faire la même chose tous les jours, après ce qui nous est arrivé hier. Pensez donc, les gens doivent le regarder et s'interroger. Même vous, mon frère. N'est-ce pas ?

— Tant qu'on ne connaîtra pas la vérité, c'est inévitable, répondit-il simplement. Le sergent est déjà fixé. Tu es d'accord avec lui ?

Elle manifestait un léger dédain, esquissant même l'ombre d'un sourire.

— Non ! Ce ne sont pas les garçons turbulents, bruyants, remuants, ceux qui ne cachent ni ce qu'ils ont à dire, ni leur mauvaise humeur, ni leur satisfaction, qui se servent de poison, mais à quoi bon vous dire ce que je crois ou ne crois pas, alors que je suis moi aussi dans le même panier ? Vous le savez bien ! Quand Aelfric est entré dans la cuisine avec le plateau, et qu'il m'a parlé du cadeau du prieur, c'est moi qui ai mis la perdrix à réchauffer sur la grille, alors qu'Aelfric apportait le plat principal dans la pièce, où je l'ai suivi avec le plateau et le pot de bière. Ils étaient tous les trois à table, ils ne savaient rien de cette perdrix avant que je ne leur en parle... croyant faire plaisir au maître, car il y avait une telle tension que c'était presque

irrespirable. C'est moi, je crois, qui suis la première revenue dans la cuisine, et je suis restée assise près de la grille pour finir mon repas, remuant la sauce quand elle mijotait. Je l'ai fait plusieurs fois, et je l'ai aussi enlevée du feu. Mais quel intérêt de vous dire que je n'ai rien ajouté ? Bien sûr, c'est ce que tout le monde dirait à ma place, mais tant qu'on n'a pas prouvé que c'était vrai ou faux, ça ne compte pas.

— Tu raisones juste, l'approuva Cadfael. Et Meurig, dis-tu, arrivait juste à la porte quand vous êtes revenus dans la cuisine. Donc il n'a pas été seul avec ce plat... même s'il avait su ce dont il s'agissait et à qui il était destiné.

Ses sourcils noirs se soulevèrent en un arc merveilleux, se détachant nettement sur son front pâle et ses cheveux d'or.

— La porte était grande ouverte, je m'en souviens très bien, et Meurig s'essuyait les pieds avant de rentrer. Mais quelle raison aurait-il eue, de toute manière, de souhaiter la mort de son père ? Il n'était pas généreux avec lui, mais il avait plus de valeur pour lui vivant que mort. Il n'avait aucun espoir d'hériter, il le savait, mais il avait quelque chose à perdre.

Exact. L'Église ne discuterait pas le droit d'un bâtard à hériter, alors que l'État le lui refuserait, même quand le mariage des parents, en tous points légal, suivait la naissance. Et ç'avait été une histoire banale avec une servante, rien de plus. Non, Meurig n'avait rien à gagner à cette mort. Alors qu'Edwin avait un manoir à récupérer, et Richildis, l'avenir de son fils chéri à protéger. Et Aelfric ?

Elle avait levé la tête, tournant le regard vers le portail où Aelfric venait d'apparaître, le plateau de bois aux hauts bords sous le bras, le sac de pain jeté sur l'épaule. Elle souleva son manteau et se leva.

— Dis-moi, fît Cadfael à mi-voix, maintenant que maître Bonel est mort, à qui appartient Aelfric ? Revient-il à l'abbaye comme le manoir, ou à quelque autre seigneur ? L'a-t-on exclu de cet accord, ou le donnait-on comme serf à maître Bonel pour la vie ?

Elle s'apprêtait à rejoindre Aelfric et lui lança un regard aigu.

— On l'en avait exclu. On l'avait personnellement attribué à mon seigneur comme serf.

— Alors, quoi qu'il arrive au manoir maintenant, il ira à celui qui hérite des effets personnels... la veuve ou le fils à supposer que le fils ne soit pas accusé de meurtre. Aldith, tu connais la façon de voir de ta maîtresse, ne penses-tu pas qu'elle serait trop heureuse de libérer immédiatement Aelfric ? Et le garçon agirait-il différemment ?

Pour toute réponse, elle le regarda brièvement de ses yeux noirs brillant d'intelligence, battant des paupières et de ses longs cils noirs. Puis elle se dirigea à la rencontre d'Aelfric, qu'elle croisa alors qu'il se rendait au logis de l'abbé. Son pas était léger et aisé, ses manières courtoises, elle le salua avec indifférence. Aelfric s'avança près d'elle, raide et muet, sans lui laisser prendre le sac de son épaule. Cadfael resta un long moment à les regarder, se posant des questions, mais au bout de quelque temps, l'étonnement fit place à une légère surprise, et quand il partit se laver les mains avant le dîner dans le réfectoire, la surprise s'était changée en intime conviction.

Au milieu de l'après-midi, Cadfael, penché sur les plateaux de pommes et de poires dans le grenier de la grange abbatiale, jetait celles qui étaient pourries pour préserver les autres, quand frère Mark l'appela à grands cris du rez-de-chaussée.

— L'homme du shérif est de retour, dit-il quand Cadfael, se penchant sur l'échelle, lui demanda ce que signifiait ce bruit, et il vous cherche. Ils n'ont pas encore capturé leur homme, sans doute le savez-vous déjà.

— Je n'aimerais pas apprendre que je suis recherché, reconnut Cadfael, redescendant l'échelle, léger comme un adolescent. Qu'est-ce qu'il veut ? Enfin, de quelle humeur est-il ?

— Il n'a rien contre vous, me semble-t-il, affirma Mark après réflexion. Il est vexé de n'avoir pas encore mis la main sur le garçon, bien sûr, mais à mon avis, il s'intéresse à des petites choses, par exemple, le niveau de la lotion dans votre magasin. Il m'a demandé si d'après moi on l'avait prise là. Mais je suis

distrain, je ne remarque rien, vous pouvez en témoigner. Il croit que vous en tenez le compte jusqu'à la dernière goutte.

— Alors, il est idiot. Il n'en faut qu'une cuiller ou deux pour tuer quelqu'un, et dans un récipient trop grand pour l'entourer avec les deux mains, et aussi haut qu'un tabouret, qui va savoir si on en a volé même dix fois plus ? Enfin, voyons ce qu'il veut et à quel point il est sûr de son affaire.

Dans l'atelier, le sergent farfouillait dans sa barbe broussailleuse et promenait son nez en bec d'aigle sur les sacs, les jarres et les pots de Cadfael, avec une curiosité empreinte de méfiance. S'il avait amené une escorte avec lui, il avait dû la laisser dans la grande cour ou au portail.

— Vous pourrez peut-être nous aider, mon frère, dit-il dès que Cadfael entra. Ça nous arrangerait de savoir d'où on a pris le poison, mais le jeune frère, là, est incapable de dire s'il en manque dans ce magasin. Et vous, en savez-vous plus ?

— Là-dessus, je réponds non tout net. Il en fallait très peu, et comme vous le voyez, j'ai un stock important. Personne ne pourrait prétendre savoir si on en a pris ou non dans une mauvaise intention. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai examiné le goulot et le bouchon de cette bouteille hier, et qu'il n'y avait pas de traces d'huile, je me demande si un voleur pressé aurait pris le temps d'essuyer le goulot avant de le reboucher, comme je le fais.

Le sergent acquiesça, partiellement satisfait que cela s'accordât avec sa théorie.

— On l'a donc vraisemblablement pris à l'infirmerie. Et le flacon est beaucoup plus petit que celui-là, mais j'y suis allé, et personne n'ose risquer une opinion. Parmi les vieillards, cette lotion est très populaire ; qui peut savoir si on l'a utilisée une fois de plus, sans une bonne raison ?

— Vous n'avez guère progressé, je le crains, dit Cadfael.

— Non, on n'a pas encore attrapé notre homme. Impossible de savoir où Edwin Gurney se cache, aucune trace de lui autour de la boutique de Bellecote, et le cheval du charpentier est dans son écurie. Je parierais que le garçon se terre quelque part en ville. On surveille la boutique et les portes, et on garde un œil

sur la maison de sa mère. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'on ne le prenne.

Cadfael se rassit sur son banc, les mains sur les genoux.

— Vous êtes bien sûr de vous. Cependant, il y avait quatre autres personnes dans la maison, et un nombre bien plus important de gens qui, pour une raison ou pour une autre, savaient comment user et abuser de cette préparation. Oh, je sais, vous avez des arguments solides contre ce garçon. Je pourrais vous bâtir une argumentation tout aussi solide contre une ou deux autres personnes, mais je ne le ferai pas. Je préférerais de beaucoup considérer les faits pouvant fournir non pas des soupçons mais des preuves, non contre un suspect arbitrairement choisi, mais contre la personne, quelle qu'elle soit, que tout désigne. Il s'est écoulé peu de temps, une demi-heure tout au plus. J'ai moi-même vu le serviteur prendre les plats à la cuisine de l'abbaye et les emmener jusqu'au portail. A moins de soupçonner sérieusement ceux qui servent chez l'abbé, la perdrix ne présentait aucun danger en sortant de la clôture. Je ne dis pas que vous devriez, parce que nous portons l'habit, nous rayer de la liste des suspects, moi compris, ajouta-t-il calmement.

— Et quels sont ces faits incontestables auxquels vous vous référez, mon frère ? insista le sergent poli, mais guère impressionné.

— Je vous l'ai dit hier, si vous vous donniez la peine de renifler cette bouteille, et que vous en versiez une goutte sur votre manche, vous remarqueriez vous-même qu'elle est visible et qu'on la sent. Vous auriez du mal à vous débarrasser de cette marque grasse sur votre vêtement, ainsi que de l'odeur. Ce n'est pas l'herbe à loups qui a cette odeur forte et acide, il y a aussi de la moutarde et d'autres herbes. Examinez donc les vêtements de celui que vous prendrez et cherchez-y ces signes. Je ne dis pas que c'est une preuve d'innocence si vous ne les trouvez pas, mais la présomption de culpabilité sera moins forte.

— Vous êtes intéressant, mon frère, dit le sergent, mais pas convaincant.

— Bien, alors autre chose. Celui qu'a utilisé ce poison a dû être pressé de se débarrasser de la bouteille aussi tôt que

possible et proprement. S'il a traîné, il aura dû la cacher sur lui, au risque de laisser des traces, ou qu'on la découvre dans ses habits. Naturellement, vous ferez votre travail à votre convenance. Mais, si j'étais vous, je chercherais attentivement un petit flacon, tout près de cette maison, car quand vous le trouverez, l'endroit où on l'aura jeté vous en dira beaucoup sur la personne qui l'aura laissé là. Vous saurez sans nul doute qu'il s'agit du bon flacon, ajouta-t-il sûr de lui.

Il n'appréciait pas du tout l'air d'indulgence amusée qui se répandait lentement sur le visage tanné du sergent, comme s'il appréciait une plaisanterie qui, bientôt, quand il se déciderait à la raconter, couperait tous les effets de Cadfael. Il reconnaissait n'avoir pas capturé son homme, mais il avait évidemment une autre source de satisfaction secrète, qu'il gardait pour la bonne bouche.

— Vous ne l'auriez pas déjà trouvé ? s'enquit prudemment Cadfael.

— Non, non, et on ne s'est pas donné grand mal pour le chercher. Mais malgré tout, je sais où il est. Ça ne sert pas à grand-chose de le chercher maintenant, et de toute façon, c'est inutile.

A présent, il ricanait franchement.

— Je m'élève contre cette attitude, dit Cadfael catégorique. Si vous ne l'avez pas trouvé, vous ne pouvez savoir où est ce flacon, vous pouvez seulement supposer, ce qui n'est pas la même chose.

— Et pourtant, on ne pourra certainement pas faire mieux, riposta le sergent, heureux d'avoir l'avantage. Votre petit flacon flotte sur la Severn, on ne le reverra peut-être jamais. Mais on sait qu'on l'y a jeté, et qui l'a fait. On n'est pas restés inactifs depuis qu'on a quitté cet endroit hier, croyez-moi, on ne s'est pas contentés de poursuivre un jeune renard et de perdre momentanément sa trace. On a cherché des témoins parmi tous ceux qui se trouvaient aux alentours du pont et de la Première Enceinte vers l'heure du dîner, et qui ont vu le serviteur de Bonel courir après le garçon. On a dégoté un charretier qui traversait le pont juste à cette heure-là. Il avait arrêté sa charrette, croyant qu'on pourchassait un voleur à grands cris,

mais quand le garçon est passé devant lui, il a vu son poursuivant s'arrêter de lui courir après, juste avant le pont, car il n'avait aucune chance de le rattraper ; il a haussé les épaules et fait demi-tour ; quand le charretier a regardé vers l'autre, il l'a vu ralentir un moment et jeter un petit objet dans l'eau. C'était le jeune Gurney en personne qui avait quelque chose dont il voulait se débarrasser aussi tôt que possible, après en avoir versé le contenu dans le plat destiné à son beau-père ; il a mélangé le poison à la sauce et s'est enfui, sa bouteille à la main. Que dites-vous de cela, mon ami ?

Bonne question, en vérité. Le choc était sévère, car Edwin n'avait pas soufflé mot de cet incident, et pendant un moment, Cadfael se demanda si un petit menteur adroit ne lui avait pas raconté de vilaines histoires. Mais une ruse de cette nature ne correspondait en rien à ce visage audacieux et combatif. Il se reprit rapidement, sans montrer son inquiétude.

— Pour moi, ce petit objet n'est pas nécessairement une fiole. Avez-vous suggéré à votre charretier qu'il aurait pu s'agir de cela ?

— Oui, et il n'a dit ni oui ni non, seulement qu'il s'agissait de quelque chose de petit, qui tenait dans une main et qui a brillé un instant dans la lumière. Il n'a pas pu en dire plus, ni reconnaître ce que c'était.

— Voilà un témoin honnête. Maintenant, pouvez-vous me dire deux choses à partir de ce témoignage ? Où était exactement le garçon sur le pont quand il a jeté cet objet ? Et le serviteur l'a-t-il aussi vu le jeter ?

— Mon bonhomme dit que le type qui courait derrière s'est arrêté et qu'il a fait demi-tour ; c'est seulement à ce moment-là qu'il a tourné la tête et qu'il a vu l'autre. Le serviteur, lui, n'a rien vu. Quant au garçon, il se trouvait à peu près à mi-chemin du pont-levis à ce moment-là.

Cela voulait dire qu'Edwin s'était débarrassé de cet objet, quel qu'il fût, dès qu'il s'était senti sûr d'être au-dessus de l'eau, loin de la berge, car seule la partie extérieure du pont se relevait. De plus, il avait peut-être fait une erreur, car il était trop pressé. Les buissons et la pente sous les arcs-boutants descendaient bien en dessous de la première arche. Il y avait

encore une chance de pouvoir récupérer ce qu'il avait jeté, si ce n'était pas tombé en plein courant. Il semblait également qu'Aelfric n'ait pas caché ce détail, car il n'en avait pas été témoin.

— Bon, dit Cadfael, d'après vous le garçon venait juste de passer devant une charrette arrêtée, dont le conducteur le regardait déjà, et sans doute à cette heure-là, il y avait plusieurs autres personnes dans les parages, et il ne s'est pas caché pour se débarrasser de ce qu'il a jeté dans l'eau. Aucune dissimulation là-dedans. Pour moi, ce n'est guère ainsi qu'un meurtrier se débarrasserait de l'arme du crime. Qu'en dites-vous ?

Le sergent remonta sa ceinture et éclata de rire.

— J'en dis que vous feriez un excellent avocat du diable. Mais des garçons paniqués après un geste désespéré ne s'arrêtent pas pour penser. Et si ce n'est pas la fiole qu'il a flanquée dans la Severn, dites-moi, mon frère, qu'est-ce que c'était ?

Et il s'éloigna à grands pas dans l'air frais de ce début de soirée, laissant Cadfael se poser la même question.

Frère Mark, qui s'était arrangé pour ne pas se faire remarquer pendant tout ce temps, mais qui avait tout suivi très attentivement, garda un silence respectueux jusqu'à ce que Cadfael bougeant enfin, se frappât, morose, le genou du poing.

— Il reste environ une heure de jour avant Vêpres, dit-il prenant soin d'éviter toute question. Vous pensez que ça vaut la peine d'aller jeter un coup d'œil sous le pont ?

Cadfael avait presque oublié la présence du jeune homme, et il se tourna vers lui avec un regard surpris et approbateur.

— Voyez-vous ça ! Tes yeux sont moins usés que les miens. A nous deux, on pourra au moins couvrir un bon bout de terrain. Oui, viens, on verra bien.

Frère Mark le suivit avec enthousiasme ; ils traversèrent la cour, sortirent par le portail et prirent la grand-route menant au pont et à la ville. Il y avait à leur gauche une lumière plate et plombée au-dessus de l'étang, et la maison, plus loin, ne montrait qu'une façade protégée par des volets. En passant, frère Mark la regarda, curieux. Il n'avait jamais vu Dame Bonel,

ignorait tout des liens qui l'unissaient à Cadfael, mais il savait quand son mentor et ami s'intéressait particulièrement à quelqu'un. Quant à lui, sa ferveur et sa loyauté partisane, après son église, appartenaient entièrement à Cadfael. Il s'efforçait de rassembler tout ce qu'il avait entendu dans l'atelier, et de lui trouver une signification pratique. Ils tournèrent à droite, descendirent le chemin protégé qui menait au bord de la rivière et aux grands jardins de l'abbaye, disposés au bord des riches prairies de la Severn.

— Si je comprends bien, mon frère, dit-il méditatif, nous cherchons quelque chose de petit, capable de réfléchir la lumière, et qui de préférence ne soit pas une bouteille.

— Dis-toi bien, bouteille ou non, soupira Cadfael, que nous devons faire de notre mieux pour trouver l'objet. Mais je préférerais de beaucoup trouver quelque chose d'autre qu'une bouteille, quelque chose de parfaitement anodin.

Juste sous les arcs-boutants du pont, là où il était inutile de dégager le sol pour cultiver, il y avait des buissons épais et l'herbe drue descendait petit à petit jusqu'à l'eau. Ils passèrent au peigne fin la terre meuble de la berge, qu'une fine pellicule de glace prolongeait de quelques pouces, jusqu'à ce que la lumière disparaisse et qu'arrive l'heure de Vêpres ; mais ils ne trouvèrent rien de petit, de relativement lourd et susceptible de réfléchir la lumière quand on le jette dans l'eau, rien qui ressemblât à cet objet mystérieux qu'Edwin avait jeté dans sa fuite.

Cadfael s'éclipsa après le souper, s'absentant de la salle capitulaire où l'on faisait la lecture, prit du pain, un morceau de fromage et une flasque de petite bière pour son fugitif, et se dirigea discrètement vers le grenier au-dessus de la grange abbatiale, sur le terrain de la foire aux chevaux. La nuit était relativement sombre, car la lune n'était pas encore levée. Le matin, le sol serait tout argenté, et le bord de la Severn s'agrandirait d'une nouvelle frange de glace.

Comme convenu, il frappa à la porte en haut des escaliers, mais n'entendit qu'un profond silence, ce qu'il approuva. Il ouvrit la porte, et entra doucement. Dans cette obscurité, on ne

distinguait rien, sauf les douces vagues odorantes du foin tiède, qui produisit un bruit léger, lui indiquant que le garçon était sorti de sa cachette pour venir à sa rencontre. S'orientant à l'oreille, il s'approcha d'un pas.

— Ne t'inquiète pas, c'est Cadfael.

— Je le savais, dit Edwin, très doucement. Je savais que vous viendriez.

— La journée a été longue ?

— J'ai dormi la plupart du temps.

— C'est parfait ! Où es-tu ... ? Ah !

Ils bougèrent ensemble, se réchauffant l'un l'autre ; Cadfael toucha une manche, trouva une main accueillante.

— Bon, asseyons-nous et droit au but, car on manque de temps. Mais autant profiter confortablement de celui qu'on a. Voici à boire et à manger.

Les mains du jeune homme invisible se refermèrent joyeusement sur cette offrande. A tâtons, ils trouvèrent, côte à côte, un endroit confortable.

— Avez-vous de meilleures nouvelles pour moi ? demande Edwin, inquiet.

— Pas encore. Mais ce que j'ai pour toi, jeune homme, c'est une question. Pourquoi ne m'as-tu pas tout raconté ?

Edwin, qui allait mordre un morceau de pain à belles dents, s'arrêta net.

— Comment ça ? Je vous ai dit la vérité ! Pourquoi ne l'aurais-je pas fait, alors que je suis venu vous demander de l'aide ?

— Je te le demande ! Les hommes du shérif ont parlé avec un certain charretier qui traversait le pont, venant de Shrewsbury, alors que tu t'enfuyais de chez ta mère, et il assure t'avoir vu jeter quelque chose dans l'eau. Est-ce vrai ?

— Oui ! répondit le garçon sans hésiter.

Dans sa voix se mélangeaient curieusement l'effarement, l'embarras et l'inquiétude. Cadfael eut l'impression qu'il rougissait même dans l'ombre, et pourtant, il ne se sentait manifestement pas coupable de n'avoir pas parlé de cet incident, c'était plutôt comme s'il s'était fait surprendre à se conduire bêtement.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé hier ? J'aurais mieux pu t'aider si j'avais été au courant.

— Je ne vois pas pourquoi, répondit-il vaguement boudeur et plein de dignité, mais il se posait des questions. Apparemment, ça n'avait rien à voir avec ce qui s'est passé... et je voulais l'oublier, mais je vais vous en parler maintenant, si c'est important ; ça n'est pas méchant.

— Ça a beaucoup d'importance, mais tu ne pouvais pas le savoir à ce moment-là.

Autant tout lui dire à présent et lui montrer au moins que lui le croyait.

— Ce que tu as jeté par-dessus le parapet, mon garçon, l'homme du shérif est sûr que c'est la bouteille qui contenait le poison, que tu venais de vider avant de t'enfuir de la maison et que tu as flanquée dans la rivière. Ah, il me semble que maintenant, tu ferais mieux de me révéler ce que c'était vraiment et j'essaierai de le convaincre qu'il se trompe là-dessus, comme sur tout le reste.

Le garçon n'avait pas bougé, ce coup ne le surprenait pas, ça n'en faisait qu'un de plus, le pire était déjà passé et ça ne l'avait pas abattu. Il avait l'esprit vif, il saisit ce que tout cela signifiait, pour lui-même et Cadfael.

— Vous, vous n'avez pas besoin d'être convaincu ? interrogea-t-il lentement.

— Non. Pendant un moment, j'ai pu avoir un doute, mais c'est tout. Maintenant, raconte-moi !

— Je ne savais pas ! Comment aurais-je pu savoir ce qui allait arriver ? répliqua-t-il, reprenant profondément son souffle, et Cadfael sentit le bras et l'épaule qui s'appuyaient contre lui se détendre un peu. Personne n'en savait rien, et je n'en avais rien dit à Meurig, et je n'ai même pas eu le temps de le montrer à ma mère, tout a été trop vite. Vous savez que j'apprends à travailler le bois et un peu aussi les métaux précieux ; et il fallait que je montre que j'entendais bien réussir dans ce que je fais. J'avais préparé un cadeau pour mon beau-père. Non pas parce que je l'aimais, s'empressa-t-il d'ajouter avec une honnêteté hautaine, ça non ! Mais notre querelle rendait ma mère malheureuse, et lui était souvent désagréable

et de mauvaise humeur avec elle, ce qui n'était pas dans ses habitudes, car il l'aimait bien, je le sais. Alors, je lui ai préparé un cadeau pour faire la paix... et pour lui montrer que je pourrais aussi devenir artisan, et être capable de gagner ma vie sans lui. Il avait une relique à laquelle il tenait beaucoup, qu'il avait achetée à Walsingham, où il était allé en pèlerinage il y a longtemps. Théoriquement, C'est un morceau de l'ourlet du manteau de la Vierge, moi je n'y crois pas, mais lui, si. C'est un morceau de toile bleue grand comme mon petit doigt, bordé d'un fil d'or, enveloppé dans un bout de tissu d'or. Il l'a payé très cher, je le sais. Alors, j'ai pensé lui faire un petit reliquaire juste à la taille, une petite boîte avec une charnière. Je l'ai faite en bois de poirier, ajustée, bien cirée, avec le couvercle incrusté d'un petit portrait de Notre-Dame en nacre, en argent et en lapis-lazuli pour le manteau. Il me semble que ce n'était pas mal.

La souffrance discrète dans sa voix toucha frère Cadfael et le soulagea ; il avait aimé son travail et l'avait détruit, il avait le droit d'être triste.

— Donc, tu le lui as apporté hier ? demanda-t-il doucement.

— Oui. — Edwin s'arrêta net.

Cadfael se souvint comment on l'avait reçu, selon Richildis, quand il était apparu à leur table, geste courageux et difficile, son cadeau caché sur lui.

— Tu l'avais toujours à la main, quand il t'a flanqué dehors. Oh, je vois ça d'ici.

— Il a dit que j'étais venu ramper pour récupérer mon manoir, s'exclama le garçon, amer et tremblant de colère... il m'a cherché, il a dit que si je me mettais à genoux... comment pouvais-je lui faire ce cadeau après cela ? Il y aurait vu une preuve évidente... je n'ai pas pu supporter cette idée ! C'était censé être un cadeau, il ne m'avait rien demandé.

— Ah, j'aurais fait comme toi, mon petit, j'aurais gardé ça dans ma main, et je me serais enfui sans un mot de plus.

— Mais vous, vous ne l'auriez sans doute pas jeté dans la rivière, soupira Edwin tristement. Pourquoi ? Je ne sais pas... simplement parce que ça lui était destiné, que je l'avais dans la main, et Aelfric courait derrière moi, m'appelait, et je ne

pouvais pas revenir... ça n'était pas à lui, ça n'était plus à moi, je l'ai jeté pour m'en débarrasser...

Voilà pourquoi ni Richildis ni personne n'avait mentionné l'œuvre de paix d'Edwin. Œuvre de paix ou de guerre ? C'était fait pour montrer qu'il avait pardonné et qu'il était indépendant, ce que le tyran vieillissant n'apprécierait pas. Cela partait cependant d'un bon sentiment, si l'on pensait que le garçon n'avait pas encore quinze ans. Mais personne n'en avait rien su. Celui seul qui avait fait le reliquaire avait pu admirer – comme Richildis n'aurait pas manqué de le faire ! – l'ajustage délicat de la petite boîte, des plaquettes d'argent, des perles et des lapis-lazuli, qui n'avaient brillé qu'une fois à la lumière avant de disparaître dans l'eau.

— Dis-moi, l'ajustage était bien fait, et la boîte était fermée quand tu l'as jetée ?

— Oui.

Il était bien visible à présent, avec son regard étonné. Il ne comprenait pas la question, mais il était sûr de son travail.

— C'est important aussi ? Ah, si je n'avais pas fait ça ! Je vois que j'ai tout gâché. Mais comment aurais-je su ? Personne ne me poursuivait à ce moment, personne n'avait été assassiné. Je savais que je n'avais rien fait de mal.

— Une petite boîte de bois, bien fermée, flottera bravement là où le courant la portera, et il y a des gens qui vivent de pêche et de braconnage près de la rivière, qui en connaissent toutes les courbes et les plages jusqu'à Atcham, là où le courant emporte tout. Ne te décourage pas, petit, tu reverras peut-être ton œuvre, si j'arrive à convaincre le shérif de m'écouter, et si je fais passer le mot aux hommes du bord de l'eau. Si je leur décris ce qu'on a jeté dans le fleuve, ne t'inquiète pas, je ne dirai pas d'où vient ce renseignement ! Et si plus bas sur la Severn, on découvre vraiment cet objet, c'est un bon point en ta faveur, et je pourrai peut-être leur faire chercher la bouteille ailleurs, là où Edwin Gurney n'était pas, et donc là où il n'a pas pu la laisser. Tu vas encore passer un jour ou deux au calme, si tu peux le supporter, et si besoin est, je t'emmènerai plus loin, où tu pourras passer le temps plus confortablement.

— Je tiendrai, dit fermement Edwin, ajoutant tristement : mais j'espère que cela ne sera pas trop long !

L'un après l'autre, les moines sortaient de Complies, quand Cadfael réalisa qu'il avait oublié de poser une question très importante – il n'était pas le seul – et la seule qui pourrait vraisemblablement y répondre était Richildis. Il avait encore le temps de l'interroger avant la nuit, s'il renonçait à sa demi-heure dans la salle chauffée. Le moment n'était peut-être pas bien choisi pour une visite, mais tout ce qui touchait à cette histoire était urgent, et Richildis pourrait au moins dormir un peu plus tranquille si elle savait qu'Edwin était en sûreté, au moins pour l'instant, et qu'il ne manquait de rien. Cadfael tira son capuchon, et se dirigea vers la porte d'un pas décidé. Pas de chance, au même moment Jérôme, venant de la loge du portier, traversait la cour ; il avait probablement à remplir une mission officieuse pour le lendemain, ou bien ce cafard avait à se plaindre d'irrégularités commises aujourd'hui. Frère Jérôme, tout fier, se voyait déjà clerc de l'abbé élu, maintenant que le digne prieur se prévalait des droits et privilèges de l'abbé. Jérôme exerçait avidement l'autorité déléguée à frère Richard, et que ce dernier évitait autant que possible. D'aucuns parmi les novices et les élèves avaient déjà eu de bonnes raisons de regretter son zèle.

— Vous avez une sainte visite à faire si tard, mon frère ? s'étonna l'odieux Jérôme, souriant. Elle ne saurait attendre le matin ?

— Si, répliqua sèchement Cadfael, mais ça n'arrangerait sûrement rien.

Et sans se retourner, il continua sa route, conscient du regard qui suivait étroitement ses pas. Il pouvait, s'il n'en abusait pas, aller et venir à sa convenance, et même s'absenter des offices, si l'on avait besoin de lui, et il n'allait sûrement pas s'expliquer, sincèrement ou non, devant frère Jérôme, même si d'autres, moins hardis, n'eussent pas eu ce front de crainte de déplaire à Robert. C'était regrettable, mais il n'avait rien à cacher, et tourner les talons aurait laissé supposer le contraire.

Une petite lumière brillait encore dans la cuisine de la maison au-delà du moulin de l'étang, visible par une fente étroite dans le volet. Oui, maintenant, il y avait effectivement quelque chose qu'il avait négligé : la fenêtre de la cuisine donnait sur l'étang et elle était toute proche, plus proche que de la route, et qui plus est, hier elle était restée ouverte, à cause du feu qui brûlait et de la fumée qui se dégageait. Et si c'était par là que la petite fiole avait quitté la maison dès qu'on l'eut vidée, pour se perdre à jamais dans la boue au fond de l'étang ? Quoi de plus pratique ? Pas d'odeur sur les vêtements, pas de taches, nulle crainte à avoir d'être découvert avec la preuve sur soi.

Demain, se dit Cadfael, ravi, je chercherai sous cette fenêtre jusqu'au bord de l'eau. Qui sait, cette fois le coup aura peut-être raté et la fiole se trouve peut-être dans l'herbe, sur la berge de l'étang, à portée de main. Ça serait toujours ça ! Même si ça n'est pas une preuve contre quiconque, ça pourra toujours m'être utile.

Il frappa doucement à la porte, pensant qu'Aldith ou Aelfric répondrait, mais ce fut la voix de Richildis qui demanda calmement de l'intérieur : « Qui est là ? »

— Cadfael ! Ouvre-moi un moment.

Son nom avait suffi, elle ouvrit aussitôt, et le prit par la main pour l'attirer dans la cuisine.

— Ne fais pas de bruit ! Aldith dort dans mon lit, et Aelfric est à l'intérieur aussi. Moi, je ne pouvais pas dormir. J'étais assise à penser à mon garçon. Oh ! Cadfael, apporte-moi un peu de réconfort, je t'en prie. Tu resteras son ami, si tu le peux ?

— Il va bien, et il court toujours, dit Cadfael, s'asseyant près d'elle sur le banc contre le mur. Mais attention, si on t'interroge, tu ne sais rien. Tu ne mentiras pas si tu dis qu'il n'est pas venu et que tu ne sais pas où il est. C'est mieux ainsi !

— Mais toi, tu le sais !

La petite flamme droite de la chandelle de jonc révéla son beau visage avenant, où les rides dues à l'âge s'adoucissaient. Il ne répondit pas ; elle était assez grande pour comprendre toute seule, et comme ça, elle pourrait toujours dire qu'elle ignorait tout.

— C'est tout ce que tu as à me dire ? souffla-t-elle.

— Non, tu as ma parole, il n'a rien fait à son beau-père. Ça, je le sais. Et la vérité finira par sortir du puits, je t'assure.

— Je te crois, si tu l'aides. Si tu n'étais pas là, Cadfael, je serais au désespoir. Et on me fait tellement de petites misères, alors que je ne peux penser qu'à Edwin. Et Gervase qu'on enterrera demain ! Maintenant qu'il n'est plus, je n'ai plus droit à ce qu'on entretienne le cheval ; tant de voyageurs vont arriver avant la fête, ils ont besoin de sa stalle, il faut que je le change de place ou que je le vende... Mais Edwin en aura besoin, si...

Elle secoua la tête, affolée, sans finir sa phrase.

— On m'a dit qu'on lui dénicherait un endroit, et de la nourriture, jusqu'à ce que je puisse trouver une autre écurie. Martin peut-être pourrait s'en occuper...

On aurait quand même pu lui éviter ces petits ennuis, au moins pour quelques jours, pensa Cadfael indigné. Elle s'était rapprochée un peu de lui, et ils étaient épaule contre épaule. Leurs murmures, dans cette pièce mal éclairée, la chaleur qui restait des cendres du foyer, le ramenaient à bien des années en arrière, à une rencontre secrète dans l'appentis de son père. Autant ne pas s'attarder à ce souvenir, cela n'arrangerait rien !

— Richildis, je voudrais te demander quelque chose. Ton mari a-t-il vraiment rédigé et signé l'acte qui faisait d'Edwin son héritier ?

— Oui, répondit-elle, surprise par la question. C'était parfaitement légal, mais naturellement cet accord avec l'abbaye ayant été signé plus tard, rend le premier caduc. Ou plutôt, rendait...

Elle fut cruellement ramenée à la réalité : le second testament aussi était devenu caduc, d'une façon plus brutale encore que le premier.

— Bien sûr, il ne vaut plus rien maintenant. Donc, l'accord passé avec Edwin tient toujours. Enfin, je suppose, notre homme de loi l'a dressé proprement, et je l'ai là tout rédigé.

— Par conséquent, ce qui empêche Edwin d'entrer en possession de son manoir, c'est la menace d'être arrêté pour meurtre, or, nous savons qu'il est innocent. Mais, dis-moi, Richildis, si le pire arrivait, ce que je ne crois pas un seul instant, et qu'il soit convaincu d'avoir tué ton mari, que

deviendrait Mallilie ? L'abbaye ne saurait y prétendre, ni Edwin en hériter. Alors, qui hérite ?

Elle s'efforça résolument d'envisager le pire, en ne considérant que le point de vue légal de la question.

— En tant que veuve, je suppose que j'aurais mon douaire. Mais le manoir ne pourrait que revenir au suzerain, c'est-à-dire au comte de Chester, car il n'y a pas d'autre héritier légitime. Il pourrait l'attribuer à qui il veut, selon ce qui l'arrange. En faire bénéficier l'un de ses favoris dans la région, le shérif Prestcote, pourquoi pas, ou l'un de ses hommes...

C'était vrai, et ainsi, sauf Edwin, personne n'avait rien eu à gagner à la mort de Bonel ; tout au moins, aucun bien matériel. Quelqu'un qui l'aurait suffisamment détesté aurait pu considérer cette mort comme un gain suffisant, mais c'eût été apparemment une réaction excessive envers un homme qui n'était pas un monstre, même si Edwin l'avait trouvé d'un commerce difficile.

— Tu es sûre qu'il n'y a pas de neveu, de cousin, quelque part dans le comté ?

— Non, personne, ou il n'aurait jamais promis Mallilie à Edwin. Il attachait beaucoup d'importance à sa famille.

Ce à quoi Cadfael avait pensé, c'est que quelqu'un ayant sa fortune à bâtir aurait pu envisager de se débarrasser d'un seul coup de Bonel et d'Edwin, en faisant arrêter le garçon pour le meurtre de son beau-père. Mais de toute évidence, il s'était trompé. Personne n'aurait pu être sûr de se voir attribuer ce que la famille Bonel ne posséderait plus.

Pour la reconforter un peu, il posa sur la petite main de Richildis sa grosse main noueuse, et, dans la lumière oblique, avec une tendresse croissante, il remarqua les phalanges gonflées, le réseau des veines violettes, plus émouvantes que la peau douce d'une jeune fille ; son visage aussi était beau, même vieillissant, ridé, maintenant qu'il le voyait presque en paix, marqué par la bonne humeur et une longue expérience du bonheur, à peine marqué par la crise douloureuse de cette brève épreuve. C'était sa jeunesse qu'il regrettait, et non celle perdue de Richildis. Elle avait épousé l'homme qu'il lui fallait, avait été heureuse, et cette erreur tardive avec un homme qui ne lui

convenait pas se passerait sans dommage irréparable, si seulement son fils échappait au danger qui le menaçait. « Et ça, – songea Cadfael, reconnaissant, – ça seulement, ça me regarde ». La main tiède qu'il tenait se tourna et se referma fort sur la sienne. Elle approcha de lui son visage encore attirant, le regardant longuement, de ses yeux limpides et compatissants, et dans sa bouche s'exprimaient à la fois la culpabilité et une certaine fierté.

— Tu as pris ça si mal, Cadfael ? Il a fallu que tu rentres au couvent ? J'ai si souvent pensé à toi, si longtemps, mais je ne savais pas que je t'avais causé tant de peine. M'as-tu pardonné cette promesse que je n'ai pas tenue ?

— Tout était de ma faute, s'exclama Cadfael avec une ferveur excessive. Aujourd'hui comme hier, je t'ai toujours voulu du bien.

Il fit le geste de se lever, mais elle continua à lui tenir la main et se leva avec lui. C'était une femme douce, mais dangereuse et innocente à la fois, comme toutes ses sœurs.

— Tu te souviens de cette nuit où nous nous sommes promis l'un à l'autre ? murmura-t-elle, car il était très tard, mais dans ce murmure, il y avait quelque chose de plus secret et de plus intime. C'était aussi en décembre. Depuis, j'y pense sans cesse, depuis que je sais que tu as pris l'habit bénédictin ! Qui aurait cru cela ? Mais tu es resté si loin, si longtemps !

Oh, il était temps de partir ! Cadfael retira doucement sa main, souhaita tendrement bonne nuit, et s'en alla discrètement, avant que rien de plus grave ne se produise. Qu'elle continue à croire qu'il avait pris l'habit parce qu'elle l'avait abandonné, cette conviction lui resterait jusqu'à ce que le monde retrouvât son harmonie, mais quant à lui, il ne regrettait rien. L'habit lui allait à merveille.

Il s'en revint grandi, dans le froid scintillant de la nuit glacée, vers l'endroit qu'il avait choisi et qu'il préférait encore, maintenant et à jamais.

Derrière lui, comme il s'approchait de la porte, une ombre maigre se détacha de l'abri des auvents de la maison de Richildis et Jérôme se glissa tout content sur la route, à sa suite, évitant de se montrer, au cas où il se retournerait. Mais Cadfael

ne se retourna pas. Il venait de prendre une leçon : cet exercice équivoque s'était révélé dangereux ; et de toute façon, ça n'était pas dans sa nature.

CHAPITRE SIX

Le lendemain matin, le chapitre s'annonça aussi ennuyeux qu'à l'ordinaire, une fois que frère André eut fini sa lecture et qu'on commença à parler des affaires de l'abbaye ; mais Cadfael, sommeillant derrière son pilier, n'en dressa pas moins une oreille attentive quand frère Matthieu le cellérier annonça que l'hôtellerie était pleine à craquer, qu'il faudrait faire de la place dans l'écurie, car on attendait encore des visiteurs. Il serait donc nécessaire de mettre ailleurs des chevaux et des mules appartenant à l'abbaye, afin de loger à l'intérieur des murs les bêtes des voyageurs. Des marchands tardifs, profitant de l'automne clément après le siège et le désordre de l'été, prenaient la route afin de rentrer chez eux pour les fêtes, et les seigneurs possédant des manoirs dans la région avaient envie de se retrouver au coin du feu, au calme, pour célébrer Noël loin du fracas des armes et des luttes de faction dans le Sud. Les écuries étaient manifestement surpeuplées, et la grande cour était chaque jour plus animée et plus vivante, du fait des arrivées et des départs.

— Il y a aussi le cheval qui appartenait à maître Gervase Bonel, dit frère Matthieu, l'homme qu'on va enterrer aujourd'hui. Nous n'avons plus à le loger, ni à le nourrir ; oh, je sais, l'affaire est en suspens jusqu'à ce qu'on en sache plus sur la mort du maître et la façon de disposer de ses biens. Mais la veuve en tant que survivante n'a certainement pas droit à ce qu'on lui entretienne son cheval. Elle a une fille mariée en ville, qui pourra sans doute s'occuper de l'animal ; bien entendu, il nous faut loger ce cheval jusqu'à ce qu'elle en dispose ainsi, mais nous n'avons nul besoin de le garder dans les écuries principales. Ai-je votre accord pour l'emmener avec nos bêtes de trait dans les écuries, sous notre grange, près du terrain de la foire aux chevaux ?

Il n'avait sûrement pas celui de Cadfael, qui se raidit, inquiet, exaspéré, se maudissant de son choix malheureux pour cacher Edwin, plutôt que des dispositions pratiques de Matthieu. Cependant, comment aurait-il pu prévoir cela ? Il n'avait pour ainsi dire jamais été nécessaire de se servir des stalles dans la grange, sauf, temporairement, pendant les foires aux chevaux et la foire de Saint-Pierre. Et maintenant, comment allait-il s'y prendre pour rejoindre Edwin à temps et le faire partir, lui évitant ainsi le risque d'être découvert ? En plein jour, et avec ses devoirs spirituels auxquels il ne pouvait échapper, et qui réduisaient ses mouvements ?

— Voilà qui devrait parfaitement convenir, acquiesça le prieur. Autant faire le transfert tout de suite.

— Je vais donner des instructions aux palefreniers. Êtes-vous aussi d'accord, père, pour qu'on emmène en même temps le cheval de la veuve Bonel ?

— Certes !

Maintenant qu'il n'était plus sûr du tout de mettre la main sur le manoir de Mallilie, Robert ne prêtait plus exactement le même intérêt à la famille Bonel, même s'il n'avait pas l'intention de se rendre sans combattre. Cette mort suspecte et ses conséquences étaient comme une épine dans sa chair, et il se serait volontiers débarrassé non seulement du cheval, mais de toute la maisonnée, s'il avait pu le faire décemment. Il ne voulait pas qu'un meurtre fût associé au nom de son couvent, ni que les hommes du shérif interrogeassent ses hôtes ou qu'un parfum de scandale se répandît dans le couvent comme une odeur pestilentielle.

— Il va falloir se pencher sur les complications légales qu'implique la question délicate de cet accord, qui devient inévitablement caduc maintenant, à moins qu'un nouveau seigneur ne choisisse de le signer et de le rendre viable. Mais naturellement, il ne faudra rien faire avant l'enterrement de maître Bonel. Le cheval, lui, peut partir. Je doute que la veuve en ait l'usage pour l'instant, mais ce n'est pas encore notre problème.

« Il regrette déjà son premier mouvement de sympathie et d'intérêt », songea Cadfael, « qui l'a poussé à permettre

d'enterrer Bonel dans le transept. Mais son orgueil ne le laissera pas maintenant revenir en arrière. Dieu merci, Richildis aura tout le réconfort voulu grâce à cet enterrement solennel et digne, puisque tout ce que fait Robert est empreint de grandeur. Gervase a été placé en grande pompe dans la chapelle mortuaire et cette nuit, il reposera sur la terre de l'abbaye. Cela contribuera à l'apaiser ». Il était sûr qu'elle éprouvait un sentiment de culpabilité envers le défunt. Quand elle serait seule, elle jouerait au jeu déprimant des « si seulement... si seulement je ne l'avais pas accepté... si seulement j'avais pu le réconcilier avec Edwin... si seulement » – oui, mais alors il serait probablement encore vivant et en parfaite santé !

Cadfael se désintéressa d'une conversation décousue portant sur l'achat possible d'un terrain destiné à agrandir le cimetière, et se consacra à des problèmes plus urgents. Il ne lui serait pas impossible de se trouver quelque chose à faire sur la Première Enceinte, quand les palefreniers emmèneraient les chevaux dans leurs nouveaux quartiers, et les frères lais ne s'interrogeraient pas sur ses mouvements. Il pourrait aussi facilement faire sortir Edwin de sa retraite, déguisé en Bénédictin, qu'il l'y avait fait entrer, à condition de minuter soigneusement cette évasion. Et une fois dehors, où aller ? Certainement pas vers le portail. Il y avait des gens dans une ou deux maisons, le long de la grand-route en direction de Saint-Gilles, qu'il avait soignés lorsqu'ils étaient malades, et dont il avait guéri les enfants d'une mauvaise fièvre. S'il le leur demandait, ils abriteraient peut-être le jeune homme, mais l'idée ne lui plaisait guère. Ou bien encore, il y avait au bout de la route la léproserie de Saint-Gilles, où les jeunes moines passaient une partie de leur noviciat, au service de ces malheureux. On trouverait sûrement à cacher un garçon pourchassé.

Incrédule, Cadfael entendit prononcer son nom, et se vit brutalement ramené à la réalité. De l'autre côté de la salle capitulaire, dans sa stalle aussi proche que possible de celle du prieur, Jérôme s'était levé, l'air faussement humble, les paupières à demi baissées sur son regard vif, plein d'une sainte douceur.

Il venait juste de prononcer le nom de Cadfael, avec un intérêt et une affection odieux !

— ...Loin de moi l'idée, mon père, que notre très cher frère se soit mal conduit. Je ne cherche qu'à l'aider et le guider pour le salut de son âme, car il est en danger. Il m'est revenu, père, qu'il y a bien de années, avant que ne se manifeste cette saint vocation, frère Cadfael était en relation affectueuse autant que séculière avec la dame qui est maintenant Dame Bonel, et que nous abritons dans cette maison. Du fait de la mort de son mari, il s'est trouvé de nouveau en contact avec elle, sans qu'il en soit responsable, oh non ! Et je ne l'en blâme pas, car il a été appelé au secours d'un mourant. Mais réfléchissez, père ! Quelle épreuve terrible pour la dévotion sincère d'un moine ! Se retrouver de nouveau si proche d'un attachement séculier depuis longtemps oublié !

A en juger par la façon dont le prieur releva la tête majestueusement, ce qui lui permit de regarder d'encore plus haut le moine en danger, il y réfléchissait sérieusement. Cadfael aussi ; son étonnement et son indignation se changèrent bientôt en une compréhension froide et hostile, il avait sous-estimé non seulement l'audace de Jérôme, mais également son venin. Il avait dû coller avec amour sa grande oreille au trou de la serrure de Richildis, pour en avoir surpris autant.

— Voulez-vous dire, demanda Robert incrédule, que frère Cadfael a eu une conversation indécente avec cette femme ? A quelle occasion ? Nous-mêmes savons bien qu'il était au chevet de maître Bonel, qu'il a fait de son mieux pour ce malheureux, et que sa pauvre femme était alors présente. Nous n'avons rien à lui reprocher là-dessus, c'était son devoir d'aller où on avait besoin de lui.

Cadfael, à qui on ne s'était pas encore adressé, resta assis, silencieux, l'air mauvais, les laissant continuer, car bien évidemment, cette attaque l'avait surpris autant que Robert.

— Oh, sans nul doute ! acquiesça Jérôme, c'était son devoir de chrétien d'apporter son aide selon ses mérites, et c'est ce qu'il a fait. Mais comme je l'ai appris, notre frère a de nouveau visité la veuve et lui a parlé, pas plus tard que la nuit dernière. Sans aucun doute, pour apporter la bonne parole à cette

malheureuse. Mais ai-je besoin de vous exprimer, père, les dangers qui rôdent lors d'une telle rencontre ? Dieu me pardonne, il ne viendrait à l'esprit de personne qu'un homme jadis fiancé, et dont la fiancée en a épousé un autre, succombe à la jalousie sur le tard, après avoir abandonné le monde, quand il rencontre de nouveau l'objet de ses anciennes affections ! Non, nous n'avons même pas le droit de penser à cela. Mais ne serait-il pas préférable que notre frère bien-aimé soit totalement mis à l'abri des tentations mêmes de la mémoire ? En disant cela, je n'ai à l'esprit que son bien-être et sa santé spirituelle.

« Tu parles ! », se dit Cadfael, grinçant des dents. « Tu as enfin trouvé une arme contre quelqu'un que tu détestes depuis des années sans grand effet. Seigneur, si je pouvais te tordre le cou sur-le-champ, je le ferais volontiers. »

Il se leva, s'avança de sa place retirée, pour qu'on le vît bien.

— Je suis là, père prieur. Examinez mes actes si vous le désirez. Frère Jérôme se préoccupe un peu trop de ma vocation qui n'est pas en danger.

Et ça, au moins, c'était la vérité.

Le prieur continuait à regarder Cadfael un peu trop attentivement pour son goût. Il n'apprécierait sûrement pas la moindre suggestion d'inconduite concernant les membres de son troupeau, et dans son propre intérêt, les défendrait jusqu'au bout, mais il apprécierait sûrement en revanche l'occasion de réduire l'indépendance d'un homme qui lui avait toujours causé un léger inconfort, comme s'il trouvait dans l'attitude carrée et tolérante de Cadfael et dans son autonomie et son sens pratique un soupçon de moquerie et d'amusement. Il n'était pas idiot, il avait sûrement conçu, comme on l'invitait indirectement à le croire, que Cadfael rencontrant son amour de jeunesse mariée à un autre, avait peut-être succombé à la jalousie et écarté lui-même son rival de ses propres mains. Après tout, qui connaissait mieux que lui les propriétés des herbes et des plantes, et les proportions pour tuer ou pour guérir ? Dieu me pardonne, il ne viendrait à l'esprit de personne... avait dit pieusement Jérôme, suggérant cette idée qu'apparemment il rejetait. Vraisemblablement, Robert n'y croirait pas sérieusement, mais il ne ferait aucun reproche à Jérôme,

infailliblement utile et obséquieux à son égard. Difficile aussi de dire que l'idée était totalement absurde. Cadfael avait fabriqué cette lotion de capuchon du moine et il savait ce qu'on pouvait en faire. Il n'avait même pas à se la procurer en secret, il en avait directement sous la main ; et si on lui avait demandé de se rendre au chevet d'un homme à l'article de la mort, qui pouvait dire qu'il ne lui avait pas administré le poison qu'il avait feint de combattre ? « J'ai vu Aelfric traverser la cour, après tout », songea-t-il, « j'aurais pu facilement prétendre avoir un mot à lui dire, soulever le couvercle pour voir ce qu'il y avait dans ce plat qui sentait si bon, m'en faire indiquer le destinataire, et y ajouter un assaisonnement de ma composition. Un moment de distraction et le tour était joué. Vraiment facile d'attirer les soupçons sur soi-même, et comment prouver le contraire ? »

— Est-il vrai, mon frère, que vous connaissiez intimement Dame Bonel dans votre jeunesse, avant de prendre les ordres ? demanda Robert avec force.

— Oui, répliqua Cadfael sans détour, si par « intimement », vous voulez simplement dire : bien, et que nous nous aimions. Avant que je prenne la Croix, nous nous sommes fiancés, mais personne ne le savait. Il y a plus de quarante ans de cela, et je ne l'avais jamais revue. Elle s'est mariée en mon absence, et moi, à mon retour, j'ai prononcé mes vœux.

Moins il en dirait, mieux ce serait.

— Pourquoi n'en avoir rien dit, lorsque vous êtes rentré dans cette maison ?

— J'ignorais qui était Dame Bonel avant de la voir. Son nom ne me disait rien, je n'étais au courant que, de son premier mariage. On m'a appelé chez elle, comme vous le savez, et j'y suis allé de bonne foi.

— Je le reconnais, constata Robert. Je n'ai rien observé d'incorrect dans votre conduite là-bas.

Jérôme s'empressa de le rassurer ; il ne suggérait pas que Cadfael ait fait quoi que ce soit méritant un blâme... Pour le moment ! Mais il n'osa pas exprimer cette pensée à haute voix.

— J'ai seulement peur qu'il ne tombe dans le piège de la tentation. Le diable peut dévoyer même une affection chrétienne.

Le prieur continuait à regarder Cadfael d'un œil peu amène, et s'il ne le condamnait pas ouvertement, aucun doute, ses sourcils relevés et ses narines dilatées exprimaient la désapprobation. Aucun moine de son couvent n'avait seulement le droit de remarquer une femme, sauf pour exercer son ministère, ou pour des relations d'affaires.

— En soignant un malade, vous avez fait votre devoir, frère Cadfael. Mais est-il vrai que vous ayez rendu visite à cette femme, la nuit dernière ? Pourquoi cela ? Si elle avait besoin de réconfort spirituel, il y a aussi un prêtre dans la paroisse. Il y a deux jours, vous aviez une bonne raison d'aller chez elle, mais la nuit dernière, sûrement pas.

— Je l'ai fait, dit patiemment Cadfael, (puisque ça ne servait à rien de s'impatiser et que c'était encore la meilleure façon de mortifier Jérôme), pour lui poser des questions qui avaient quelque chose à voir avec la mort de son mari. Vous, père prieur, moi et nous tous ici, devons faire tout notre possible dans les meilleurs délais pour éclaircir ce mystère, afin que notre couvent retrouve sa tranquillité.

— Cela regarde le shérif et ses hommes, répliqua sèchement Robert, et non vous. Si je comprends bien, on sait parfaitement qui est le coupable, et toute la question est de mettre la main sur le jeune homme qui a commis un crime aussi lâche. Cette excuse ne me plaît pas, frère Cadfael.

— Je vous dois obéissance, dit Cadfael ; je m'incline devant votre jugement, mais je n'ai aucune raison de mépriser le mien. Je pense qu'il y a un doute et qu'il ne sera pas facile de découvrir la vérité. Et ce que je vous ai répondu n'était pas une excuse ; c'est pour cela que je me suis rendu là-bas. C'est ma propre lotion, faite pour soulager la souffrance qu'on a utilisée pour tuer, et ni ce couvent, ni moi-même, en tant que moine, ne pourrions être en paix tant qu'on ne connaîtra pas la vérité.

— En disant cela, vous montrez peu de foi pour ceux chargés de faire respecter la loi et dont c'est le travail. Mais ce n'est pas le vôtre ! C'est une attitude arrogante que je déplore.

En clair, il entendait marquer une distance entre l'abbaye bénédictine de Saints-Pierre-et-Paul, et cette chose horrible qui était arrivée juste en dehors de ses murs, et il trouverait un

moyen d'empêcher de travailler effectivement celui dont les scrupules le gênaient tant.

— Selon moi, frère Jérôme a raison, et il est de notre devoir de nous assurer que par votre propre folie, votre âme ne court pas à sa perte. Vous n'aurez plus de contact avec Dame Bonel. Jusqu'à ce qu'elle décide de ce qu'elle va faire, et qu'elle quitte sa maison, vous resterez dans la clôture et vous consacrerez votre énergie au travail et à la prière à l'intérieur de ces murs, ce qui est votre devoir.

Rien à faire. On ne saurait rejeter les vœux d'obéissance, volontairement contractés, à chaque fois que ça nous arrange. Cadfael inclina la tête, saluer aurait été un terme inexact — il ressemblait plus à un petit taureau puissant et redoutable baissant le front pour charger !

— Je respecterai vos ordres, comme il se doit, déclara-t-il, l'air mauvais.

— Mais toi, jeune homme, tu n'es pas obligé d'observer ces ordres, dit-il à frère Mark dans l'atelier du jardin, un quart d'heure après, derrière la porte close, où Mark plutôt que lui-même exprimait sa rage, sa frustration et sa révolte.

— C'est bien ce que je pensais, s'écria Mark, reprenant courage. Mais je craignais que vous n'y pensiez pas.

— Je ne te rendrais pas complice de mes péchés, Dieu sait, soupira Cadfael, s'il n'y avait pas urgence. Peut-être ne devrais-je pas... peut-être faut-il le laisser seul, mais tant de choses pèsent sur lui...

— Lui ! fit Mark méditatif, lançant ses jambes minces. Lui, dont on n'a pas trouvé ce quelque chose, qui n'était pas une fiole ? Si je comprends bien, il est à peine sorti de l'enfance. Les Évangiles sont clairs, il faut prendre soin des enfants.

Cadfael lui lança un regard doux, approbateur et affectueux. Il avait à peine quatre ans de plus que l'autre, et son enfance, depuis la mort de sa mère, quand il avait trois ans, nul ne s'y était intéressé, on lui avait simplement jeté de la nourriture et accordé à contrecœur un abri. L'autre avait été aimé, gâté, et admiré toute sa vie, jusqu'à ces derniers mois conflictuels, et à présent, il courait un danger mortel.

— C'est un enfant volontaire et capable, Mark, mais il compte sur moi. Je l'ai pris en charge et lui ai donné des ordres. Si je l'avais laissé se débrouiller, je pense qu'il s'en serait sorti.

— Dites-moi seulement où aller et ce que je dois faire, déclara Mark, retrouvant sa gaieté, et je le ferai.

Cadfael lui donna ses instructions.

— Mais n'agis pas avant la fin de la grand-messe. Tu ne dois pas t'absenter, ni mettre ta réputation en péril. Et s'il y a un ennui, tu resteras bien à l'écart, tu entends ?

— J'entends, dit Mark, en souriant.

Vers dix heures ce matin-là, quand la grand-messe commença, Edwin en avait plus qu'assez de l'obéissance et de la vertu. Il n'avait jamais été si longtemps inactif depuis la première fois où il s'était sauvé de son berceau, qu'il s'était glissé dans la cour et que Richildis furieuse l'avait récupéré parmi les roues d'un chariot. Cependant, il devait à frère Cadfael de rester patient, comme il l'avait promis, et il ne s'était pas aventuré dehors avant le plus noir de la nuit, pour se détendre les jambes et explorer les alentours du champ de foire, la Première Enceinte silencieuse et vide, et la grand-rue qui menait à Londres. Il avait veillé à être de retour dans sa cachette bien avant le lever du soleil, et il était là, assis sur un tonneau abandonné, à se tourner les pouces en mangeant l'une des pommes de Cadfael, souhaitant que quelque chose se produise. Par les fentes d'aération, une lumière rare, couleur de paille, pénétrait.

S'il suffit de prier pour être exaucé, Edwin le fut presque trop vite. Il avait l'habitude d'entendre les chevaux passer sur la Première Enceinte, et les piétons échanger quelques mots, ce bruit tranquille de sabots et ces voix brèves venant de la ville ne l'inquiétèrent donc pas. Mais soudain les grandes portes s'ouvrirent à la volée, allant battre contre le mur, et le bruit des sabots, il s'agissait apparemment de chevaux tenus en mains, sur les pavés de la rue, s'assourdit en passant sur la terre battue de la grange.

Edwin se redressa, tendu, prêtant l'oreille. Un cheval... deux... puis d'autres, au pas plus léger, des petits sabots bien

nets – des mules peut-être ? – et au moins deux palefreniers, plus probablement trois ou quatre. Il s'immobilisa, n'osant pas bouger, évitant même de croquer sa pomme. S'ils avaient seulement l'intention d'utiliser les stalles pour la journée, ça pourrait encore aller, il ne lui restait plus qu'à rester tranquille, sans sortir de sa cachette.

Il y avait une lourde trappe au milieu du plancher, pour qu'en cas de besoin, les palefreniers puissent avoir accès au grenier sans devoir sortir, ni emporter l'autre clé avec eux. Edwin se glissa de son tonneau, alla s'étendre prudemment sur le sol, l'oreille contre la fente de l'ouverture.

Une jeune voix parla doucement à un cheval rétif, et Edwin entendit qu'on flattait de la main une encolure et une épaule.

— Doucement, mon joli ! Tu es très beau, tu sais. Il n'y a pas à dire, le vieux s'y connaissait en chevaux. Il est énervé parce qu'il ne travaille pas assez. C'est une honte de voir ça.

— Trouve-lui une stalle, ordonna une voix bourrue et brève et viens me donner un coup de main avec ces mules.

Il y eut des allées et venues pendant qu'on installait les bêtes. Edwin se leva sans bruit, passa sa robe de bénédictin sur ses habits, car si par malheur on le voyait dans les parages, ce serait sa seule protection. Mais tout se passerait probablement sans histoire. Au moment où il recommençait à écouter, une troisième voix s'éleva.

— Remplissez les râteliers à foin. S'il n'y a pas assez de fourrage en bas, il y en a plein là-haut.

On allait donc envahir son refuge ! Déjà il entendait que l'on déployait l'échelle en dessous. Edwin se redressa en hâte, sans plus se soucier qu'on l'entende, et roula le lourd tonneau pour l'assujettir solidement sur la trappe, sous laquelle se trouvaient probablement les verrous. Quelqu'un se battait avec et cela couvrit le bruit du tonneau qu'on déplaçait ; Edwin se percha sur son rempart, souhaitant peser trois fois plus lourd. Mais il est très difficile de soulever un poids au-dessus de la tête, et apparemment, aussi léger qu'il fût, le sien suffisait. La trappe bougea un peu sous lui, mais rien de plus.

— C'est bouclé, s'exclama-t-on en dessous, vexé. Un imbécile quelconque a mis des verrous là-haut.

— Il n'y a pas de verrous là-haut, réfléchis, enfin, ne te fais pas plus bête que tu n'es.

— Alors on a mis quelque chose de lourd sur la trappe. Je te dis que ça ne bouge pas.

Et agacé, il la secoua.

— Allez, descends, mauviette, je vais essayer, dit l'homme à la grosse voix, dégoûté.

Quelqu'un de plus lourd gravit les degrés de l'échelle qui craqua. Edwin, inquiet, retint son souffle, et tendant ses muscles, essaya de se faire aussi lourd que possible. La trappe bougea, mais ne se souleva pas d'un pouce, et le palefrenier en dessous abandonna essoufflé et jurant.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? croassa son camarade, ravi.

— Il va falloir faire le tour par l'autre porte. Heureusement, j'ai apporté les deux clés. Wat, viens me donner un coup de main pour dégager ce qui bloque la trappe, et mets du foin dans les râteliers.

Il ignorait qu'il n'avait pas besoin de clé, car la porte n'était pas fermée au verrou. La voix se perdit rapidement le long de l'échelle, et il entendit des pas lourds se diriger vers la porte de l'écurie. Il y en avait deux qui avaient quitté le rez-de-chaussée, mais il ne s'écoulerait pas longtemps avant qu'on ne le découvre ; il n'aurait même pas le temps de se cacher dans le foin, même si le stratagème avait été heureux, quand ils reviendraient avec des fourches. S'ils étaient seulement trois, pourquoi ne tenterait-il pas sa chance avec celui qui restait seul ? Très vite, Edwin déplaça le tonneau pour en coincer la porte, et se jetant sur la trappe, la souleva en force. Elle s'ouvrit si vite qu'il fut presque rejeté en arrière, mais il se reprit et se lança dans l'ouverture. Il ne prit pas le temps de refermer la trappe, se concentrant entièrement sur ce qui l'attendait en dessous.

Ils étaient quatre, pas trois ! Il en restait deux parmi les chevaux, et même si l'un lui tournait franchement le dos, remplissant une mangeoire de foin à l'autre extrémité de la grande écurie, son compagnon, mince, filiforme, avec des cheveux gris hirsutes, se trouvait seulement à quelques pas du pied de l'échelle, au sortir de l'une des stalles.

Trop tard pour imaginer autre chose, et Edwin n'hésitait jamais. Il se dégagea de la trappe, et d'un grand bond, se jeta sur le palefrenier. L'homme avait deviné son mouvement brusque, et levait vivement la tête pour voir d'où il venait quand Edwin lui tomba dessus enveloppé dans le nuage noir de sa robe trop large, et le précipita au sol, le souffle momentanément coupé. Après cette attaque, il ne fallait plus compter sur la protection de son habit. L'autre palefrenier, entendant le cri de surprise de son compagnon, ne s'arrêta qu'un instant en voyant ce qui semblait être un moine bénédictin jaillir du grenier, tenant sa robe d'une main et attrapant de l'autre la fourche que sa victime avait laissée tomber. Le jeune homme n'avait jamais vu un moine se conduire ainsi. Il reprit courage et, indigné, se rua, s'arrêtant tout aussi brusquement quand une main ferme brandit la fourche en direction de son estomac. Mais à ce moment, l'homme qui était tombé se redressa et s'interposa entre le fugitif et la porte grande ouverte. Il n'y avait plus qu'une issue, et Edwin s'y dirigea, la fourche à la main, reculant dans la stalle la plus proche. C'est seulement alors qu'il remarqua, quittant un instant ses adversaires du regard, le cheval à côté de lui, celui qui s'était montré si rétif selon le jeune palefrenier, car on le laissait scandaleusement manquer d'exercice. Il s'agissait d'un grand bai, plein de feu, avec une crinière et une queue plus claires, une étoile blanche sur le front, qui trépignait ; tout excité, il fourra son nez dans les cheveux d'Edwin et lui hennit dans les oreilles. Il s'était détourné de sa mangeoire pour voir ce qui se passait, et la liberté s'offrait à lui. Edwin le reconnut, poussa un cri de joie et lui passa un bras autour du cou.

— Rufus... oh, Rufus !

Laissant tomber sa fourche, il attrapa la crinière flottante, et sauta de son mieux sur le dos puissant. Il n'avait ni selle, ni bride, tant pis, il l'avait monté si souvent à cru, à l'époque où il était encore en faveur auprès de son propriétaire. Il le frappa des talons, serra les genoux, et poussa son complice, qui ne demandait que ça, à fuir à toute vitesse.

Si les palefreniers voulaient bien affronter Edwin, une fois qu'ils eurent compris qu'il n'était pas moine du tout, ils ne tenaient guère à se mettre en travers du chemin de Rufus. Ce

dernier jaillit de sa stalle comme un trait d'arbalète, et ils s'égaillèrent devant lui si vite que le plus vieux buta sur une meule de foin, et pour la deuxième fois, s'étala de tout son long. Edwin, penché sur sa monture, se tenant à la crinière claire, sentait sous lui le puissant mouvement des épaules de l'animal, et murmurait dans les oreilles couchées des mots incohérents d'encouragement et de reconnaissance. Ils arrivèrent très vite dans le triangle de la foire aux chevaux, et d'instinct, se servant de ses genoux et de ses talons, Edwin se détourna de la ville pour suivre la Première Enceinte.

Ceux qui étaient montés par l'escalier de derrière, et qui avaient eu bien du mal à ouvrir la porte, sans parler de leur surprise en la découvrant inexplicablement fermée à clé d'abord, entendirent cette ruée et se précipitèrent pour regarder le long de la route.

— Seigneur ! s'exclama Wat, les yeux ronds. C'est un des moines ! Pourquoi est-il si pressé ?

A ce moment, la brise légère s'engouffra dans le capuchon d'Edwin, le lui rejetant sur les épaules, découvrant ses cheveux blonds emmêlés et son visage d'adolescent. Will poussa un grand cri et commença à descendre l'escalier en courant.

— T'as vu ? Il n'y a pas de tonsure, ce n'est pas un religieux, pardi ! C'est le même que le shérif recherche. Qui d'autre se cacherait dans notre grange ?

Mais Edwin était déjà loin, et dans l'écurie, il ne restait aucun cheval capable de lui donner la chasse. Le jeune palefrenier avait dit la vérité. Rufus était excité par le manque d'exercice et maintenant, livré à lui-même, il était prêt à galoper son content.

Un seul obstacle restait entre la liberté et lui. Edwin se rappela trop tard l'avertissement de Cadfael de ne prendre la route de Londres en aucune circonstance, car il y avait certainement une patrouille à Saint-Gilles, à l'extrémité des faubourgs de la ville, pour vérifier s'il se trouvait parmi tous ceux passant par là. La mémoire lui revint seulement en voyant au loin un parti de quatre cavaliers disséminés sur la route et s'approchant au petit trot. La garde montante avait pris son poste et la garde descendante revenait vers le château.

Il ne pouvait décemment se frayer un chemin à travers eux, et la robe noire ne les tromperait pas un instant sur un cavalier allant aussi vite. Edwin fit la seule chose possible. D'une voix suppliante et en se servant de ses genoux, il arrêta sa monture mécontente, lui fit faire demi-tour, et repartit d'où il était venu, tout aussi vite.

Loin derrière, il entendit un cri joyeux lui annonçant qu'il était à présent poursuivi par un groupe de gens d'armes décidés, convaincus d'être aux trousses d'un bandit, même s'ils n'étaient pas encore certains de son identité.

Après la grand-messe, Mark, dont le rôle était d'entrer dans la grange sans se faire remarquer, afin que personne ne pût être certain qu'un seul était rentré et que deux étaient sortis, longea rapidement le champ de la foire aux chevaux. Il arriva à proximité de la grange à point nommé pour entendre les cris des poursuivants et voir Edwin sur son destrier enthousiaste, prendre la Première Enceinte au triple galop, le capuchon et la robe au vent, la tête toute proche de la crinière flottante. Il n'avait jamais vu Edwin Gurney auparavant, mais aucun doute quant à l'identité de ce bandit galopant ; non hélas, Mark était arrivé nettement trop tard. La proie avait été forcée de sortir du couvert, même si on ne l'avait pas encore prise. Mais Mark ne pouvait strictement rien faire pour l'aider. Will, le chef palefrenier, qui n'était pas un lâche, s'était rapidement précipité vers le meilleur des chevaux encore à sa charge, et se préparait à poursuivre le fugitif, mais il ne s'était pas plus tôt mis en selle qu'il vit le cheval bai repasser devant lui à toute vitesse dans l'autre sens. Il se jeta en avant pour tenter de l'intercepter, mais c'eût été un coup de chance. Son cheval n'était pas aussi courageux que lui, et il fit un écart devant l'encolure tendue de Rufus, ses oreilles couchées et ses yeux furieux. L'un des palefreniers jeta une fourche en direction des sabots qui frappaient le sol, mais sans enthousiasme à vrai dire, et Rufus, surpris, fit un bond de côté, sans ralentir, et le voilà parti en direction de la ville.

Will l'aurait peut-être suivi, sans grand espoir de le rattraper, mais à ce moment, les cris des poursuivants

s'approchaient le long de la Première Enceinte, et il ne fut que trop heureux de leur laisser cette responsabilité. Après tout, c'était leur travail d'appréhender les malfaiteurs, et quoi que ce faux moine ait pu faire d'autre, il avait indubitablement volé un cheval appartenant à la veuve Bonel et dont l'abbaye avait la charge. Il fallait évidemment leur parler tout de suite du vol. Il se mit dans le chemin des gardes, agitant la main pour les arrêter, et ses trois collègues l'entourèrent, pour donner leur version de ce qui s'était passé.

Il y avait pas mal de gens maintenant. Les passants tout heureux tinrent à s'en mêler – ça promettait ! – et l'on sortit en trombe des maisons voisines pour voir ce que tout cela signifiait. Durant cette pause, afin d'échanger des informations, plusieurs enfants s'étaient rapprochés pour écouter et regarder, ce qui suffit à ralentir quelque peu la reprise de la poursuite. Des mères vinrent chercher leurs enfants et s'arrangèrent pour bloquer le passage une bonne minute de plus. Mais on ne put fournir une explication raisonnable au fait qu'au dernier moment, alors qu'ils étaient prêts à repartir, le cheval du capitaine hennit soudain, indigné, rua et manqua de renverser son cavalier, qui ne s'y attendait pas et dut passer quelques minutes à reprendre son cheval en main, avant de rassembler ses hommes et de repartir aux trousses du fugitif.

Mark tendit le cou pour regarder comme les autres ; il suivit des yeux les gardes qui regagnaient la ville, sûr que le cheval bai avait eu largement le temps de disparaître. Le reste regardait Edwin Gurney. Mark glissa les mains dans ses grandes manches, rabattit son capuchon, pour dissimuler son visage modeste, et repartit vers le portail de l'abbaye, rapportant des nouvelles confuses. En chemin, il jeta le second caillou qu'il avait ramassé près de la grange. Au manoir de son oncle, quand il eut quatre ans, on le mit au travail pour qu'il gagne sa maigre pitance. Il suivait la charrue avec un petit sac de pierres pour effrayer les oiseaux qui picoraient les graines. Il lui avait fallu deux ans pour découvrir qu'il sympathisait avec ces oiseaux affamés et qu'il ne souhaitait pas vraiment leur faire de mal ; mais à ce moment, il avait acquis une grande adresse dans le jet du caillou, et il ne l'avait pas perdue.

— Tu les as suivis jusqu'au pont ? demanda Cadfael, anxieux. Et les gardiens du pont ne l'ont pas vu ? Les hommes du shérif l'ont perdu ?

— Complètement disparu, rapporta Mark avec plaisir. Il n'est pas entré en ville, du moins pas par là. Si vous voulez mon avis, il n'a pas pu quitter la route en empruntant une des allées près du pont : il ne pouvait être sûr qu'on ne le verrait pas. Je pense qu'il a dû plonger le long de la Gaye, de ce côté de la rive, là où les arbres fruitiers donnent de l'ombre, mais j'ignore complètement ce qu'il a fait après. En tout cas, une chose est certaine, ils ne l'ont pas trouvé. Ils vont aller fouiner dans sa famille en ville. Mais ils ne trouveront rien là. Vous savez, ajouta-t-il rayonnant et voyant le visage inquiet de Cadfael, vous savez que vous prouverez qu'il n'est coupable de rien. Pourquoi vous inquiétez-vous ?

Ça causait déjà assez de souci à Cadfael d'avoir pour allié quelqu'un qui était aussi sûr de la victoire de la vérité, et du crédit que lui Cadfael possédait auprès de Dieu, mais apparemment, les événements du matin n'avaient pas assombri Mark, et il y avait là matière à gratitude.

— Viens dîner, dit Cadfael reconnaissant, et repose-toi, avec une foi aussi forte, tu y as droit. Je suis certain que lorsque tu jettes un caillou, il doit laisser une marque. Celui qui t'a donné ton nom a prévu ton avenir. Et puisque la question se pose, où veux-tu mettre ta marque ? Sur un évêché ?

— Je serai pape ou cardinal, déclara Mark ravi. Rien de moins.

— Oh non ! protesta Cadfael sérieusement. Si tu montes plus haut qu'évêque, avec une cure pastorale, je pense que ce serait du gâchis.

Toute la journée, les hommes du shérif avaient cherché Edwin Gurney dans la ville, où ils pensaient qu'il avait sans doute trouvé refuge, en s'arrangeant pour ne pas se faire remarquer en traversant le pont. Ils ne trouvèrent rien et envoyèrent des patrouilles sur toutes les routes principales menant hors de la péninsule. Enfermée dans une boucle de la Severn, Shrewsbury n'avait que deux ponts, l'un menant vers

l'abbaye et l'autre – celui par lequel il était entré, croyaient-ils – vers le pays de Galles et l'Ouest par des routes en éventail.

Ils étaient sûrs que le fugitif se dirigerait vers le pays de Galles, car c'était le chemin le plus court pour sortir de leur juridiction, mais son avenir là-bas ne serait pas sans risques. Aussi, une patrouille remontant la rivière du côté de l'abbaye fut bien surprise de se faire accoster par une jeune personne tout excitée d'environ onze ans – ils ne s'attendaient guère à trouver qui que ce soit dans ce secteur –, qui traversait les champs au pas de course, et vint leur demander, essoufflée, s'il était vrai que celui qu'ils cherchaient était habillé en moine et montait un cheval bal à la robe et à la crinière plus claires. Oui, elle l'avait vu, peu de temps auparavant, sortant précautionneusement du fourré et s'éloignant vers l'Est au trot, comme s'il voulait traverser la boucle suivante du fleuve et décrire un cercle pour rejoindre la grand-route de Londres, un peu après Saint-Gilles. Puisqu'il était d'abord parti dans cette direction et qu'il avait trouvé le chemin barré à l'orée de la ville, ce qu'elle racontait avait un sens. Apparemment, il s'était arrangé pour trouver un endroit où rester caché un moment, dans l'espoir que la chasse partirait de l'autre côté, et à présent, il se sentait assez sûr pour repartir. La petite dit qu'il se dirigeait peut-être vers le gué à Uffington.

Ils la remercièrent de tout cœur, chargèrent un homme de faire un rapport et d'amener des renforts, et ils partirent vivement en direction du gué. Alys les suivit des yeux et revint tout aussi vivement vers la grand-route et le pont. Personne ne surveillait les allées et venues des fillettes de onze ans.

Après le gué d'Uffington, les chasseurs aperçurent leur proie trottant assez tranquillement pour la première fois sur la route étroite d'Upton. A peine les eut-il aperçus qu'il partit au grand galop, la couleur de la robe du cheval et son pas étaient inimitables. Les poursuivants se demandèrent quand même pourquoi le cavalier avait gardé cet habit volé, qui représentait maintenant plus un inconvénient qu'un avantage, car tous les gens de la région devaient être à sa recherche.

C'était alors le milieu de l'après-midi, et la lumière commençait à décliner. La chasse dura des heures. Le garçon

semblait connaître tous les sentiers, toutes les cachettes et il s'arrangea plusieurs fois pour les perdre et les mener dans des endroits dangereux et inattendus, préférant souvent aux routes les prairies marécageuses où un solide gendarme se fit expédier dans un marais parfumé, ou des endroits impossibles où il n'y avait presque pas moyen de trouver un passage, et là un cheval marcha sur une pierre et se blessa. Il les tint en haleine à travers Atcham, Cound et Cressage et de temps en temps, il les perdit, jusqu'à ce que Rufus se fatiguât et butât dans les bois après Acton ; là, ils l'entourèrent et lui tombèrent dessus, empoignant la robe et le capuchon, et le tenant fermement. Ils le firent descendre et lui lièrent les mains, et pour leur avoir échappé aussi longtemps, ils lui flanquèrent une bonne correction qu'il supporta philosophiquement et en silence. Il leur demanda seulement par égard pour le cheval de revenir à Shrewsbury sans se presser.

A un moment, il s'était fait une ceinture pratique avec la corde de sa robe. Ils la lui empruntèrent pour l'attacher derrière le plus léger d'entre eux, de crainte qu'il ne s'échappât, même les mains liées, et ne disparût à pied dans l'obscurité des bois. Ainsi, en y mettant le temps, ils ramenèrent leur prisonnier à Shrewsbury, et à la fin de la soirée, pénétrèrent par le portail de l'abbaye. Autant ramener tout de suite le cheval volé d'où il venait ; puisque pour l'heure c'était le seul crime qu'on pouvait vraiment retenir contre lui, il fallait donc enfermer le coupable, avant d'examiner son cas plus avant, dans la prison de l'abbaye. On pourrait l'y laisser mijoter tranquillement, en attendant que la justice soit prête à requérir contre lui pour des accusations plus graves d'actes commis en dehors de la clôture, et donc sous la juridiction du shérif.

Le prieur, courtoisement informé que le jeune homme recherché était prisonnier et devait rester à la charge de l'abbaye, au moins pour la nuit, ne savait s'il fallait se réjouir de la perspective d'être, débarrassé des implications criminelles concernant la mort de maître Bonel – il pourrait maintenant s'occuper mieux des questions légales la concernant – ou se plaindre de l'agacement d'avoir à loger momentanément le

criminel sur son propre domaine. Cependant, une arrestation devant s'ensuivre le lendemain, l'inconvénient n'était donc pas si grand.

— Ce jeune homme est au portail, maintenant ? demanda-t-il aux gens d'armes qui étaient venus l'informer chez lui.

— Oui, père. Deux gardiens de l'abbaye sont avec lui là-bas, et s'il vous plaît de leur donner ordre de le surveiller jusqu'à demain, le shérif viendra sûrement vous en débarrasser pour des raisons plus graves. Souhaitez-vous venir l'interroger vous-même en ce qui concerne le cheval ? Si cela vous convient, on pourrait aussi l'accuser d'avoir attaqué vos palefreniers, et c'est déjà assez sérieux, même sans le vol.

Robert n'était pas dénué de curiosité, et jeter un coup d'œil à ce jeune démon qui avait empoisonné son propre beau-père et mené la vie dure aux hommes du shérif sur la moitié du comté ne lui déplaisait pas.

— Je viens, dit-il. L'Église ne doit pas tourner le dos aux pécheurs, mais seulement déplorer le péché.

Dans la loge du portier, le garçon impassible était assis sur un banc près du feu qu'il appréciait ; les épaules voûtées, il n'avait pas l'air calmé, au contraire, malgré ses bleus et sa méfiance. Les sergents de l'abbaye et les hommes du shérif l'entouraient. L'œil sombre, autoritaire, ils l'accablèrent de questions auxquelles il répondait quand il en avait envie, et brièvement. Plusieurs d'entre eux étaient tout sales, couverts de boue, un ou deux avaient aussi des égratignures et des bleus à montrer. Passant de l'un à l'autre, le regard clair du garçon pétillait, et il semblait même, en dévisageant celui qui était tombé dans la vase près de Cound, qu'il s'efforçait de ne pas sourire. Ils lui avaient retiré son habit d'emprunt et l'avaient rendu au portier ; il apparaissait maintenant mince et blond, avec une peau douce et claire, et des yeux noisette apparemment naïfs. Le prieur fut quelque peu surpris de sa jeunesse et de sa grâce ; pas de doute, la beauté du diable, ça existe !

— Si jeune et si pervers ! dit-il à voix haute.

Le garçon n'était pas censé avoir entendu cette phrase, prononcée depuis la porte, au moment où entraient Robert ; mais à quatorze ans, on a l'oreille fine.

— Ainsi, mon garçon, reprit le prieur en se rapprochant, c'est toi qui troubles notre paix. Tu en as gros sur la conscience, je crains même qu'il ne soit trop tard pour prier et trouver le repentir. Je le ferai pour toi. A ton âge tu sais que le meurtre est un péché mortel.

— Je ne suis pas un meurtrier, riposta le garçon avec netteté, en le fixant dans les yeux.

— Oh, mon enfant, à quoi bon nier ce que tout le monde sait ? Pendant que tu y es, dis que tu n'as pas volé de cheval dans la grange, ce matin, alors que quatre de nos domestiques et bien d'autres t'ont vu.

— Je n'ai pas volé Rufus, répliqua vivement et fermement le garçon. Il est à moi. Il appartenait à mon beau-père, dont je suis l'héritier, car son accord avec l'abbaye n'a jamais été ratifié, et le testament qui fait de moi son héritier est parfaitement légal. Comment volerais-je ce qui m'appartient ? A qui ?

— Sale gosse ! s'exclama le prieur, se cabrant sous cet audacieux défi, d'autant plus qu'il commençait à soupçonner ce garnement, malgré sa situation épouvantable, d'avoir l'audace de s'amuser. Pense à ce que tu dis ! Tu devrais te repentir pendant qu'il en est temps. Ne sais-tu pas que le meurtrier ne saurait hériter de sa victime ?

— J'ai dit et je répète que je ne suis pas un meurtrier. Je nie sur mon âme, sur l'autel et sur tout ce que vous voudrez, avoir causé le moindre mal à mon beau-père. Rufus est donc à moi... maintenant ou quand le testament sera accepté et que mon suzerain donnera son consentement, comme il l'a promis. Rufus et Mallilie seront tous les deux à moi. Je suis innocent et vous ne pouvez pas me forcer à dire le contraire. Faites ce qu'il vous plaira, je ne me sentirai pas coupable pour autant.

— Vous perdez votre temps, mon père, grommela le sergent, c'est une tête de mule et un gibier de potence, qui va bientôt changer de ton.

Mais sous le regard majestueux de Robert, il s'abstint d'envoyer une bonne gifle à l'insolent, ce qu'il aurait volontiers fait autrement.

— Ne pensez plus à lui, laissez vos domestiques le maintenir sous bonne garde dans sa cellule, et oubliez-le : il ne vaut pas la peine qu'on se donne du mal pour lui. La justice va s'occuper de son cas.

« Veillez à ce qu'il ait à manger, ajouta Robert non sans une certaine compassion et se souvenant que l'enfant avait été en selle toute la journée. Donnez-lui un lit dur, mais bien sec et suffisamment chaud. Et s'il changeait d'attitude... mon garçon, écoute-moi, et pense un instant au salut de ton âme. Veux tu que l'un de nos frères vienne te parler et prier avec toi avant que tu ne t'endormes ?

Il y eut dans le regard du garçon une étincelle soudaine qui aurait pu passer pour du remords, mais ressemblait bien plus à de la malice.

— Oui, volontiers, répondit-il avec une douceur trompeuse. Voudriez-vous être assez gentil pour m'envoyer frère Cadfael ? Il commençait à être temps de penser à son propre sort ; il en avait assez fait maintenant.

Il s'attendait — avec raison — à ce que ce nom ne déchaînât pas l'enthousiasme, mais Robert avait offert quelque chose et ne pouvait pas revenir en arrière ou y mettre des conditions. Dignement, il se tourna vers le portier qui rôdait par là.

— Demandez à frère, Cadfael de venir tout de suite. Vous pouvez lui dire qu'il s'agit de conseiller et de guider un prisonnier.

Le portier s'en alla. C'était presque l'heure d'aller se coucher, et la plupart des moines seraient dans la salle chauffée, mais Cadfael n'y était pas, ni Mark. Le portier les trouva dans l'atelier du jardin, ne fabriquant même pas de mystérieuses potions mais assis, l'air sombre et parlant à voix basse et inquiète. La nouvelle de la capture ne s'était pas encore répandue ; pendant la journée, tous auraient été tout de suite au courant. Chacun savait bien sûr comment les hommes du shérif avaient passé la journée, mais ce qu'ils ignoraient, c'était comment elle s'était achevée.

— Frère Cadfael, on vous demande au portail, annonça le portier appuyé contre le chambranle. Un jeune homme vous demande d'être son conseiller spirituel, ajouta-t-il pour répondre au regard surpris de Cadfael. Mais si vous voulez mon avis, il est parfaitement maître de son esprit et le prieur en a déjà fait les frais. Un groupe d'hommes du shérif est revenu à la fin de Complies avec un prisonnier. Ça y est, ils ont enfin pris le jeune Gurney.

L'affaire se terminait donc ainsi, après tous les efforts et toutes les prières de Mark, après tous ses raisonnements inefficaces à lui Cadfael, ses recherches et sa foi ! Cadfael, désolé, se leva rapidement.

— Je viens. De tout cœur ! Maintenant, c'est à nous de livrer bataille, et le temps nous est compté. Le pauvre garçon ! Et pourquoi ne l'ont-ils pas emmené directement en ville ?

Pourtant, il était heureux de ce bref sursis, car lui-même était coincé entre les murs de l'abbaye, et seule cette brève occasion leur donnait la possibilité de se rencontrer un instant.

— Eh bien, la seule chose qu'on puisse lui reprocher, et personne n'en doutera, c'est d'avoir volé le cheval sur lequel il s'est enfui ce matin, il était chez nous et on s'en occupait ; la cour abbatiale a des droits là-dessus. Mais demain matin, on viendra le chercher et l'emmener pour meurtre.

Mark les suivit jusqu'au portail, complètement abattu et incapable de prononcer un seul mot d'espoir. Il sentait dans son cœur que c'était péché, le péché de désespoir ; il ne désespérait pas de lui-même, mais de la vérité, de la justice et du droit, et de l'avenir d'une humanité misérable. Personne ne lui avait demandé de suivre Cadfael, mais il était venu tout de même, se sentant engagé dans une histoire dont il savait en fait très peu de choses, à l'exception de la jeunesse du protagoniste, et de la confiance totale que Cadfael lui portait. Cela lui suffisait.

Cadfael pénétra dans la loge du portier, le cœur lourd, mais non désespéré ; le désespoir était un luxe qu'il ne pouvait se permettre. Naturellement, tous les regards se tournèrent vers lui, puisqu'il entra dans un silence pesant. Robert avait renoncé à ses exhortations paternalistes et pleines de bonnes intentions, et les gens d'armes, à essayer d'obtenir des aveux de leur

prisonnier ; ils se contentaient de le tenir sous clé, en sécurité et d'aller se coucher au château. Un groupe d'hommes d'armes solides et bien équipés surveillait le mince garçon vêtu de drap, la tête nue, sans manteau par cette nuit froide ; assis sur le qui-vive, à un banc près du mur, agréablement réchauffé par le feu, maintenant, il paraissait c'était incroyable – presque satisfait. Son regard croisa celui de Cadfael et s'illumina, très clair, bordé de cils noirs, avec des yeux verts. Il avait les cheveux châtain clair, comme du vieux chêne. Il était mince mais grand pour son âge. Il était fatigué, il avait sommeil, il était marqué et sale, mais derrière son regard méfiant et son visage solennel, il riait sans aucun doute. Cadfael le dévisagea longtemps, comprit beaucoup de choses, suffisamment pour ne pas se faire trop de souci sur ce qu'il ne comprenait pas encore. Il fixa attentivement les gardes et enfin, très longuement, le prieur.

— Père prieur, je vous suis reconnaissant de m'avoir dit de venir, ce m'est un devoir agréable, que d'aider comme je le peux le prisonnier. Mais il faut que je vous dise, ces messieurs ont commis une légère erreur. Je n'ai aucun doute sur le rapport qu'ils feront quant à la capture de ce garçon, mais je leur suggère d'enquêter sur la façon et sur l'endroit où il a passé les heures de cette matinée, alors qu'on prétend qu'il s'est échappé de la grange de l'abbaye sur un cheval appartenant à Dame Bonel. Messieurs, apprit-il très gravement aux hommes du shérif effarés, ce n'est pas Edwin Gurney que vous avez capturé, mais son neveu Edwy Bellecote.

CHAPITRE SEPT

La prison de l'abbaye se composait de deux petites cellules attenantes à l'arrière de la loge du portier, très propre, munies de bancs faisant office de lits qui n'étaient pas pires que ceux des novices et très rarement occupés. Les cellules se peuplaient essentiellement en été, pendant la foire de Saint-Pierre, qui leur fournissait généralement deux serviteurs ou deux frères lais ivres chaque nuit ; ils se remettaient en dormant de leurs excès et acceptaient leur pénitence et leur amende modeste sans rechigner, pensant que le jeu en valait largement la chandelle. De temps en temps, quelque chose de plus sérieux pouvait amener un hôte de passage, un moine déséquilibré qu'une rancune tenace, nourrie à l'ombre du Cloître, pouvait conduire à la violence, ou un serviteur laïc coupable de vol, ou bien encore un novice bafouant la règle d'une manière trop évidente. Le tribunal de l'abbaye ne siégeait pas souvent.

Dans l'une des deux cellules, Cadfael et Edwy étaient assis côte à côte, comme des amis, bien au chaud. Il y avait une grille à la porte, mais très certainement, personne n'essayerait d'écouter leur conversation. Le moine chargé des clés dormait à moitié, et de toute manière, la raison pour laquelle il avait un prisonnier ne l'intéressait nullement. Quand Cadfael voudrait sortir, la difficulté serait de faire suffisamment de bruit pour l'éveiller.

— Ça n'a pas été très difficile, dit Edwy, s'installant confortablement avec un soupir de reconnaissance, après avoir terminé le bol de porridge qu'un cuisinier compatissant lui avait apporté. Un cousin de mon père vit le long du fleuve, juste à côté de notre propriété de la Gaye, il a un verger là-bas et un apprentis pour son âne et sa charrette, assez grand pour cacher Rufus. Son fils est venu me prévenir en ville, j'ai pris le cheval de papa et je suis allé à la rencontre d'Edwin. Personne ne prêtait attention à un vieux cheval pie, tout osseux, comme

notre Japhet. J'ai traversé le pont sans qu'on me remarque, et sans me presser. Alys est montée en croupe avec moi, et a fait le guet au cas où ils approcheraient. Ensuite, on a changé de vêtements et de cheval, et Edwin a filé vers...

— Pas un mot de plus ! dit Cadfael très vite.

— Non, vous serez sincère en disant que vous ne savez rien. En tout cas, pas du côté où moi je suis allé. Ils en ont mis du temps à me voir, remarqua-t-il méprisant, même avec l'aide d'Alys. Mais une fois repéré, j'ai dû les occuper le plus longtemps possible pour lui donner la possibilité de s'enfuir. J'aurais pu les emmener plus loin, mais Rufus se fatiguait, alors je les ai laissés m'attraper. Il le fallait bien, à la fin, ça les a tenus en haleine plusieurs heures et ils ont envoyé un homme devant pour rappeler tout le monde. Edwin avait la voie libre. Maintenant, que pensez-vous qu'ils vont faire de moi ?

— Si tu ne dépendais pas déjà du tribunal abbatial et si le prieur ne s'était pas trouvé là par-dessus le marché, répondit-il franchement, ils t'auraient flanqué une bonne trempe pour leur avoir mené la vie aussi dure et les avoir fait passer pour des imbéciles. D'ailleurs, ça n'aurait pas déplu à Robert, à mon avis, mais sa dignité était en jeu, son autorité aussi, donc il a empêché les autorités de te flanquer une bonne correction. Mais j'imagine, ajouta-t-il compatissant, regardant les ecchymoses qui commençaient à apparaître sur la mâchoire et la pommette d'Edwy, qu'ils t'ont donné un avant-goût de ce qui t'attendait.

— Je n'ai pas à me plaindre, répondit le garçon, haussant dédaigneusement les épaules. Et je ne les ai pas épargnés non plus. Si vous aviez vu le sergent plonger dans le marais la tête la première... si vous l'aviez entendu quand il s'est relevé. Je me suis bien amusé et ça a aidé Edwin. Je n'avais jamais monté un aussi bon cheval auparavant, ça valait le coup. Et maintenant, que va-t-il se passer ? Moi, on ne peut pas m'accuser de meurtre, ni d'avoir volé Rufus, ni même l'habit, parce que je n'étais pas à proximité de la grange ce matin, et il y a plein de témoins qui m'ont vu près de la boutique et de la cour.

— Il me semble que tu n'as enfreint aucune loi, acquiesça Cadfael, mais tu as fait passer les gens d'armes pour des idiots, ce qui ne plaira à personne et surtout pas à eux. Ils pourraient

bien te garder au château un moment, pour avoir aidé un homme recherché à s'échapper. Ils peuvent même te menacer, pour qu'Edwin revienne te sortir de là.

— Il n'a pas à s'en faire, protesta Edwy en secouant vigoureusement la tête. Il sait bien que je n'ai rien fait de mal. Et je résiste mieux aux menaces que lui. Il se met en colère, lui. Il s'améliore, mais il n'est pas au bout de ses peines.

Était-il aussi tranquille sur son avenir qu'il en donnait l'impression ? Cadfael n'en était pas tout à fait sûr, mais il était certain que ce droit d'aînesse de quatre mois lui avait donné un solide avantage, et il se sentait responsable de cet oncle qui était le sien depuis le berceau.

— Je saurai me taire et attendre, conclut Edwy serein.

— Eh bien, puisque le prieur a exigé que le shérif vienne en personne te chercher, soupira Cadfael, je m'arrangerai pour être au moins présent, et voir ce que je peux faire pour toi. Robert m'a chargé d'un devoir spirituel et je m'y tiendrai. Maintenant, mieux vaut te laisser te reposer. Je suis censé être là pour t'exhorter à faire amende honorable, mais à te dire la vérité, mon garçon, il me semble que ta vie n'a pas vraiment plus besoin de s'amender que la mienne, et ce serait présomption de ma part que de m'en mêler. Mais si tu veux te joindre à moi pour les prières nocturnes, j'ai le sentiment que Dieu nous écouterait.

— Volontiers, dit Edwy ravi, et il tomba à genoux comme un enfant heureux, les mains dévotement jointes et les yeux fermés.

Au milieu de ses prières, avant de dormir, il esquissa un bref sourire ; il se souvenait peut-être du langage très terre à terre du sergent se relevant de son marais.

Cadfael se leva avant Primes, au cas où l'on viendrait chercher le prisonnier de bonne heure. La comédie de la nuit dernière avait mis le prieur très en colère, mais un fait était clair, qui le justifiait pleinement dans ses exigences : il fallait que le shérif le soulage immédiatement d'un trouble-fête dont il n'avait finalement pas du tout à s'occuper. Ce n'était pas lui qui avait volé une robe de Bénédictin, ni un cheval dont les

Bénédictins avaient la charge, ce garçon n'était qu'un garnement qui avait porté l'une et monté l'autre, et qui avait superbement fait tourner en bourrique un groupe de gens d'armes naïfs. Qu'ils l'emmènent, et grand bien leur fasse ! Mais pour Robert, c'était une affaire de dignité, il se sentait très abbé ! – il revenait à l'officier principal de justice, le shérif ou son adjoint, de se présenter en personne pour s'excuser du désordre dont l'abbaye avait été victime, et emmener celui qui en avait été la cause. Robert voulait que chacun sût que désormais la responsabilité passait de ces murs sacrés à l'autorité du bras séculier.

Frère Mark suivait Cadfael de tout près, quand les gens d'armes arrivèrent vers les huit heures et demie du matin, avant la deuxième messe. Ils étaient quatre, et avec eux, il y avait un jeune gentilhomme d'allure vive, le teint mat, très mince, monté sur un grand cheval maigre et cabochard, pommelé, dont la robe isabelle virait presque au noir par endroits. Mark entendit Cadfael pousser un grand soupir de reconnaissance quand il le vit, et il sentit son propre cœur se gonfler d'espoir ; c'était de bon augure.

— Le shérif a dû se rendre au sud pour faire la foire avec le roi, dit Cadfael, très satisfait. Enfin, Dieu est avec nous. Ce n'est pas Gilbert Prestcote, mais son adjoint, Hugh Beringar de Maesbury.

— Eh bien, dit Beringar vivement, un quart d'heure après, j'ai satisfait le prieur, je lui ai promis de le délivrer de ce jeune sauvage. Je l'ai envoyé à la messe, lui et son chapitre, relativement contents, et vous mon ami, je vous ai épargné la corvée de l'accompagner, du fait que j'ai des questions à vous poser.

Il ferma la porte de la chambre de la loge dont il avait renvoyé tous les gens d'armes, et vint s'asseoir à table en face de Cadfael.

— C'est la pure vérité, mais peut-être pas comme il le croit. Donc, avant que nous allions retirer ce bernard-l'ermite de sa coquille, racontez-moi tout ce que vous savez de cette étrange histoire. Vous en connaissez plus long que quiconque, j'en suis

convaincu, même si mon sergent est absolument sûr de son affaire. Une telle rupture dans la monotonie monastique ne pourrait se produire sans que vous n'en soyez informé et que vous n'y soyez plongé jusqu'au cou. Racontez-moi tout.

Donc, puisque Beringar était seul responsable, tandis que Prestcote accompagnait son souverain dans ses festivités, Cadfael ne voyait aucune raison de dissimuler quoi que ce soit, du moins en ce qui le concernait lui. Et il raconta tout, ou presque tout.

— Il est venu vous voir et vous l'avez caché, fit Beringar, pensif.

— Oui. Et je recommencerais dans les mêmes circonstances.

— Cadfael, vous connaissez aussi bien que moi les charges qui pèsent sur ce garçon. Qui d'autre avait quelque chose à y gagner ? Cependant je vous connais et si vous avez des doutes, j'en aurai certainement aussi.

— Je n'ai aucun doute, affirma fermement Cadfael. Ce garçon est innocent même d'une intention meurtrière. Il n'a absolument pas la nature d'un empoisonneur, il n'aurait pas pu en concevoir seulement l'idée. Je les ai mis tous les deux à l'épreuve quand ils sont venus, et tous deux ignoraient comment l'homme était mort, ils m'ont cru quand j'ai dit qu'il baignait dans son sang. J'ai collé l'arme du crime sous le nez d'Edwin, et il n'a pas bronché. Tout ce que cela lui rappelait, c'était un souvenir confus, il avait reniflé cette même odeur pénétrante tandis qu'on massait les épaules de frère Rhys à l'infirmerie.

— Je veux bien vous croire, dit Beringar, c'est une preuve intéressante, mais elle ne suffit pas. Et si vous et moi sous-estimions la ruse de ces jeunes, simplement parce qu'ils sont jeunes ?

— Exact, reconnut Cadfael grimaçant un sourire, vous n'êtes pas si vieux vous non plus, et vous aussi, vous êtes rusé, Dieu sait ! Mais faites-moi confiance, ces deux-là ne sont pas faits sur le même modèle que vous. Je les connais, vous, non ; d'accord ? Je dois faire mon devoir en fonction des lumières qui me sont accordées. Vous aussi, en fonction de la charge que vous avez reçue. Je n'en disconviens pas. Mais en ce moment, Hugh,

j'ignore où se trouve Edwin Gurney et je n'ai aucun moyen de le deviner, sinon je pourrais bien le presser de se rendre et de s'en remettre à votre honnêteté. Inutile que je vous apprenne que son féal neveu, qui a encaissé quelques gnons à sa place, sait où il est, ou du moins, quelle direction il a prise. Vous pouvez toujours le lui demander, mais il ne vous dira rien, bien sûr. Ce n'est pas votre manière d'interroger, ni celle de Prestcote.

— Cadfael, je dois vous avouer que je poursuivrai ce garçon jusqu'au bout et que je n'épargnerai rien pour y arriver, alors, attention à ce que vous faites, dit Hugh, tapotant du doigt sur la table, après avoir réfléchi en silence un moment.

— C'est honnête, répondit simplement Cadfael. Nous avons déjà joué à cela auparavant⁶ et nous avons fini par être alliés. Quant à mes déplacements, vous les trouverez mortellement monotones. Le prieur ne vous a pas dit ? On me confine dans la clôture, je n'ai pas le droit de sortir.

— Seigneur ! s'exclama Hugh, dont les sourcils noirs remontèrent vivement presque jusqu'à ses cheveux, et pour quel crime monacal ? Qu'avez-vous fait pour encourir une telle punition ?

Il y avait une flamme dans ses yeux.

— Je suis resté trop longtemps à parler avec la veuve, et quelqu'un doué d'une grande oreille en a conclu que nous nous connaissions très bien, il y a des années, lorsque nous étions jeunes.

Voilà quelque chose qu'il n'avait pas jugé bon de raconter, mais il n'y avait pas non plus de raison de le cacher à Hugh.

— Vous m'avez demandé un jour pourquoi je ne m'étais jamais marié, et je vous ai répondu que jadis j'en avais eu l'idée, avant de partir pour la Terre Sainte.

— Je m'en souviens ! Vous m'avez même mentionné un nom. Aujourd'hui, avez-vous dit, elle doit avoir des enfants et des petits-enfants... c'est bien ça Cadfael ? Cette dame est votre Richildis ?

⁶ Ces événements sont racontés dans *Un cadavre de trop*, du même auteur, dans la même collection n°1963.(N.d.T.)

— Cette dame est bien Richildis, mais elle n'est pas mienne, dit Cadfael avec emphase. Elle a eu deux époux et moi, seulement une sorte de droit passager, c'est tout.

— Il faut que je la voie ! Celle qui a su charmer vos regards vaut sûrement la peine qu'on la connaisse. Si vous étiez quelqu'un d'autre, cela nuirait grandement à l'objectivité concernant votre foi en l'innocence de son fils, mais je vous connais et il me semble que n'importe quel garnement de son âge vous ferait faire n'importe quoi pour peu qu'il ait des ennuis. Je la rencontrerai cependant, elle a peut-être besoin d'un avis ou d'aide. J'ai l'impression qu'elle se trouve prise dans un embrouillamini légal qu'il importe de clarifier.

— Il y a autre chose que vous pouvez faire, qui vous aidera peut-être à prouver ce que je ne peux que suggérer. Je vous ai dit que le garçon prétend avoir jeté dans le fleuve une toute petite boîte en bois gravé, dit Cadfael, la décrivant minutieusement. Si on pouvait la retrouver, ça rendrait son histoire, à laquelle je crois personnellement, beaucoup plus crédible. Je ne peux pas aller voir les pêcheurs, ni les hommes de la Severn et leur demander de surveiller les endroits qu'ils connaissent et où cet objet pourrait avoir été rejeté par les flots. Mais vous, vous le pouvez. Faites-le annoncer à Shrewsbury et le long du fleuve. Ça vaut la peine d'essayer.

— Vous pouvez y compter, acquiesça Hugh. Il y a un homme dont, c'est le travail, quand un malheureux se noie dans la Severn, de savoir exactement où l'on retrouvera son corps. J'ignore totalement si les petits objets suivent le même circuit, mais lui, il le saura. Et maintenant, si nous nous sommes tout dit, nous ferions mieux d'aller voir votre jumeau de malheur ! Il a eu de la chance que je vous connaisse, on aurait pu avoir du mal à croire, s'il l'avait dit lui-même, qu'il s'agissait du faux coupable. Se ressemblent-ils autant ?

— Non, ils ont simplement un air de famille pour ceux qui les connaissent ou qui les voient côte à côte, mais quand ils sont séparés on peut hésiter, à moins d'être un de leurs proches. Et quand vos hommes poursuivaient le cavalier, ils étaient sûrs de leur affaire. Venez !

Lorsqu'ils se dirigèrent ensemble vers la cellule où Edwy les attendait, en s'énervant un peu maintenant, Cadfael ne savait toujours pas ce que Beringar voulait faire de son prisonnier, mais il n'avait guère de crainte quant à ce qui allait arriver au garçon. Quoi qu'il pût penser de la culpabilité d'Edwin, Hugh n'était pas du genre à reprocher sérieusement à Edwy sa solidarité totale envers son parent.

— Viens à la lumière, Edwy, dit Beringar ouvrant grand la porte de la cellule, que je te regarde. La prochaine fois que vous échangerez vos rôles, je veux être sûr de qui je détiens.

Quand Edwy obéit et sortit méfiant dans la cour, après s'être assuré nerveusement de la présence de frère Cadfael, le shérif-adjoint le prit par le menton et lui souleva doucement le visage, pour l'étudier attentivement. Ses ecchymoses étaient violentes ce matin, mais ses yeux noisette brillaient.

— Je te reconnâitrai, déclara Hugh confiant. Maintenant, jeune homme ! tu nous en as fait perdre du temps, mais je n'ai pas l'intention d'en perdre encore davantage en me payant sur la bête. Où est Edwin Gurney ? Je te le demanderai une seule fois.

La façon de poser la question et l'expression du visage mat ne permettaient pas de savoir ce qui arriverait s'il n'obtenait pas de réponse ; malgré son intonation calme, les possibilités étaient infinies.

— Messire, Edwin est mon parent et mon ami, répondit Edwy humectant ses lèvres sèches et sur le ton le plus respectueux que Cadfael l'ait jamais entendu utiliser, et si j'avais voulu dire où il est, je ne me serais pas donné autant de mal pour l'aider à s'en sortir. Vous voyez bien, je pense, que je ne peux ni ne veux le trahir.

Beringar regarda Cadfael et son visage resta grave, mais dans ses yeux une flamme dansait.

— Très bien, Edwy, à dire vrai, je m'y attendais. Ça ne fait de mal à personne de rester fidèle à ses engagements, mais je veux être sûr de pouvoir te trouver si j'ai besoin de toi, et ne recommence pas à imaginer je ne sais trop quelle évasion invraisemblable.

Edwy se voyait déjà dans une cellule au château de Shrewsbury, et, s'attendant au pire, il s'efforça d'être stoïque.

— Donne-moi ta parole de ne pas sortir de la maison, ni de la boutique de ton père, poursuivit Beringar, avant que je ne t'y autorise, et tu pourras rentrer chez toi. Pourquoi te nourrir sur les deniers publics pendant les fêtes de Noël, lorsque je suis certain que tu te sentiras lié par ta parole, une fois que tu l'auras donnée ? Qu'en dis-tu ?

— Oh ! je vous la donne ! s'écria Edwy haletant, stupéfait, radieux et soulagé. Je ne quitterai pas la cour avant que vous ne me l'ayez dit. Et je vous remercie !

— Bon ! J'ai ta parole, tu as la mienne. Mon devoir, Edwy, n'est pas de trouver un coupable à tout prix, ton oncle ou n'importe qui, il consiste à découvrir celui qui a vraiment commis le meurtre et c'est bien ce que j'ai l'intention de faire. Maintenant, viens, je vais te ramener chez toi moi-même, un mot à tes parents ne fera peut-être pas de mal.

Ils partirent avant la grand-messe de dix heures. Edwy était monté en croupe derrière Beringar, le cheval pommelé à l'ossature puissante pouvait bien en porter deux comme son maître, et les gens d'armes suivaient, deux par deux. C'est seulement en pleine messe, alors qu'il aurait dû penser à des choses plus élevées, que Cadfael furieux se rendit compte qu'il s'était privé d'un double avantage, faute d'y avoir pensé à temps. Martin Bellecote, on le savait, n'avait plus de cheval et l'abbaye désirait se séparer de Rufus, que Richildis serait sûrement heureuse de voir loger chez son gendre, sans rester plus longtemps à la charge de l'abbaye. Beringar aurait probablement trouvé piquant de rendre le cheval au charpentier sous prétexte de soulager l'abbaye d'un incubé. Mais le deuxième point était plus important. La veille, il voulait partir à la recherche de la fiole contenant le poison, sur les bords de l'étang et au lieu de cela, il s'était trouvé coincé dans la clôture. Pourquoi n'avait-il pas pensé à demander à Beringar de suivre cette piste ténue mais importante, alors qu'il lui avait demandé de faire rechercher le reliquaire en bois de poirier par les habitants du bord de l'eau ? Il était trop tard maintenant et il ne

pouvait pas aller rejoindre Beringar en ville pour réparer cette omission. Fâché contre lui-même, il envoya valser frère Mark quand ce dernier l'interrogea sur ce qui s'était passé durant la matinée. Nullement troublé, Mark le suivit après le dîner jusqu'à son refuge du jardin.

— Je suis un vieil idiot, dit Cadfael sortant de son accès de découragement. J'ai perdu une belle occasion de faire faire mon travail par d'autres, puisque je ne peux plus m'en charger moi-même. Mais ça n'est pas ta faute et je suis navré de m'être passé les nerfs sur toi.

— S'il s'agit de quelque chose à faire dehors, dit Mark raisonnable, pourquoi vous serais-je moins utile aujourd'hui qu'hier ?

— C'est vrai, mais je t'ai suffisamment mêlé à tout ça et si j'avais eu assez de sens commun, les gens d'armes auraient pu le faire pour moi, ce qui aurait été bien mieux. Remarque, il ne s'agit ni de quelque chose de dangereux, ni de blâmable, se rappela-t-il en reprenant courage, il s'agit seulement de chercher une bouteille encore une fois...

— La dernière fois, rétorqua Mark méditatif, on cherchait quelque chose qu'on espérait ne pas être une bouteille. Dommage qu'on ne l'ait pas trouvée.

— Exact, mais cette fois, ce devrait être une bouteille, si la venue de Beringar à la place de Prestcote est vraiment de bon augure. Et je vais te dire où.

C'est ce qu'il fit en insistant sur l'importance d'une fenêtre ouverte au sud, même quand il gèle légèrement, par une belle journée.

— J'y vais, dit Mark. Faites donc la sieste sur vos deux oreilles, j'y vois plus clair que vous, question d'âge.

— Attention, prends un mouchoir, et si tu la trouves, enveloppe-la sans la serrer et touches-y le moins possible. Il importe que je sache comment l'huile a coulé et séché.

La lumière de l'après-midi commençait à s'assombrir quand Mark revint. Il restait une demi-heure avant Vêpres, mais à partir de ce moment, chercher un petit objet sur une étroite pente herbeuse aurait été vain. Les jours d'hiver commencent si

tard et finissent si tôt, raccourcissant comme la vie après soixante ans.

Cadfael avait écouté Mark, et il s'était endormi. Il n'avait nulle part où aller, rien à faire, aucun travail réclamant ses efforts. Mais soudain il s'éveilla, et Mark était là, maigre, très droit, austère, penché sur lui avec sur ce visage de prêtre sans âge un bon sourire que Cadfael avait deviné depuis que son ami était entré dans ces murs, alors qu'il n'était qu'un enfant effrayé et plein de ressentiment.

— Réveillez-vous ! J'ai quelque chose pour vous !

Il parlait comme un enfant pour l'anniversaire de son père : « Regarde, je l'ai fait moi-même pour toi ! » Il posa avec précaution sur les genoux de Cadfael la serviette soigneusement pliée, en écarta doucement les plis et en révéla le contenu avec un geste si plein de triomphe et de timidité que l'analogie fut complète. A l'intérieur, on pouvait voir une petite fiole un peu irrégulière, verdâtre, avec sur un côté, une coloration assez différente, là où un enduit brun-jaunâtre avait recouvert le vert de la bouteille, et ce résidu liquide glissait lentement à l'intérieur du flacon.

— Allume-moi cette lampe ! s'exclama Cadfael, saisissant la serviette et élevant le précieux trophée pour mieux le voir.

Mark s'activa avec le silex et l'amadou, et enfin une étincelle apparut au bout de la mèche de la petite chandelle de jonc dans la soucoupe d'argile, mais au-dedans comme au-dehors, le conflit entre la lumière et l'ombre n'arrangeait guère les choses. Il y avait un bouchon fait d'un petit morceau de bois enveloppé dans un bout de lainage. L'odeur s'était en partie évaporée, mais on ne pouvait s'y tromper, et il a reconnu sans peine. Le gel l'avait atténuée, mais c'était bien elle. A l'extérieur du flacon, il y avait une longue trace fine, sèche depuis longtemps et qui avait formé une croûte.

— C'est bien ça ? C'est bien ce que vous vouliez ?

Mark était content, mais inquiet.

— Et comment ! Tu vois, ce n'est pas bien grand, ça peut se cacher dans la main et c'est un poison mortel. Bon, tu m'as dit que le flacon était couché sur le côté quand tu l'as trouvé ? Et que ce qui reste s'est déposé sur toute la longueur à l'intérieur

comme à l'extérieur ? On l'a sûrement rebouché et dissimulé en hâte, et si celui qui a fait ça n'en a pas gardé la marque sur lui, alors cette longue trace grasse m'aura complètement induit en erreur. Assieds-toi maintenant et dis-moi exactement comment tu l'as trouvé, c'est très important. Et sauras-tu retrouver l'endroit en question sans te tromper ?

— Certainement, car j'y ai laissé une marque.

Rouge de plaisir d'avoir bien travaillé, Mark s'assit et se pencha vers Cadfael.

— Vous connaissez les maisons qui ont un bout de jardin qui descend presque jusqu'à l'eau, il y a seulement un sentier étroit le long de l'étang, en dessous. Ça ne me plaisait pas beaucoup de mentir pour pénétrer dans les jardins et, de plus, ils sont étroits et en pente. Ça ne serait pas difficile de jeter quelque chose d'un peu lourd à partir d'une maison jusqu'au bord de l'eau, ou plus loin — pour quelqu'un de pressé. J'ai d'abord suivi le sentier sur toute sa longueur, jusqu'à me trouver à portée de cette fenêtre de la cuisine, celle dont vous avez dit qu'elle était ouverte ce jour-là. Mais ce n'est pas là que je l'ai trouvée.

— Ah non ?

— Non, mais plus loin. Il y a une pellicule de glace sur le bord de l'étang, mais le courant du bief du moulin l'empêche de se former au milieu. J'ai trouvé la bouteille sur le chemin du retour, après avoir cherché partout dans l'herbe et les buissons, et j'ai pensé à chercher de l'autre côté du chemin, le long de la berge. Elle était là, sur le côté, bien maintenue sous la glace. J'ai enfoncé une baguette de noisetier juste à cet endroit, et le trou que j'ai fait restera jusqu'au dégel. Je pense qu'on a jeté le flacon un peu plus loin que la pellicule de glace qu'il pourrait y avoir à ce moment, mais pas suffisamment pour que le courant l'emporte, et à cause du bouchon, il a flotté, il est revenu sur le bord, immobilisé par le gel qui a suivi. Mais, Cadfael, on n'a pas pu le jeter de la fenêtre de la cuisine, c'était trop loin sur le sentier.

— Tu es sûr ? Alors où ? C'est la distance qui te paraît trop grande ?

— Non, mais la direction. C'est beaucoup trop à droite, et il y a des buissons qui font obstacle. L'inclinaison du sol ne s'y

prête pas. Si on avait jeté cette fiole de la fenêtre de la cuisine, elle ne se serait pas trouvée là où je l'ai vue. Impossible. Mais de la fenêtre de l'autre pièce, alors là, oui. Rappelez-vous, Cadfael, cette fenêtre était-elle aussi ouverte ? Celle de la pièce où ils dînaient ?

Cadfael repensa à cette scène dans la maison, au moment où Richildis l'avait accueilli et, désespérée, l'avait conduit jusqu'à la chambre, devant la table en désordre où il y avait encore trois tranchoirs.

— Mais oui ! Le volet était ouvert pour laisser entrer le soleil de midi.

C'est de cette pièce qu'Edwin s'était enfui, humilié et offensé, il avait traversé la cuisine, où théoriquement il avait commis son crime, et s'était plus tard débarrassé de la preuve. Mais on ne l'avait pas vu seul un instant dans la pièce principale ; c'est seulement quand il s'était enfui précipitamment que tous l'avaient perdu de vue.

— Vois-tu ce que cela signifie, Mark ? D'après ce que tu dis, cette fiole a été jetée par la fenêtre de la pièce principale, ou bien quelqu'un a emprunté ce sentier pour la jeter dans l'étang. Edwin n'a pu faire ni l'un ni l'autre. Il aurait pu s'arrêter un moment dans la cuisine, comme on le suppose, mais il n'est certainement pas passé sur le sentier près de l'étang avant de se diriger vers le pont, sinon Aelfric l'aurait rattrapé. Non, il l'aurait même dépassé, ou peut-être retrouvé à la porte de la ville ! Et il n'a eu aucune autre occasion, à aucun autre moment, de se débarrasser de la fiole à cet endroit. Il s'est caché plein d'amertume jusqu'à ce qu'Edwy le découvre, et à partir de ce moment, ils se sont cachés tous les deux avant de venir me voir. Ce petit objet, Mark, c'est la preuve qu'Edwin est aussi innocent que toi et moi.

— Mais ça ne nous dit pas qui est le coupable, remarqua Mark.

— Non. Mais si on a vraiment jeté cette bouteille depuis la fenêtre de la grande pièce, on l'a fait longtemps après le meurtre, car nul n'a été seul un instant jusqu'à l'arrivée ou au départ du sergent. Et si le coupable l'avait sur lui tout le temps, mal bouchée comme elle l'était, alors il en a gardé les marques.

Il essaiera peut-être bien de faire disparaître la tache, mais ça ne sera pas facile. Et qui peut se permettre de jeter une cotte ou une robe ? Non, on trouvera la preuve sur ses vêtements.

— Mais si c'était quelqu'un d'autre, n'appartenant pas à la maison, qui avais commis cet acte et s'était débarrassé de la fiole depuis le chemin ? Vous vous êtes posé des questions sur le cuisinier et les marmitons, il n'y a pas longtemps...

— Certes, ce n'est pas impossible. Mais est-ce vraisemblable ? Du sentier, il était facile de s'assurer que la fiole était emportée par le courant jusqu'au fond de l'étang, et même si elle n'avait pas coulé dans ce cas, il aurait eu tout le temps de vérifier que si ! — elle reviendrait jusqu'au ruisseau, puis au fleuve. Mais tu as vu, elle est tombée trop près, et on a pu la trouver.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Mark, tout excité.

— Nous allons à Vêpres, mon fils, où nous risquons d'être en retard. Et demain, on t'enverra voir Hugli Beringar à Shrewsbury avec cette preuve que tu as trouvée.

Les laïcs, à Vêpres, n'étaient jamais nombreux, mais il y en avait toujours quelques-uns. Ce soir-là, Martin Bellecote était venu de la ville remercier d'abord Dieu de tout cœur, puis Cadfael, pour le retour de son fils. Après la fin du service, il attendit dans le cloître la sortie des moines, et vint à la rencontre de Cadfael à la porte sud.

— Mon frère, si le petit est de nouveau à la maison, même s'il a l'oreille basse, au lieu de se trouver dans une cellule du château, c'est à vous que nous le devons.

— Non, moi je ne pouvais pas le libérer. C'est Hugh Beringar qui a jugé bon de vous le renvoyer. Et croyez-moi, quoi qu'il arrive, vous pouvez faire entière confiance à Beringar, car il est honnête et impartial, et il ne tolère pas l'injustice. Si vous le rencontrez, dites-lui la vérité.

— La vérité, oui, mais pas tout entière, même à lui, et même s'il s'est montré généreux envers mon garçon, je vous l'accorde, riposta Bellecote avec un sourire ambigu. Mais jusqu'à ce que l'autre puisse revenir sans danger comme Edwy, je garderai ce renseignement pour moi. Mais à vous, mon frère...

— Non, l'interrompt Cadfael, pas à moi non plus, mais bientôt j'espère, il n'y aura plus de raison pour qu'il reste caché. Enfin, nous n'en sommes pas là. Tout va bien chez vous ? Edwy se porte bien ?

— Pour ça oui ! S'il n'avait pas pris quelques coups, il aurait moins apprécié son escapade. C'est lui qui a tout organisé. Mais ça l'a rendu prudent un moment. Il n'a jamais été aussi facile, ce qui n'est pas une mauvaise chose. Il travaille plus sérieusement qu'à l'ordinaire. Non pas que nous soyons surchargés à l'approche des fêtes, mais Edwin n'est pas là, Meurig est parti passer Noël en famille, et j'ai assez à faire pour donner de l'occupation à ce galopin.

— Ah ! Meurig est reparti chez lui ?

— Toujours, pour Noël et Pâques. Il a des cousins et un oncle, je crois, aux frontières. Il sera de retour avant la fin de l'année. Meurig attache beaucoup d'importance à ses origines.

« Ma famille est celle de ma mère », avait-il dit à Cadfael, le jour de leur première rencontre. « Je vais avec les miens. Mon père n'était pas Gallois. »

C'était naturel qu'il voulût retourner chez lui pour les fêtes.

— J'espère que nous trouverons tous la paix pour la naissance de notre Seigneur ! s'exclama Cadfael, plus optimiste depuis la découverte de la petite fiole qui se trouvait maintenant sur une étagère de son atelier.

— Amen, mon frère ! Ma famille et moi vous remercions pour votre aide chaleureuse, et si vous avez besoin de la nôtre, elle vous est tout acquise.

Martin Bellecote retourna à sa boutique, son devoir fait, Cadfael et Mark allèrent souper avec leur devoir encore à faire.

— J'irai en ville de bonne heure, murmura Mark à l'oreille de Cadfael, dans ce coin de la salle capitulaire où ils écoutaient frère Francis faire en latin une ennuyeuse lecture après le repas. Je n'irai pas à Primes et tant pis si on m'impose une pénitence.

— Pas question, répliqua fermement Cadfael. Tu attendras la fin du dîner, comme ça, tu auras fini ton travail et tu pourras t'y rendre comme d'habitude, cela vaut mieux. Je ne te laisserai en aucun cas négliger la règle.

— Parce que vous, vous ne le feriez pas, tiens ! riposta Mark, et un sourire lumineux qu'il aurait pu emprunter à Edwin ou à Edwy éclaira son visage d'ordinaire méfiant.

— Seulement pour une question de vie ou de mort. Et en sachant que ce n'est pas bien ! Et puis tu n'es pas moi, et tu ne devrais pas imiter mes erreurs. Cela revient au même, avant le dîner ou après, ajouta-t-il, rassurant. Tu demanderas Hugh Beringar, personne d'autre, hein, il n'y a que lui dont je sois absolument sûr. Emmène-le voir l'endroit où tu as trouvé la fiole, et je crois que la famille d'Edwin pourra bientôt faire revenir le fugitif.

Cette conversation fut pratiquement inutile, le chapitre du lendemain matin empêcha la réalisation de leurs projets et changea tout.

Frère Richard, le sous-prieur, se leva avant que l'on n'abordât des questions de moindre importance, pour dire qu'il y avait quelque chose d'urgent qui nécessitait l'attention du prieur.

— Le frère cellérier a reçu un message de notre bergerie près de Rhydycroesau, au sud d'Oswestry. Le frère convers Barnabas est tombé malade ; il a de la fièvre, mal dans la poitrine, et frère Simon reste seul à s'occuper de tout le troupeau, là-bas. Mais pire encore, il craint d'être incapable de soigner convenablement le malade et demande s'il est possible que quelqu'un qui s'y connaisse mieux vienne l'aider pendant un certain temps.

— J'ai toujours pensé que nous devrions avoir plus de deux hommes là-bas, répondit Robert, fronçant les sourcils. Nous avons deux cents moutons sur ces collines et elles sont loin. Mais, comment frère Simon s'est-il arrangé pour nous informer, puisqu'il reste le seul homme valide ?

— Eh bien, il a profité de ce que notre intendant s'occupe à présent du manoir de Mallilie, qui semble n'être qu'à quelques miles de Rhydycroesau. Frère Simon s'est rendu là-bas, a demandé qu'on nous avertisse et on nous a aussitôt envoyé un palefrenier. Si quelqu'un peut se rendre là-bas aujourd'hui, il n'y aura pas de temps de perdu.

Le nom de Mallilie avait fait dresser l'oreille au prieur, et sortir Cadfael de ses préoccupations, puisqu'il y avait un rapport évident avec le problème qui le préoccupait. Ainsi, Mallilie n'était qu'à quelques miles des bergeries de l'abbaye, près d'Oswestry ! Il ne s'était jamais donné la peine de réfléchir au fait que la situation exacte du manoir pourrait être significative, et cette illumination brutale souleva un nombre important de lièvres qui s'enfuirent éperdus.

— Pas de doute, c'est ce qu'il faut faire, dit Robert.

Il fut presque évident qu'il se rappelait que cette tâche pourrait décemment être confiée à l'apothicaire et à l'herboriste le plus distingué de l'abbaye, ce qui l'empêcherait d'abord d'être en contact avec la veuve Bonel, mais aussi de se mêler d'une façon gênante des événements malheureux qui l'avaient conduite au veuvage. Le prieur tourna majestueusement sa tête aux cheveux argentés et regarda directement Cadfael, geste dont il préférerait s'abstenir en temps ordinaire. Ce dernier s'était dit exactement la même chose, d'une façon tout aussi agréable. « Si j'avais imaginé ça moi-même, ce n'aurait pas pu tomber mieux. Maintenant, Mark peut me laisser faire et rester ici en toute innocence. »

— Frère Cadfael, il semblerait que ce soit votre devoir, vous vous y connaissez en médecine. Pouvez-vous immédiatement réunir toutes les préparations dont notre frère malade aurait éventuellement besoin ?

— Certes et bien volontiers, père, déclara Cadfael avec tant d'enthousiasme que pendant un moment le prieur se mit à douter de sa sagesse et de son acuité.

En quoi la perspective d'une longue chevauchée en hiver, avec au bout la double tâche de médecin et de berger, pouvait-elle combler ainsi cet individu ? Alors qu'ici, il avait fourré son nez avec tant d'assiduité dans les affaires de la maison Bonel ? Mais la distance demeurerait une garantie ; de Rhydygroesau, il ne pourrait plus guère se mêler de ce qui ne le regardait pas.

— J'imagine que ce ne sera pas pour très longtemps. Nous priions tous pour que frère Barnabas se remette vite. Vous pourrez nous adresser un message par les palefreniers de Mallilie en cas de besoin. Votre novice, Mark, en sait-il assez

pour s'occuper des maladies de moindre importance en votre absence ? En cas de troubles sérieux, nous ferons appel au médecin.

— Frère Mark est capable et dévoué, affirma Cadfael, avec un orgueil presque paternel. Il est digne de toute confiance, car s'il sent qu'il a besoin d'un avis autorisé, il le dira simplement. Il a une bonne réserve de tous les remèdes qui risquent d'être nécessaires en cette saison. Nous avons pris cette précaution, au cas où l'hiver serait rude.

— Très bien, alors vu la situation, je vous autorise à quitter le chapitre et à vous préparer. Prenez une bonne mule aux écuries, emportez de la nourriture pour la route et assurez-vous bien d'avoir tout ce qu'il faut pour la maladie que frère Barnabas semble avoir contractée. S'il y a quelqu'un à l'infirmerie que vous croyez devoir visiter avant de partir, faites-le. Nous vous enverrons frère Mark, vous aurez sans doute des conseils à lui donner avant votre départ.

Cadfael quitta le chapitre, laissant ses frères à leurs affaires routinières. « Dieu continue à nous aider », se dit-il, s'activant joyeusement dans son atelier et fouillant sur les étagères pour prendre ce qu'il lui fallait. Des médicaments pour la gorge, la poitrine, la tête, un onguent pour frotter le buste, de la graisse d'oie et des herbes puissantes. Le reste était affaire de chaleur, de nourriture et de soins corrects. Il y avait des poules à Rhydygroesau, et de bonnes vaches laitières qu'on nourrissait pendant l'hiver. Enfin, il y avait la petite fiole verdâtre, toujours enveloppée dans son mouchoir, qu'il lui fallait emporter à Shrewsbury.

Mark arriva en courant, essoufflé, sortant de la leçon de latin que lui donnait frère Paul.

— On me dit que vous partez, que je vais être responsable ici. Mais, Cadfael, que ferai-je sans vous ? Et Hugh Beringar, et cette preuve que nous avons pour lui ?

— Je m'en charge maintenant, dit Cadfael. Pour aller à Rhydygroesau, il faut passer par la ville, je la lui porterai au château moi-même. Toi, ne t'occupe que de ce que je t'ai appris, car je sais que tu connais bien ta leçon, et je serai près de toi en

esprit à chaque instant. Imagine que tu m'interroges et tu trouveras la réponse.

D'une main, il tenait un pot d'onguent, de l'autre, avec une affection distraite, il caressa la tonsure douce du jeune homme, entourée d'une épaisse chevelure très blonde pleine d'épis.

— Il n'y en aura pas pour longtemps ajouta-t-il, on remettra frère Barnabas sur pied en un clin d'œil. Savais-tu, cher Mark, que le manoir de Mallilie est tout près de l'endroit où je vais, et il me semble que la réponse que nous cherchons pourrait bien se trouver là-bas et pas ici.

— Vous croyez ? demanda Mark, plein d'espoir, oubliant ses propres soucis.

— Oui, et j'ai idée — il ne s'agit que d'une idée vague, qu'on m'a suggérée au chapitre... Maintenant rends-toi utile ! Va me chercher une bonne mule aux écuries, et veille à ce qu'on mette toutes mes affaires dans les sacoches. J'ai une course à faire à l'infirmerie avant de partir.

Frère Rhys occupait une position privilégiée près du feu, tassé sur sa chaise, heureux, à moitié endormi, mais suffisamment éveillé pour ouvrir un œil plutôt vif dès qu'on parlait ou qu'on bougeait près de lui. Il était prêt à faire fête à un visiteur. Et son visage s'anima presque quand Cadfael lui dit qu'il se dirigeait vers le nord-ouest du comté et les bergeries de Rhydycroesau.

— Votre pays, mon frère ! Je le saluerai pour vous, si vous voulez. Vous avez encore sûrement de la famille là-bas, depuis trois générations.

— Certes oui ! répondit frère Rhys, montrant ses gencives édentées dans un sourire rêveur. Si vous rencontrez par hasard mon cousin Cynfrith ap Rhys ou son frère Owain, donnez-leur ma bénédiction. Ah, j'ai beaucoup de parents là-bas ! Demandez des nouvelles de ma nièce Angharad, la fille de ma sœur Marared, ma plus jeune sœur, celle qui a épousé Ifor Morgan. Je suppose qu'Ifor est mort maintenant, mais si l'on vous dit qu'il est vivant, dites-lui que je me souviens de lui et que je lui donne mon bonjour. La petite devrait bien venir me voir, depuis

que son fils travaille en ville. Je me rappelle, quand elle était haute comme trois pommes, et si jolie...

— Angharad, c'est celle qui est partie travailler comme servante chez les Bonel à Mallilie ? demanda Cadfael, le poussant doucement sur cette voie.

— Eh oui, quel dommage ! Mais ces Saxons sont là depuis bien des années maintenant. Avec le temps, on s'habitue aux familles étrangères. Ils ne sont jamais allés plus loin cependant. Mallilie n'est qu'une épine dans le flanc de Cynllaith. Bien enfoncée, presque brisée, comme elle le sera peut-être un jour ! Le manoir n'a pas grand-chose de saxon...

— Par exemple ! dit Cadfael. Alors, à proprement parler, bien qu'ayant appartenu à un Anglais, et ce depuis trois générations, Mallilie est en plein pays de Galles ?

— Tout comme le Snowdon, répliqua frère Rhys, sentant encore brûler en lui la vieille étincelle patriotique. Tous les voisins sont gallois, et la plupart des colons. Je suis né juste à l'ouest, près de l'église de Llansilin, qui est le centre de la commune de Cynllaith, en terre galloise depuis le commencement des temps, en terre galloise ! Et qu'un Bonel soit arrivé sous le roi Guillaume Rufus, (Fils de Guillaume le Conquérant et de Mathilde de Flandre) qu'il y ait acquis quelques hectares et qu'il s'y soit maintenu sous le patronage du comte de Chester depuis n'y changerait rien. Cadfael se demanda pourquoi il n'avait pas songé avant à se renseigner sur la situation de ce manoir qui posait problème ?

— Cynllaith a nommé, comme il se doit, des juges gallois ? Compétents en ce qui concerne le code de Hywel Dda, et non celui de l'Angleterre normande ?

— Je crois bien ! C'est une bonne commune, tout ce qu'il y a de gallois ! En leur temps, les Bonel ont été en procès pour des questions de bornage, entre autres, selon la loi qui leur convenait le mieux, galloise ou anglaise, qu'importe, pourvu que ça les fasse gagner ! Mais les gens préfèrent leur code gallois, avec le témoignage des voisins, c'est comme ça qu'on règle une querelle, d'une manière juste ! affirma frère Rhys, sûr de son bon droit, secouant sa tête chenue. Pourquoi ces questions

légalés, mon frère ? vous voulez traîner quelqu'un devant les tribunaux ?

Et rien qu'à cette idée, il gloussa d'un rire liquide, découvrant ses gencives roses.

— Moi non, répliqua Cadfael en se levant, mais je pense à quelqu'un qui pourrait bien y songer.

Il sortit très pensif, et dans la grande cour, le bas soleil d'hiver apparut soudain, l'éblouissant pour la deuxième fois. Paradoxalement, dans cette cécité momentanée, il commençait à voir clair.

CHAPITRE HUIT

Il aurait aimé se détourner de la Wyle pour bavarder un instant avec Martin Bellecote et constater par lui-même que l'on n'ennuyait pas la famille, mais il s'en abstint, en partie parce qu'il avait quelque chose de plus urgent à faire, et aussi parce qu'il ne voulait attirer l'attention ni sur la maison, ni sur la maisonnée. Hugh Beringar était très indépendant et très attaché à la justice, mais il n'en allait pas du tout de même pour les hommes du shérif du Shropshire, qui se référaient plutôt à Gilbert Prestcote, ce qui se comprenait, puisque c'est lui qui représentait officiellement le roi dans cette région. Or la justice de Prestcote serait plus pointue, plus myope et se contenterait d'en finir vite. Prestcote avait beau se trouver à Westminster, et Beringar être théoriquement responsable, le sergent et ses hommes n'en continueraient pas moins à opérer de façon superficielle, sans chercher la petite bête. S'ils surveillaient la boutique de Bellecote, Cadfael ne tenait pas à les provoquer. Et sinon, tant mieux, on aurait obéi à Hugh.

Donc, Cadfael continua impassible sur la Wyle, passa devant la maison de Bellecote sans un regard, et entra dans la ville. Se dirigeant au nord-ouest, il devait franchir le pont qui menait vers le pays de Galles, mais il ne le fit pas non plus et grimpa la colline jusqu'à la Croix-Haute ; à partir de là, la route descendait un peu, pour remonter jusqu'à la porte du château.

Le roi Étienne avait installé une garnison depuis le siège de l'été, et les gardes, bien que vigilants, ne déployaient pas de zèle. En s'approchant, Cadfael ralentit et mena sa mule sur la chaussée, jusque dans l'ombre de la porte. La sentinelle l'attendait calmement.

— Bonjour, mon frère ! Quel bon vent vous amène ?

— Je voudrais parler à Hugh Beringar, dit Cadfael. Dites-lui que frère Cadfael est là, je pense qu'il me trouvera un petit moment.

— Pas de chance, mon frère, pour l'instant Hugh Beringar est absent et il est probable qu'il ne sera pas de retour avant la nuit, car il est parti chercher quelque chose sur la rivière avec Madog du Bateau-des-Morts.

Cette nouvelle rendit courage à Cadfael aussi vite que celle de l'absence de Hugh l'avait découragé et consterné. Il aurait mieux fait après tout de laisser la fiole à Mark, qui aurait pu revenir, s'il n'avait pas vu Hugh la première fois. Cadfael doutait de tous ici, sauf de Beringar, mais maintenant il se trouvait dans une situation qu'il aurait dû prévoir. Hugh n'avait pas perdu de temps pour partir en quête du reliquaire d'Edwin et mieux encore, il s'en occupait lui-même, au lieu d'en charger des sous-fifres. Mais Cadfael ne pouvait se permettre d'attendre longtemps ; plus vite il partirait et mieux ce serait. Il se demandait s'il allait confier sa précieuse preuve à un autre, ou la garder jusqu'à ce qu'il puisse la remettre à Beringar en main propre. Après tout, Edwin était encore en liberté, Dieu sait où, et dans l'immédiat, il n'était pas en danger.

— Si c'est cette affaire d'empoisonnement qui vous amène, dit obligeamment le garde, parlez-en au sergent qui est là. J'ai entendu dire qu'il y avait eu des drôles d'allées et venues à l'abbaye. Vous serez content quand vous aurez retrouvé le calme et que cette canaille se sera fait prendre. Entrez, mon frère, je vais attacher votre mule et annoncer à William Warden que vous êtes là.

Bon, il n'y aurait de toute façon pas de mal à jeter un coup d'œil au représentant de la loi pour se faire une opinion. Il attendit dans une antichambre de pierre attenante au portail, et garda l'objet de sa visite caché dans sa besace avant de se décider. Mais un seul regard au sergent le rendit virtuellement certain que la fiole resterait cachée. C'était lui qui, sur la demande du prieur, était venu chez Bonel ; le sergent, barbu, solide, sûr de lui, et qui, négligeant toute prudence, avait trouvé une piste évidente, reconnut Cadfael tout aussi vite. Ses grandes dents blanches brillèrent en un sourire méprisant dans sa barbe broussailleuse.

— Encore vous, mon frère ? Avec encore une dizaine de raisons pour que le jeune Gurney soit innocent, alors qu'il ne

nous manque plus qu'un témoin qui se soit trouvé là et l'ait vu ? Vous venez encore nous jeter de la poudre aux yeux, j'imagine, alors que le coupable s'enfuit au pays de Galles ?

— Je suis venu pour voir si on avait découvert quelque chose concernant ce que j'ai rapporté à Hugh Beringar hier, dit Cadfael, dissimulant un peu la vérité.

— Non et il n'y a aucune chance. Alors, c'est vous qui l'avez envoyé chercher la lune sur le fleuve ! J'aurais dû m'en douter ! Un petit malin vous raconte une histoire de ce genre et vous, vous y croyez, et par-dessus le marché, vous la faites avaler aux autres ! Quelle idiotie ! Envoyer des hommes parcourir la Severn dans le froid pour chercher un reliquaire inexistant ! Vous aurez des comptes à rendre, mon frère.

— Sans doute, acquiesça calmement Cadfael. Il en va de même pour tous, même pour vous. Mais se donner du mal au nom de la vérité et de la justice, C'est le devoir de Beringar, le vôtre, et le mien aussi. Je fais de mon mieux, et je m'efforce de ne pas courir au plus facile, en fermant les yeux sur tout le reste pour me débarrasser de mon travail, et retrouver ma tranquillité. Bon, apparemment, je vous ai dérangé pour rien. Dites simplement à Hugh Beringar que j'ai demandé à le voir.

Il regarda attentivement le sergent et se demanda si ce message serait seulement transmis. Non, une preuve sérieuse qui semait le trouble ne pouvait être laissée à cet homme ; il était si sûr d'avoir raison qu'il était bien capable de modifier les faits pour qu'ils concordent avec ce qu'il pensait. Rien à faire, la fiole devrait l'accompagner à Rhydygroesau et attendre le moment où frère Barnabas irait mieux et retournerait parmi ses moutons.

— Vous êtes plein de bonnes intentions, mon frère, reconnut généreusement William, mais toute cette histoire est complètement en dehors de votre compétence. Laissez donc agir ceux qui ont l'expérience.

Cadfael prit congé sans rien ajouter, monta sa mule et traversa la ville jusqu'au pied de la colline ; la rue, tournant à droite, le mena jusqu'au pont de l'ouest. Au moins, la partie n'était pas perdue, et Beringar suivait la piste qu'il lui avait indiquée. Il était temps maintenant de s'occuper de son voyage

et de laisser de côté les affaires de Richildis et de son fils, jusqu'à ce qu'il ait soigné de son mieux frère Barnabas.

La route de Shrewsbury à Oswestry était l'une des principales artères de la région, et plutôt bien entretenue. Les anciens Romains l'avaient construite il y a longtemps, quand ils dominaient l'Angleterre, et cette même route, vers le sud-est, allait jusqu'à Londres, où le roi Étienne se préparait maintenant à fêter Noël parmi ses seigneurs, et où le cardinal-évêque Albéric d'Ostie tenait son concile légatin pour la réforme de l'Église, et la déconfiture probable de l'abbé Héribert. Mais ici, dans la direction opposée, la voie était droite et large, un peu recouverte d'herbes çà et là, et un peu mangée sur les côtés, traversant un pays de riches fermages et de bois jusqu'à Oswestry, située à dix-huit miles au maximum. Cadfael avançait à une allure vive mais régulière, qui plaisait à sa mule. Après la ville, les bergeries n'étaient qu'à quatre miles. Au loin, comme il se dirigeait plein ouest dans la lumière déclinante, les collines galloises s'élevaient bleues et nobles, la grande crête moutonnante de Berwyn se fondant dans un ciel légèrement brumeux.

Il arriva avant la nuit à la petite grange toute simple, nichée dans un pli des collines. Une cabane de bois, basse et solide, abritait les moines ; plus loin, on apercevait des écuries et des étables beaucoup plus grandes, où on pouvait mettre les moutons à l'abri de la neige et du gel, et plus loin encore, gravissant des monts peu escarpés, s'étendaient de longs murs de pierres grises aux dessins complexes enfermant les champs où le troupeau broutait, en ce début d'hiver relativement doux, et où on le nourrissait de racines et de grains, si jamais le chaume et l'herbe venaient à manquer. Les plus hardis des moutons étaient encore en liberté dans les collines.

Le chien de frère Simon commença à aboyer, dressant les oreilles en entendant les petits sabots presque silencieux sur la terre mince de l'allée.

Cadfael descendit à la porte et Simon, tout heureux, vint à sa rencontre : il était mince, nerveux, hirsute, il avait dans les quarante ans, mais il n'avait pas plus de défense qu'un enfant,

quand quelque chose, qui n'était pas ses moutons, allait mal. Il connaissait ses bêtes comme une mère ses enfants, mais la maladie de frère Barnabas l'avait atterré. Il prit les mains de Cadfael dans les siennes et les lui serra, reconnaissant de n'être plus seul avec son malade.

— Il est bien atteint, Cadfael, quand il respire son cœur fait un bruit de feuilles sèches, comme si on marchait dans les bois en automne. Je n'ai pas pu enrayer le mal par la transpiration, j'ai essayé...

— Nous essaierons de nouveau, le rassura Cadfael.

Il entra dans la cabane sombre, à la bonne odeur de bois. A l'intérieur, régnait une agréable chaleur sèche ; le bois est la meilleure protection contre les intempéries, si on ne craint pas le feu et parmi ces prés solitaires, il n'y avait guère à s'en inquiéter. Il n'y avait que quelques meubles, juste ce qu'il faut, et dans la pièce principale, frère Barnabas couché, ballotté entre sommeil et veille, bruissant comme feuilles mortes à chaque inspiration, ainsi que le disait Simon. Le malade avait le front chaud et sec, les yeux à demi ouverts et vides. Il était grand, massif, avec une musculature et une ossature puissantes, et de solides réserves qui ne demandaient qu'à être bien utilisées.

— Fais ce que tu as à faire, dit Cadfael, enlevant sa besace et l'ouvrant au pied du lit, je me charge de lui.

— Tu as besoin de quelque chose ? demanda Simon anxieux.

— Mets de l'eau à chauffer, prépare des chiffons et un pichet, et ce sera tout. Si j'ai besoin d'autre chose, je me débrouillerai.

Heureusement, Simon le prit au mot : il avait une confiance enfantine dans les gens dotés de lumières spéciales. Cadfael s'occupa calmement de Barnabas toute la soirée, à la lueur d'une chandelle apportée par Simon, quand la lumière tomba. Une pierre chaude enveloppée dans de la flanelle galloise pour les pieds du malade, un long massage vigoureux pour les côtes, la gorge et la poitrine, jusqu'à la taille, avec un onguent de graisse d'oie imprégnée de moutarde et autres herbes calorifères ; puis il lui entoura la poitrine et la gorge dans un morceau de la même flanelle, prit des linges frais pour le front sec, et confectionna un breuvage de vin chaud avec des épices,

de la bourrache et autres herbes fébrifuges. La potion opéra lentement et régulièrement ; la respiration se calma, les muscles se détendirent. Le patient dormit d'un sommeil agité, mais au milieu de la nuit, la sueur jaillit comme une giboulée trempant le lit. Les deux infirmiers attentifs soulevèrent le malade lorsque la crise fut passée, retirèrent la couverture de sous lui, en disposèrent une fraîche, l'enveloppèrent bien dans une autre et le couvrirent de nouveau chaudement.

— Va dormir, ordonna Cadfael satisfait, il va très bien. A l'aube, il se réveillera affamé.

Il se trompa en cela de quelques heures, car Barnabas, une fois tombé dans un calme et profond sommeil, dormit presque jusqu'à midi le lendemain. Il s'éveilla l'œil clair, respirant calmement, mais faible comme un agneau nouveau-né.

— Ne t'inquiète pas, dit gaiement Cadfael. Même si tu étais sur pied, on ne te laisserait pas sortir pendant au moins un ou deux jours. Tu as tout le temps, profite-en et reste tranquille, nous suffirons bien tous deux à surveiller ton troupeau.

Barnabas, délivré de ses tourments, se contenta de les prendre au mot et de jouir de sa convalescence. Il mangea d'abord avec un peu de méfiance, car il avait perdu le goût pendant son accès de fièvre, mais il retrouva et les plaisirs de la table et un appétit féroce.

— C'est un excellent signe, déclara Cadfael. Un homme qui mange avec plaisir est sur le point de retrouver la santé.

Ils laissèrent le malade dormir aussi bien qu'il avait mangé et sortirent voir les moutons, les poulets, la vache et les autres habitants de la bergerie.

— L'année a été agréable jusqu'à maintenant remarqua frère Simon, satisfait, regardant ses solides moutons des collines, avec leurs longues pattes.

Ils étaient aussi gallois que Cadfael, avec leurs longues têtes hautaines et impénétrables, leurs oreilles pointues et leurs yeux jaunes incisifs capables de faire baisser le regard à un saint.

— Ils ont encore largement de quoi brouter, avec l'herbe qui a poussé si tard et ce qu'ils ont trouvé de bon dans les chaumes après la moisson. Il y a aussi des têtes de betteraves qui font du

bon fourrage. Les toisons seront très belles cette année, quand on les tondra, à moins que l'hiver ne devienne plus rude.

Du sommet des collines, dominant les vallées encaissées, Cadfael regarda vers le sud-ouest, là où la longue crête descendait vers des terres plus basses, entre les monts.

— Mallilie doit s'abriter quelque part par là, je suppose.

— Oui. A trois miles en prenant par le chemin le plus facile. Le manoir est au milieu des collines et des terres qui s'ouvrent au sud-est. De la bonne terre, en général. Et j'étais drôlement content de savoir qu'on y avait un intendant, quand j'ai eu besoin d'un messenger. Tu as quelque chose à faire là-bas ?

— J'aurais quelque chose à y vérifier quand Barnabas ira mieux et que l'on pourra se passer de moi, dit Cadfael tournant la tête vers l'est. Même ici, on doit se trouver du côté gallois, à un bon mile ou plus du vieux mur de clôture frontalier. Je n'y suis jamais allé avant, n'étant pas berger ; moi je suis de Gwynedd, de la région de Conwy, là-bas. Mais même ces vallons me paraissent familiers.

Le manoir de Gervase Bonel devait se trouver un peu plus loin en terre galloise que ces hauts pâturages eux-mêmes. Les Bénédictins avaient peu de représentants au pays de Galles, les Gallois préférant leur vieux christianisme celtique, l'ermitage solitaire du saint anachorète et la petite communauté familière de moines celtes, aux fondations structurées et solides relevant de Rome. Au sud, les aventuriers séculiers normands avaient pénétré bien plus profondément, mais ici Mallilie, comme l'avait dit frère Rhys, donnait bien l'impression d'une épine unique dans la chair galloise.

— Ça ne prend pas longtemps d'aller à Mallilie, dit Simon désireux de se rendre utile. Notre cheval est relativement âgé mais solide, et en général, il ne travaille pas assez. Maintenant, je peux très bien me débrouiller, si tu veux y faire visite demain.

— Voyons d'abord comment se portera Barnabas, dit Cadfael.

Barnabas se portait très bien, maintenant qu'il n'avait plus de fièvre. Avant la nuit, il en eut assez de rester au lit et insista pour se lever et s'essayer à marcher dans la chambre sur ses jambes affaiblies. Il n'avait besoin que de sa force naturelle et de

son grand cœur pour se remettre maintenant, mais il avalait sans discuter tous les remèdes que Cadfael lui donnait et consentit à se laisser de nouveau masser la poitrine et la gorge.

— Ne te tourmente pas pour moi, dit-il. A présent, je serai de nouveau fort comme un bœuf en un rien de temps et si je ne peux pas retourner dans les collines avant un jour ou deux – en réalité, j'en serais très capable, si seulement tu m'y autorisais ! je m'occuperai de la maison, des poules et de la vache, en plus.

Le lendemain matin, il se leva avec eux pour Prime et refusa de retourner au lit ; cependant, quand ils l'en pressèrent, il consentit à s'asseoir bien au chaud près du feu et à se contenter de cuire le pain et de préparer le dîner.

— Alors, j'y vais, déclara Cadfael, si tu peux te passer de moi aujourd'hui, Simon. En partant maintenant, j'aurai la plus grande partie de la journée devant moi et je serai de retour à temps pour le travail du soir.

Frère Simon sortit avec lui jusqu'à l'endroit où le sentier bifurquait et lui indiqua la route. Après le hameau de Croesau Bach, il arriverait à un carrefour, et tournerait à droite, de là, il verrait les collines se séparer devant lui et en se dirigeant droit vers cette fourche, il arriverait à Mallilie, après quoi la route continuait vers l'ouest jusqu'à Llansilin, chef-lieu de la commune de Cynllaith.

Le matin était légèrement brumeux, mais le soleil perçait à travers la brume et la terre humide brillait un peu à cause d'une mince couche de gel qui fondait déjà. Cadfael avait opté pour le cheval de la grange plutôt que pour la mule, puisque cette dernière, s'étant bien dépensée en montant vers le nord, avait droit à du repos. Le cheval était un bai plutôt laid, d'apparence ordinaire mais doté d'une disposition assez aimable, d'un grand cœur, et désireux de travailler. C'était agréable de chevaucher seul en ce beau matin d'hiver, sur la terre souple, entre les vallons qui lui rappelaient sa jeunesse, agréable aussi d'être libéré des tâches routinières, et de la nécessité de parler, à part le salut occasionnel qu'il adressait à une femme coupant du petit bois dans sa cour, ou à un homme qui conduisait ses moutons sur un nouveau pâturage. Même cela était un plaisir tout particulier, parce qu'instinctivement, il s'exprimait en

gallois. Les tenures ici étaient disséminées et rares, avant d'arriver à Croesau sur une terre plus basse et plus riche où les belles lignes des labours lui indiquèrent qu'il était déjà sur le territoire de Mallilie. Un ruisseau naissait sur sa droite ; il l'accompagna jusqu'à la fourche où, de part et d'autre, les collines resserraient leurs pentes. A un mile, le ruisseau devint une petite rivière, arrosant les prairies des deux rives et les sillons sombres des terres labourées, plus loin. Des arbres garnissaient le haut des pentes, la vallée faisait face au sud-est dans le soleil du matin. C'était un bel endroit aux tenures abritées et riches. Plus avant dans le défilé, dans un pli des vallons à sa droite, et à demi entouré de terres boisées, il arriva au manoir.

Une palissade de bois l'encerclait, haute et massive, mais la maison se situait sur un promontoire et dominait le paysage. Elle était construite en pierre locale de granit gris, avec un long toit d'ardoises brillant au soleil comme des écailles de poisson, là où le gel commençait à se changer en gouttelettes. Il traversa la rivière sur un pont de bois, entra par la porte ouverte de la palissade et le bâtiment lui apparut tout entier ; un haut escalier de pierre menait à la porte principale de l'étage où l'on habitait, à main gauche. Au niveau du sol, trois portes, séparées, assez larges pour laisser passer des charrettes menaient dans ce qui était évidemment une cave voûtée, avec des magasins suffisants pour tenir un siège. A en juger d'après les fenêtres, là où il y avait des pignons, se trouvait une autre petite pièce au-dessus de la cuisine. Les fenêtres à meneaux de la grande salle et de celle attenante, où pénétrait le soleil, étaient nombreuses. A l'intérieur de la palissade, il y avait de grands appentis, des écuries et des magasins. Hobereaux normands, héritiers présomptifs et abbés bénédictins avaient toutes les raisons de désirer cette propriété. Richildis avait bien fait un bon mariage, un peu trop même.

Les serviteurs devaient être ceux de Bonel, qui continuaient leur travail sous un nouveau maître. Un palefrenier vint prendre le cheval de Cadfael et n'estima pas nécessaire d'interroger quelqu'un qui portait la robe des Bénédictins. Il n'y avait guère de monde dans la cour, mais ils paraissaient sûrs d'eux-mêmes ;

si impressionnante que fût la maison, elle n'avait manifestement pas besoin d'un personnel nombreux. C'étaient sans doute des gens du cru, c'est-à-dire des Gallois, comme la servante qui avait réchauffé le lit de son seigneur en lui donnant un enfant qu'il négligeait. Ce sont des choses qui arrivent ! Peut-être Bonel était-il bel homme, à l'époque, et lui avait-il donné du plaisir, en plus de l'enfant. En outre, il l'avait gardée après, avec son rejeton, mais comme simple domestique, pas comme s'ils étaient membres de sa famille, ni de sa parentèle. Cet homme ne prenait que ce qu'il pensait lui appartenir légalement, mais sans rien abandonner à l'intérieur de ses limites. Un homme qui abandonnait une tenure de serf dont nul ne voulait à un cadet affamé, d'une famille libre, pouvait se faire attribuer ce colon comme serf, en termes de service coutumier, et avec le ferme soutien de la loi. Sa progéniture subirait un destin identique, en vertu du même code.

Sur cette frontière où s'affrontaient la terre et la loi, Cadfael se sentait entièrement gallois de cœur et d'esprit, mais il était forcé de reconnaître que l'Anglais s'en était tenu tout aussi passionnément à sa propre loi, sûr de son bon droit. Ce n'était pas un mauvais homme, seulement un homme de son époque et il s'était fait assassiner. A vrai dire, Cadfael n'avait rien à faire dans cette maison, qu'à observer, ce qu'il faisait maintenant. Il entra néanmoins, monta l'escalier extérieur, et prit le couloir menant à la grande salle. Un garçon sortant des cuisines le salua sans s'arrêter, comme s'il était un familier de la maison et qu'il connaissait les lieux. La grande salle était très haute, avec des poutres solides. Ensuite, Cadfael passa dans un cabinet. C'est là sûrement que Bonel avait eu l'intention d'installer les boiseries commandées à Martin Bellecote, transaction qui lui avait permis, pour la première fois, de voir Richildis Gurney, qui s'était jadis appelée Richildis Vaughan, fille d'un honnête marchand sans prétentions, et de lui donner son cœur.

Martin avait fait du bon travail et ajusté les boiseries avec amour et adresse. Le cabinet était plus étroit que la grande salle, car on y avait aménagé une garde-robe et une petite chapelle. Il brillait doucement, parfumé par l'odeur de la boiserie de chêne, à peine sculptée et cirée, dont le doux grain argenté luisait sous

la lumière pénétrant par la grande fenêtre. Edwin avait un bon frère et un bon maître, nul besoin pour lui de se plaindre, si cet héritage illusoire lui échappait.

— Mille pardons, mon frère, dit une voix respectueuse derrière Cadfael. On ne m'avait pas dit qu'il y avait un messenger de Shrewsbury.

Cadfael se tourna surpris, et vit l'intendant de l'abbaye : c'était un laïc, un homme de loi, assez jeune pour montrer de la déférence envers ses employeurs, assez mûr pour commander dans le domaine qui était le sien.

— C'est moi qui devrais vous demander pardon, répliqua Cadfael, pour être venu ici sans cérémonie. A dire vrai, je n'ai rien à y faire, mais étant dans le voisinage, j'étais curieux de voir notre nouveau manoir.

— S'il est vraiment à nous, remarqua tristement l'intendant, regardant autour de lui d'un œil vif, et évaluant ce que l'abbaye pourrait bien perdre. Il semble qu'il y ait un doute en ce moment, bien que pour moi, ça ne fasse aucune différence, je suis chargé de l'administrer, quel que soit celui qui en héritera. Le travail a été bien fait, avec profit. Mais si on ne vous a pas envoyé vous joindre à nous, où habitez-vous ? Aussi longtemps que nous détenons ce manoir, nous pouvons vous offrir une chambre, si cela vous agréait de rester.

— Impossible, répondit Cadfael. On m'a envoyé de Shrewsbury pour soigner l'un de nos frères, qui est berger près de Rhydydroesau et jusqu'à ce qu'il aille mieux, c'est moi qui dois le remplacer.

— Je gage que sa santé s'améliore.

— A tel point que j'ai cru pouvoir distraire quelques heures pour venir voir la propriété qui risque de nous échapper. Mais avez-vous dans l'immédiat quelque raison de penser que notre tenure soit menacée ? Je ne parle pas du problème évident de la non signature de la charte.

— La situation est assez curieuse, commença l'intendant dubitatif en se mordant les lèvres. Si l'héritier séculier et l'abbaye perdent leurs droits, l'avenir de Mallilie sera très débattu. Le comte de Chester en est le suzerain et il peut l'attribuer comme il lui plaira. En ces temps troublés, je doute

qu'il veuille laisser le domaine aux mains des moines. On pourrait faire appel, bien sûr, mais pas avant que Shrewsbury n'ait de nouveau un abbé avec les pleins pouvoirs. Entre-temps, il ne reste qu'à administrer cette terre en attendant la décision légale. Voulez vous dîner avec moi, mon frère ? Ou prendre une coupe de vin ?

Cadfael refusa l'offre du déjeuner ; il était encore tôt, et il savait comment employer les heures de jour qui lui restaient. Mais il accepta le vin avec plaisir. Ils s'assirent tous les deux dans le cabinet aux boiseries et le marmiton gallois aux cheveux noirs leur apporta un flacon et deux cornes à boire.

— Vous n'avez pas d'ennuis avec les Gallois, à l'ouest ? demanda Cadfael.

— Non, ils sont habitués aux Bonel en tant que voisins, depuis cinquante ans maintenant, et les relations sont bonnes de part et d'autre. Cependant, je n'ai pas beaucoup de contacts avec eux, sauf avec mes propres colons gallois. Vous le savez vous même, mon frère, des deux côtés de la frontière, il y a des Gallois et des Anglais, vivant les uns près des autres, et la plupart du temps, chacun a de la famille de l'autre côté.

— L'un de nos plus vieux moines, dit Cadfael, vient de cette région, d'un village entre ici et Llansilin. Il évoquait ses vieux parents quand il a su que je venais à Rhydycroesau. Je serais heureux de leur transmettre son salut, si je peux les trouver. Il a mentionné deux cousins, Cynfrith et Owain ap Rhys. Vous ne les auriez pas rencontrés par hasard ? Et un frère par mariage, un certain Ifor Morgan... mais il y a longtemps qu'il n'a pas eu de contact avec eux, et pour autant que je sache, cet Ifor Morgan est peut-être mort depuis longtemps. Il doit être à peu près du même âge que Rhys, et peu d'entre nous vivent aussi longtemps.

— Cynfrith Rhys, répéta l'intendant secouant la tête dubitatif, j'en ai entendu parler, il a une tenure à environ un demi-mile à l'ouest. Ifor Morgan... non, ça ne me dit rien, mais je vais vous dire, s'il est vivant, le petit le saura, il est aussi de Llansilin. Interrogez-le en partant, et en gallois de préférence, même s'il connaît assez bien l'anglais. Vous en tirerez plus en gallois... et d'autant plus facilement (il eut un petit sourire) que je ne serai pas avec vous. Non quels soient mal disposés, ces

Gallois, mais ils gardent leur quant-à-soi, et c'est extraordinaire de voir comme ils ne comprennent pas l'anglais quand ça les arrange, pour laisser l'étranger à l'écart.

— J'essaierai, l'assura Cadfael, et je vous remercie de vos conseils.

— Alors, vous m'excuserez, si je ne vous accompagne pas jusqu'à la porte et si je vous dis adieu. Vous vous en tirerez mieux tout seul.

Cadfael comprit l'allusion et prit congé là, dans le cabinet ; il traversa la grande salle et, par le passage protégé, arriva dans la cuisine. Le garçon était là, le visage rouge, il venait de retirer du four une fournée de pain. Posant son fardeau sur la paille d'argile, pour qu'il refroidisse petit à petit, il tourna la tête prudemment. Il ne s'agissait ni de peur, ni de manque de confiance, mais de l'attitude d'un animal sauvage vif et prêt à répondre à toute créature vivante, curieux et disposé à se montrer amical.

— Dieu te garde, mon fils ! dit Cadfael en gallois. Si ton pain est prêt maintenant, agis en bon chrétien, viens à la porte avec moi et montre à un étranger comment se rendre à la tenure de Cynfrith Rhys ou de son frère Owain.

Le garçon ouvrit de grands yeux qui s'éclairèrent en entendant le moine lui parler calmement et dans sa propre langue.

— Vous venez de l'abbaye de Shrewsbury, vous y vivez ?

— Oui.

— Mais vous êtes gallois ?

— Tout autant que toi, mon petit, mais pas de cette région. Je suis né dans la vallée de Conwy, près de Trefriw.

— Que voulez-vous à Cynfrith Rhys ? demanda le garçon directement.

« Maintenant, je sais que je suis au pays de Galles », se dit Cadfael. « Si un serviteur anglais s'était risqué à poser ce genre de questions, il l'aurait fait d'une manière détournée, obséquieusement, de peur de se faire tailler les oreilles en pointe, mais un jeune Gallois dit ce qu'il a à dire, même aux princes. »

— Dans notre abbaye, répondit-il courtoisement, il y a un vieux moine, jadis connu par ici sous le nom de Rhys Griffith, et c'est le cousin des autres fils de Rhys. Quand j'ai quitté Shrewsbury, je lui ai dit que je saluerais sa parentèle, et c'est ce que je ferai, si je peux les trouver. Tiens, à propos, il m'a donné un autre nom, et tu pourras peut-être me dire s'il est vivant ou mort, car il doit être vieux. Rhys avait une sœur, Marared, qui a épousé un certain Ifor Morgan, et ils ont eu une fille, Angharad mais elle est morte depuis des années, je crois. Mais si Ifor est encore vivant, je le saluerai aussi.

— Monsieur, Ifor Morgan est encore vivant, dit le garçon dont la froideur se fondit en sourire sous cette pluie de noms gallois. Il vit assez loin d'ici, près de Llansilin. Venez, je vais vous montrer le chemin.

Il descendit légèrement l'escalier de pierre, précédant Cadfael, et trotta devant lui jusqu'au portail. Cadfael suivait, à côté de son cheval, et il regarda l'endroit que désignait le garçon, vers l'ouest entre les collines.

— Il n'y a qu'un mile jusque chez Cynfrith Rhys et sa maison est près du sentier, à main droite, avec un crayonnage autour de la cour. Vous verrez ses chèvres blanches dans le petit enclos. Pour Ifor Morgan, il faut aller plus loin. Continuez sur le même chemin jusqu'à ce que vous ayez passé les collines et que vous dominiez la vallée. Alors, prenez la route à droite, qui traverse la rivière à gué avant de rejoindre la Cynllaith. Un demi mile plus loin, regardez encore à droite, juste derrière les arbres et vous verrez une petite maison de bois : c'est là que vit Ifor. Il est très vieux maintenant, mais cependant, il vit seul.

Cadfael le remercia et monta à cheval.

— Quant à l'autre frère, Owain, ajouta gaiement le garçon, désireux à présent de fournir toutes les informations qui pourraient se révéler utiles, si vous restez encore deux jours par ici, vous pourrez le voir à Llansilin après-demain, quand le tribunal communal se réunira, car il a une dispute qu'on a reportée lors de la dernière session, ainsi que quelques autres. Les juges ont vu les terrains litigieux et après-demain, ils rendront leur jugement. Ils n'aiment pas que des querelles subsistent à Noël. La tenure d'Owain est bien au-delà de la ville,

mais pour sûr, vous le trouverez à l'église de Llansilin. L'un de ses voisins a déplacé sa pierre de bornage, enfin, c'est ce qu'il prétend.

Il en avait dit plus qu'il ne s'était rendu compte, mais il n'avait aucune idée de l'impression qu'il avait faite sur Cadfael. Une question, la plus importante peut-être, avait trouvé sa réponse sans même qu'il ait eu à la poser.

Cynfrith Rhys – il semblait y avoir tant de Rhys dans la famille qu'en certains cas, il fallait remonter à trois générations pour les distinguer – fut facile à trouver, et très désireux de bavarder, même avec un moine bénédictin, quand il constata que ce moine parlait gallois. Il invita cordialement Cadfael, qui accepta cette invitation avec plaisir. Sa maison avait une seule pièce et une petite cuisine ; c'était le domaine d'un solitaire et apparemment, Cynfrith y vivait seul avec ses chèvres et ses poules. Il était gallois, solide, trapu, avec une ossature puissante, des cheveux qui grisonnaient aux tempes et se raréfiaient sur le sommet du crâne. Autour de ses yeux vifs et clignotants, on distinguait des rides dues à la bonne humeur, fréquente chez ceux qui vivent dehors. Il était plus jeune d'au moins vingt ans que son cousin à l'infirmerie de Shrewsbury. Il offrit au visiteur du pain et du fromage de chèvre, ainsi que des pommes douces et ridées.

— Alors, ce bon vieux est toujours vivant ! s'exclama-t-il. Je me suis souvent posé la question. C'est le cousin de ma mère au premier degré, pas le mien, mais il fut un temps où je le connaissais bien. Il doit avoir près de quatre-vingts ans maintenant, je suppose. Et il se plaît toujours dans son cloître ? Je vais lui envoyer une petite bouteille de la liqueur qu'il lui faut, mon frère, si vous voulez avoir la gentillesse de la lui rapporter. Je la distille moi-même, ça l'aidera à passer l'hiver, une petite goutte de temps en temps, c'est bon pour le cœur, et ça ne fait pas de mal à la mémoire non plus. Dire qu'il se souvient encore de nous tous ! Et qu'il vous a parlé de mon frère ! Oh, soyez-en sûr, je transmettrai le message à Owain quand je le verrai. Il a une bonne épouse, et des grands fils, dites-le au vieux ; l'aîné, Elis, va se marier au printemps. Après-

demain, je verrai mon frère, son affaire passe au tribunal communal de Llansilin.

— C'est ce qu'on m'a dit à Mallilie. Je lui souhaite d'avoir gain de cause.

— Il prétend que Hywel Fychan, son voisin, a déplacé l'une de ses pierres de bornage, et ça ne m'étonnerait pas, mais je n'irais pas jusqu'à dire qu'Owain n'en a jamais fait autant pour Hywel jadis. C'est un vieux passe-temps ici. Mais vous le savez bien, vous êtes gallois, vous aussi. Ils acceptent toujours la décision du tribunal, c'est-à-dire jusqu'à la prochaine fois, et ils ne s'en veulent pas. Ils boiront ensemble à Noël.

— On devrait tous en faire autant, observa Cadfael, assez sentencieux.

Dès qu'il le put, il prit congé très poliment, prétextant — ce qui était vrai — qu'il avait quelqu'un d'autre à voir et que les jours étaient courts. Il poursuivit son chemin le long de la petite rivière, ragaillardisé et édifié par ce contact avec tant de bonne volonté dénuée de crainte. La petite fiole de liqueur forte se balançait dans sa besace ; il était heureux d'avoir laissé l'autre, celle qui contenait le poison, à la bergerie.

En traversant le défilé, il vit la vallée de la Cynllaith s'ouvrir devant lui, le sentier à droite traçait une ligne nette à travers l'herbe pour passer à gué le petit affluent. Un demi-mile plus loin, des bois couvraient la pente de la crête, et au plus fort de l'été, la maison basse aurait pu être difficile à trouver parmi les arbres ; mais maintenant, avec toutes ces feuilles mortes, elle était aussi visible derrière les branches nues que le nez au milieu du visage. L'herbe clairsemée allait presque jusqu'à la haie, et sur un côté, contournant le bâtiment, les arbres l'entouraient à demi comme un rideau. Cadfael suivit l'arc de cercle, car aucune porte n'était visible en face du sentier. Un cheval au bout d'une longue corde passa au petit trot devant le pignon, broutant tranquillement ; il était aussi grand, efflanqué et laid que celui que montait le moine, bien que certainement légèrement plus âgé. En voyant le visiteur, l'animal s'arrêta net et le fixa un moment avant de redescendre l'encolure dans l'herbe épaisse.

Il y avait certainement bien des chevaux répondant à cette description : un vieux cheval pie tout osseux, c'était le cas de celui-là, avec sa robe extraordinairement noire et blanche aux dessins invraisemblables. Mais tous n'avaient sûrement pas le même nom.

Cadfael lâcha sa bride et s'avança doucement vers l'animal qui paissait tranquillement et qui cessa de lui prêter la moindre attention après un simple regard. Il siffla et appela à mi-voix :

— Japhet !

Le cheval pie dressa ses longues oreilles, leva une tête osseuse et aimable, tendant l'encolure, les naseaux dilatés, vers ce bruit familier, puis sûr de ne pas s'être trompé, il s'avança, vif et confiant, jusqu'à la main que Cadfael lui présentait. Ce dernier caressa le front haut et la longue encolure.

— Eh bien, Japhet, mon ami, que fais-tu ici ?

Entendant des pas dans l'herbe sèche, Cadfael tourna vivement la tête en direction de l'angle de la maison. Un vénérable vieillard, silencieux, le regardait intensément. C'était un homme de grande taille et aux cheveux blancs, mais dont les sourcils demeuraient aussi noirs et épais qu'un buisson d'ajoncs, et dont les yeux étaient aussi bleus qu'un ciel d'hiver. Il était vêtu de drap tissé, comme on en porte à la campagne, mais son allure et sa stature donnaient à ses habits l'apparence d'un vêtement de cérémonie.

— Il me semble que vous êtes Ifor Morgan, dit Cadfael, tourné vers lui, une main toujours posée sur l'encolure de Japhet. Je m'appelle Cadfael, jadis Cadfael Meilyr. Je viens vous voir de la part de Rhys Griffith, le frère de votre femme, qui est maintenant frère Rhys de l'abbaye de Shrewsbury.

La voix qui sortait de la longue bouche, austère et sèche était profonde et sonore, étonnamment musicale.

— Êtes-vous sûr de ne pas être venu voir l'un de mes hôtes, mon frère ?

— Non, affirma Cadfael, il s'agissait bien de vous. Maintenant, il s'agit de vous deux. Mais laissez-moi d'abord vous suggérer de cacher ce cheval : si j'ai pu le reconnaître d'après sa description, je ne suis certainement pas le seul.

— Entrez donc, dit le vieillard en lui lançant un long regard perçant, puis il tourna les talons et lui indiqua le chemin.

Cadfael prit le temps de mettre Japhet à l'abri derrière la maison et de raccourcir sa longe, pour le maintenir là avant de suivre Ifor.

Dans la fumée, l'odeur de bois et l'obscurité de l'intérieur, le vieillard avait posé une main protectrice sur l'épaule d'Edwin. Et ce dernier, à la sensibilité et la générosité de la jeunesse, ajoutait quelque chose de la dignité et de la grâce du vieil homme. Comme lui, il était très droit et calme, bien que manquant de l'expérience acquise par Ifor dont il imitait le port de tête et la sérénité altière du regard.

— Le garçon me dit que vous êtes un ami, ses amis sont les bienvenus, déclara le vieil homme.

— Frère Cadfael a été bon pour moi, affirma Edwin, et pour mon neveu Edwy, comme vous l'a dit Meurig. J'ai de la chance avec mes amis. Mais comment m'avez-vous trouvé ?

— En ne te cherchant pas, répondit Cadfael. En vérité, j'ai eu quelque difficulté à ne pas savoir où tu étais parti, et je ne suis certainement pas venu jusque-là pour te trouver. J'avais un message innocent pour Ifor Morgan ici présent, de ce vieux moine que tu as visité à l'infirmerie avec Meurig. Votre beau-frère, mon ami, Rhys Griffith est toujours en vie, et malgré son âge, il se porte bien dans notre couvent. Quand il a entendu dire que je venais par ici, il m'a chargé de transmettre ses salutations et ses prières à ses parents. Il ne les a pas oubliés, bien qu'il ne soit pas revenu depuis longtemps par ici, et je doute qu'il y revienne jamais. Je sors de chez Cynfrith Rhys à qui j'ai demandé de transmettre le même message à son frère Owain, et s'il reste des gens encore en vie de sa génération ou qui se souviendraient de lui, soyez assez aimable pour leur dire, si l'occasion se présente, qu'il se souvient de ses origines et de sa terre et de tous ceux qui ont ici leurs racines.

— Je le reconnais bien là, dit Ifor, se déridant soudain avec un sourire chaleureux. Il a toujours été un parent loyal ; il aimait ma fille et tous les autres jeunes de notre clan, car il n'avait pas d'enfants. Il a perdu sa femme de bonne heure, sinon, il serait encore parmi nous. Asseyez-vous un instant,

mon frère, et dites-moi comment il va, si vous voulez bien lui transmettre ma bénédiction, je vous en serai reconnaissant.

— Meurig vous aura dit presque tout ce que j'ai à vous dire quand il vous a amené Edwin, déclara Cadfael, s'installant près de lui sur un banc à la table grossière. Il n'est pas ici avec vous ?

— Mon petit-fils est allé faire le tour de ses parents et voisins, répondit le vieillard, car il vient rarement maintenant. Il sera de retour dans quelques jours, je crois bien. Il m'a dit en effet qu'il était passé voir Rhys, avec le petit qui est là, mais il n'est resté qu'une heure ou deux, avant de partir faire ses visites. On aura le temps de parler quand il reviendra.

Cadfael avait bien envie de raccourcir son séjour, car bien qu'il ne lui soit jamais venu à l'idée que les gens d'armes pourraient trouver intéressant de le surveiller lorsqu'il avait quitté Shrewsbury, découvrir Edwin ici avait été trop facile, et maintenant, il était inquiet. Il n'avait, c'est vrai, ni espéré, ni cherché le garçon jusqu'à présent, mais même Hugh Beringar, sans parler de ses subordonnés, s'était peut-être dit que le contraire était possible et l'avait fait suivre discrètement. Pourtant il lui était impossible de dire ce qu'il avait à dire et de s'en aller, alors que le vieillard prenait manifestement plaisir à raviver de vieux souvenirs. Il évoquait, tout heureux, le temps où il avait encore sa femme, et où sa fille était une belle enfant pleine de vie. Maintenant, tout ce qu'il lui restait, c'était un petit-fils, ainsi que sa dignité et son intégrité.

L'exil et le refuge qu'il avait trouvés en cet endroit éloigné, ainsi que la compagnie de cet impressionnant ancêtre, avaient fait beaucoup d'effet à Edwin. Il s'était retiré dans l'ombre pour laisser tranquilles ses aînés, sans rien demander pour lui-même, ni poser de questions concernant ses propres ennuis. Il alla tranquillement chercher des gobelets et un pichet d'hydromel, et les servit discrètement et proprement, très digne et humble, puis il s'éloigna de nouveau, jusqu'à ce que se tournant, Ifor l'attirât vers la table.

— Jeune homme, tu dois avoir des choses à demander à frère Cadfael et aussi à lui dire.

Le garçon n'avait pas perdu sa langue, après tout, et maintenant qu'on l'en priait, il s'exprima avec autant de

volubilité et de véhémence qu'auparavant. Il commença par demander des nouvelles d'Edwy, avec une inquiétude qu'il n'aurait jamais révélée à celui qui en était l'objet, et cela le soulagea grandement d'apprendre que l'aventure s'était terminée mieux qu'on n'aurait pu l'espérer.

— Alors, comme ça, Hugh Beringar s'est montré aussi impartial et généreux ? Il vous a écouté, il cherche ma boîte ? Ah, s'il pouvait la trouver... ! Ça ne me plaisait pas de laisser Edwy jouer ce rôle pour moi, mais il y tenait absolument. Alors, j'ai emmené Japhet par un chemin détourné jusqu'à un endroit où on jouait dans le temps, un bosquet près de la rivière, et Meurig m'a retrouvé là-bas, il m'a donné un signe de reconnaissance pour son grand-père et m'a dit comment trouver l'endroit. Et le lendemain, il est venu lui aussi, comme il l'avait promis.

— Qu'est-ce que tu envisages de faire, si on ne trouve jamais la vérité ? demanda doucement Cadfael. Et si tu ne peux jamais revenir ? Dieu veuille cependant que cela ne se passe pas ainsi, et avec l'aide de Dieu, je veillerai à l'éviter.

Le visage du garçon était solennel, mais limpide ; il avait beaucoup réfléchi, dans son refuge et il avait passé tant de temps à contempler le noble visage de son modèle qu'ils en étaient arrivés à se ressembler.

— Je suis fort, je peux travailler, je pourrais gagner ma vie ici, si besoin est, même en tant qu'étranger. D'autres ont eu aussi à quitter leur foyer parce qu'on les avait accusés injustement, et ils ont fait leur chemin, alors pourquoi pas moi ? Mais je préférerais revenir. Je ne veux pas abandonner ma mère maintenant qu'elle est seule et que ses affaires sont dans un tel désordre. Et je ne veux pas que l'on se souvienne de moi comme celui qui a empoisonné son beau-père et qui s'est enfui, alors que je sais ne lui avoir jamais fait de mal, ni souhaité qu'il lui arrive quelque chose.

— Tu n'auras pas à subir un tel sort, affirma Cadfael. Continue à te cacher pendant quelques jours, aie foi en Dieu, et je crois bien que je trouverai la vérité. Ainsi tu pourras rentrer chez toi la tête haute.

— Vous le croyez vraiment ou est-ce simplement pour me reconforter ?

— Je le crois. Tu n'as pas besoin que l'on te berce de faux espoirs. Et je ne te mentirais pas, même pour la bonne cause.

Cependant, il y en avait des mensonges, ou au moins des vérités cachées, dont il ressentait le poids dans cette maison. Il ferait mieux de faire ses adieux et de partir, le temps passait, la lumière déclinait, ce qui lui donnait une bonne excuse.

— Il faut que je rentre à Rhydycroesau, dit-il se levant pour prendre congé. J'ai laissé tout le travail à frère Simon, et frère Barnabas n'est pas encore bien solide sur ses jambes. Vous ai-je dit qu'on m'avait envoyé ici pour soigner un malade et le remplacer pendant sa convalescence ?

— Vous reviendrez s'il y a du nouveau ? demanda Edwin, et si sa voix était ferme et résolue, il avait l'air inquiet.

— Je reviendrai quand il y aura du nouveau.

— Vous resterez quelques jours à Rhydycroesau ? demanda Ifor Morgan. Alors, nous aurons plus de temps devant nous, je pense.

Il raccompagna son hôte à la porte, une main jalouse toujours posée sur l'épaule d'Edwin, quand il s'arrêta net, se raidissant, et tendant l'autre main, il leur fit impérativement signe de se taire. L'âge n'avait pas affaibli son ouïe, il avait été le premier à surprendre des bruits de voix étouffés non pas par la distance, car il y avait des gens tout près qui parlaient bas volontairement. Il y eut un bruit dans l'herbe sèche. Parmi les arbres, un des chevaux à l'attache hennit, curieux, annonçant l'approche d'autres chevaux.

— Ce ne sont pas des Gallois ! murmura Ifor. Mais des Anglais ! Edwin, va dans l'autre pièce.

Silencieusement, le garçon obéit immédiatement ; mais l'instant d'après, il revenait, se découpant en ombre chinoise dans l'ouverture de la porte.

— Ils sont là, il y en a deux devant la fenêtre. Vêtus de cuir et armés...

Les voix se rapprochaient ; devant la porte, les hommes parlèrent plus fort, satisfaits : ils ne se cachaient plus.

— C'est le cheval pie... pas d'erreur !

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? Que si on trouvait l'un, on trouverait l'autre.

Il y eut un rire profond et heureux. Puis, soudain, on frappa du poing à la porte et la même voix se fit entendre, péremptoire : « Ouvrez, au nom de la loi ! »

Cet ordre fut immédiatement suivi d'un coup violent, et la porte alla battre contre le mur ; la silhouette massive du sergent barbu de Shrewsbury, suivi de deux hommes d'armes, remplit le chambranle. William Warden et frère Cadfael se regardèrent à moins d'un mètre ; sous ce regard, l'un d'eux se hérissa, et l'autre eut un sourire en coin.

— Heureuse rencontre, frère Cadfael ! Désolé, je n'ai pas de mandat pour vous, mais j'ai affaire avec ce jeune homme derrière vous. Je m'adresse à Edwin Gurney, et je pense que c'est toi, mon garçon ?

Edwin s'approcha d'un pas, les grands yeux écarquillés, pâle comme un linge, mais avançant vaillamment le menton, et son regard était comme une lance baissée. Il avait appris beaucoup en quelques jours, ici.

— C'est bien moi, dit-il.

— Tu es en état d'arrestation et soupçonné d'avoir empoisonné Gervase Bonel, je suis là pour te ramener en prison à Shrewsbury où tu répondras de cette accusation.

CHAPITRE NEUF

Respirant profondément, Ifor Morgan se redressa, pour faire face à son visiteur inattendu, et ce geste sembla le grandir d'une bonne tête.

— L'ami, dit-il de sa voix profonde qui était une arme à elle seule, je suis le maître de cette maison et jusqu'à présent tu ne t'es pas adressé à moi. Il y a des visiteurs que j'invite, d'autres que j'accueille, que je n'attendais pas. Toi, je ne te connais pas, je ne t'ai pas invité, et tu n'es pas le bienvenu. Aie au moins la courtoisie de te présenter, si tu as affaire ici avec moi ou avec d'autres sous mon toit. Sinon, va-t'en.

On n'aurait pas pu dire que le sergent fût embarrassé, puisque sa fonction le protégeait des humiliations personnelles ; mais il regarda attentivement son vénérable adversaire, et il évita de prendre un ton qui aurait pu sinon être parfaitement arrogant.

— Je suppose que vous êtes Ifor Morgan, je m'appelle William Warden, sergent de Gilbert Prestcote, shérif du Shropshire, et je suis à la poursuite d'Edwin Gurney qui est soupçonné de meurtre. J'ai le devoir de le ramener par tous les moyens à Shrewsbury, où il sera jugé, et je ferai ce que j'ai à faire. Vous aussi, en tant qu'ancien de cette région, devez obéir à la loi.

— Mais pas à la loi anglaise, répliqua simplement Ifor.

— A la loi ! Un meurtre est un meurtre, quelle que soit la loi. Il s'agit d'un empoisonnement, grand-père !

Frère Cadfael jeta un coup d'œil sur Edwin, immobile et pâle, qui avança une main pour prendre le vieillard par le bras en un geste de prière et de réconfort, mais il le respectait et l'aimait trop pour aller jusqu'au bout. Cadfael agit pour lui, posant doucement la main sur le poignet mince du vieil homme. Car quoi qu'on fasse et dise maintenant, ils emmèneraient le garçon. S'ils étaient trois à l'intérieur et s'il y avait deux gardes à

l'arrière de la maison, qui les arrêterait ? Le sergent était sûr de lui, plein de morgue et fort capable aussi de se venger bassement des revers qu'il avait essuyés, mais il prendrait aussi garde à sa peau, en traitant avec un shérif-adjoint de la trempe de Beringar, qui pourrait bien – allez savoir pourquoi – avoir des scrupules quant à la manière de s'occuper des prisonniers. Il était inutile de s'aliéner Warden, quand on pouvait davantage aider Edwin, en se montrant raisonnable.

— Sergent, vous me connaissez, vous savez que pour moi, ce garçon est innocent. Mais je vous connais aussi, et je sais que vous avez votre devoir à accomplir. Vous devez obéir aux ordres, et nous ne saurions vous en empêcher. Dites-moi, est-ce Hugh Beringar qui vous a envoyé à ma recherche, car je suis sûr de n'avoir pas été suivi depuis Shrewsbury ? Qui vous a amené dans cette maison ?

— Non, répondit le sergent, très satisfait de montrer comme il était intelligent, on n'a jamais pensé à vous faire suivre, mon frère, après que vous nous avez quittés. On croyait que vous alliez retourner à l'abbaye. Mais quand Hugh Beringar est revenu les mains vides de ses pitreries sur le fleuve, et qu'il a appris que vous l'aviez demandé, il est allé vous voir à l'abbaye, et là, on lui a dit que vous étiez parti au nord, vers Rhydycroesau. J'ai pensé alors que le manoir de Bonel était tout près et j'ai pris sur moi d'amener quelques hommes et de partir voir un peu ce que vous mijotiez. L'intendant du manoir n'avait pas de raison de s'interroger sur ce qu'un sergent de Shrewsbury voulait à frère Cadfael. Ni ses domestiques. Ils nous ont dit que vous aviez demandé comment vous rendre dans une ou deux maisons de ce côté des collines, et à la seconde, on vous a retrouvé. Si on en trouve un, je me suis dit, l'autre ne sera pas loin.

Ainsi, nul ne les avait renseignés intentionnellement sur le fugitif, cette bonne nouvelle serait une compensation pour Ifor Morgan qui se serait senti déshonoré si jamais un membre de sa famille avait trahi l'hôte qu'il gardait chez lui. Cette nouvelle était également vitale pour Cadfael.

— Donc, ce n'est pas Hugh Beringar qui vous a envoyé ? « J'ai pris sur moi », avez-vous dit. Alors, qu'est-ce qu'il fabrique pendant que vous faites son travail ?

— Il est reparti faire l'andouille sur le fleuve. Madog du Bateau-des-Morts l'a envoyé chercher tôt ce matin, pour se rendre à Atcham, et il s'en est allé plein d'espoir, mais il reviendra bredouille. J'ai décidé de suivre mon instinct, et il aura une belle surprise quand il rentrera ce soir, les mains vides, et qu'il s'apercevra que je lui ai ramené son prisonnier.

Puisqu'il attendait beaucoup de cette trouvaille et, qu'il était si content de sa propre réussite, il était d'autant moins vraisemblable qu'il trouvât de la satisfaction à malmenier le garçon, ce qui était rassurant.

— Edwin, dit Cadfael, veux-tu suivre mes conseils ?

— Oui, répondit fermement Edwin.

— Alors, accompagne-les paisiblement, sans histoire. Tu sais que tu n'as rien fait de mal, donc qu'on ne pourra rien trouver contre toi, et c'est à ça qu'il faut se fier. Quand on te remettra à Hugh Beringar, réponds-lui franchement sur tout ce qu'il te demandera, et dis-lui toute la vérité. Je te le promets, tu ne resteras pas longtemps en prison. « Dieu veuille, songea-t-il, que ce soit la vérité ! » Sergent, si ce garçon vous donne sa parole de vous accompagner de son plein gré, et de ne pas chercher à s'échapper, vous n'avez sûrement pas besoin de l'attacher. La route est longue et il faudra se hâter avant que le soir ne tombe.

— Qu'il se serve de ses mains et grand bien lui fasse, répondit Warden, indifférent, j'ai deux archers dehors qui tirent très bien. S'il essayait de s'échapper, il n'irait pas loin.

— Je n'essaierai pas, je vous en donne ma parole. Je suis prêt ! Grand-père, ajouta Edwin, en se dirigeant vers Ifor, et en s'agenouillant respectueusement devant lui, merci de toutes vos bontés. Je sais que je ne suis pas vraiment de votre famille — je le voudrais ! — mais consentez-vous à m'embrasser ?

— Dieu soit avec toi ! dit le vieillard, le prenant par les épaules et se baissant pour lui baiser la joue. Et reviens-nous libre !

Edwin prit sa selle et sa bride, et s'avança la tête haute et le menton en avant, surveillé de part et d'autre par les gardes. Au bout de quelques minutes, il ne restait plus que Cadfael et Ifor qui, regardant par la porte ouverte, virent le petit cortège se former, puis s'ébranler, mené par le sergent, avec le garçon encadré par deux gens d'armes tout proches, et suivi par les archers. Il commençait à faire froid, même si la lumière n'était pas encore tombée. Ils n'atteindraient pas Shrewsbury avant la nuit ; la chevauchée serait sinistre, et elle se terminerait par une cellule de pierre dans le château de Shrewsbury. Mais plaise à Dieu, ça ne durerait pas. Deux ou trois jours, si tout se passait bien. Mais bien pour qui ?

— Que vais-je dire à Meurig, mon petit-fils, interrogea tristement le vieil homme, quand il s'apercevra à son retour que j'ai laissé son hôte se faire prendre ?

Cadfael ferma la porte et jeta un dernier regard sur les cheveux bruns et la taille mince d'Edwin ; il avait beau être déjà grand, il avait l'air bien jeune et bien frêle entre ces deux solides cerbères.

— Dites à Meurig, répliqua-t-il après mûre réflexion, qu'il n'a rien à craindre pour Edwin ; on finira bien par découvrir la vérité et c'est elle qui le délivrera.

Il lui restait encore une journée d'inactivité à passer, et puisqu'il ne pouvait rien faire pour aider Edwin pendant ce temps, il lui incombait au moins d'essayer de transformer ce moment de répit en un jour de grâce par d'autres moyens. Il avait pu au moins convaincre frère Barnabas, qui se remettait fort bien de renoncer aux gros travaux et de rester au chaud un peu plus longtemps à la maison. Frère Simon put prendre un jour de repos, d'autant plus que le lendemain, Cadfael s'absenterait de nouveau. De plus, ils purent célébrer ensemble les offices principaux de la journée, comme s'ils avaient été à l'abbaye. La récitation patiente des formules sacrées doit sûrement être regardée en elle-même comme une prière.

Il eut le temps de réfléchir durant cette journée, en jetant du grain aux poules, en trayant la vache, en pansant le vieux cheval bai et en emmenant les moutons vers une autre pâture sur la

colline. Edwin devait être en prison maintenant, mais avant il aurait eu, du moins Cadfael l'espérait, un long entretien apaisant avec Hugli Beringar. Martin Bellecote savait-il déjà qu'on l'avait pris ? Edwy savait-il qu'il s'était donné tout ce mal pour rien ? Et Richildis... Hugh Beringar avait-il considéré que c'était de son devoir d'aller lui rendre visite et de l'informer de la capture de son fils ? Il le ferait avec autant de bonté et de courtoisie que possible, mais il n'y avait nul moyen de la soulager de la peine et de l'effroi qu'elle ressentirait.

Pourtant c'est au vieil Ifor Morgan que Cadfael pensait surtout, il restait seul maintenant, après cette brève expérience où un être jeune lui avait fait confiance et l'avait respecté, comme si sa propre jeunesse revenait. La vigueur désordonnée qui avait poussé Edwin à se rebeller et à s'opposer à Gervase Bonel, Ifor Morgan, par son charme, l'avait transformée en un devoir et un service volontaires. Nous sommes tous à la fois les victimes et les héritiers de nos frères humains.

— Demain, déclara Cadfael au souper, près du feu dont les bûches résineuses sifflaient en donnant une fumée bleue et tourbillonnante, aussi aromatique que son atelier de Shrewsbury, il faut que je parte de très bonne heure.

Le tribunal communal se réunirait dès qu'il ferait jour, et espérait avoir fini sa tâche assez tôt pour que tous ceux qui étaient là puissent rentrer chez eux avant la nuit.

— J'essaierai d'être de retour pour rentrer les moutons dans la soirée. Vous ne m'avez pas demandé où je vais, cette fois.

— Non, frère, acquiesça Simon doucement. On a vu que tu as bien des soucis, et on ne veut pas t'ennuyer en te posant des questions. Quand tu le voudras, tu nous diras ce qu'on a besoin de savoir. .

Mais c'était une longue histoire dont eux, qui étaient dans cette solitude et dans ce monde tranquille que rien ne dérangeait, ignoraient jusqu'aux prémisses. Mieux valait ne rien dire.

Il se leva avant l'aube et sella le cheval, prenant le même sentier que l'avant-veille, jusqu'au gué où il avait tourné pour

traverser le petit affluent et se rendre chez Ifor. Cette fois, il ne tourna pas, mais continua jusque dans la vallée de la Cynllaith, qu'il traversa par un pont de bois. De là, il n'y avait guère qu'un mile jusqu'à Llansilin. Et le soleil était haut, voilé mais clair. Le village était bien éveillé, beaucoup de gens se dirigeant vers l'église de bois. Chaque maison dans le voisinage avait dû abriter, la nuit passée, des amis et des parents venant d'autres parties de la commune, car la population normale du hameau ne dépassait sûrement pas le dixième de ceux qui étaient présents ce jour. Cadfael mit son cheval dans l'enclos près de l'église, là où il y avait un abreuvoir de pierre et où il pouvait paître en paix, puis il se joignit à la procession lente de ceux qui entraient à l'église. De la route, il était facile à distinguer avec sa robe de Bénédictin, c'était en effet une espèce assez rare par ici, mais à l'intérieur, il put se retirer dans un coin sombre. Il ne souhaitait pas se faire remarquer trop tôt.

Il fut heureux de ne pas apercevoir Morgan parmi les anciens venus voir rendre la justice, ce qui était le devoir des voisins qui connaissaient la terre et les gens concernés. Le témoignage d'hommes familiers et respectés était bien préférable aux arguments des juristes professionnels, même si ceux-ci étaient sans doute très nombreux ce jour. Il ne vit pas non plus Cynfrith Rhys avant que les trois juges ne s'installent à leur place, et qu'on appelle la première affaire qu'on avait ajournée. Puis, quand on demanda au plaignant de s'avancer, avec ses répondants d'un côté, Cadfael reconnut Cynfrith parmi ceux qui soutenaient son frère. Hywel Fychan, l'accusé, était sec, brun, avec un aspect belliqueux, et son petit groupe de témoins se trouvait derrière lui.

Le juge qui présidait donna le verdict de la cour. Ils étaient allés voir les deux parcelles discutées et avaient pris des mesures en fonction de documents anciens. Ils décrétèrent qu'Hywel Fychan avait bien déplacé la pierre de bornage, de façon à chiper quelques mètres au domaine de son voisin, mais ils s'étaient aussi rendu compte qu'Owain Rhys, avec plus de discrétion, mais ouvertement, après avoir découvert l'acte de l'accusé, avait contre-attaqué en lui prenant toute une longueur de clôture, faisant un bon mètre, se remboursant lui-même

ainsi de la perte qu'il avait subie. Ils décrétèrent donc qu'il fallait remettre les deux marques à leurs places initiales et condamnèrent les deux parties à une amende infime. Comme on pouvait s'y attendre, Owain et Hywel se serrèrent la main amicalement et acceptèrent la sentence ; ils iraient probablement boire un coup plus tard dans la journée, afin de dépenser ce qu'ils avaient épargné sur leur amende. Le jeu reprendrait l'année suivante. Cadfael connaissait bien ce sport national.

Il restait encore deux affaires de bornage non résolues, l'une s'arrangea à l'amiable, pour l'autre le perdant s'inclina non sans amertume, mais s'inclina tout de même. Il y avait une veuve qui prétendait avoir droit à un bout de terrain disputé par la famille de son mari, et qui gagna son procès grâce aux témoignages de sept voisins, pas moins. La matinée tirait à sa fin et Cadfael, qui n'arrêtait pas de regarder par-dessus son épaule en direction de la porte, commençait à se demander s'il ne s'était pas complètement trompé dans ses suppositions. Et s'il avait tout interprété de travers ? Il faudrait tout recommencer, et Edwin serait vraiment en danger ; son seul soutien resterait Hugh Beringar, dont la fonction cesserait avec le retour de Gilbert Prestcote, après les fêtes de Noël.

La veuve reconnaissante se retirait avec ses témoins, rouge de plaisir, quand la porte de l'église s'ouvrit toute grande. La lumière du jour pénétra dans l'assemblée, où elle s'attarda quelques minutes, tandis qu'un groupe nombreux pénétrait dans la nef. Cadfael se retourna, ainsi qu'une bonne moitié de l'assistance, et vit Meurig s'avancer et prendre place, avec sept graves anciens derrière lui.

Cadfael nota qu'il portait la même cotte et les mêmes hauts-de-chausses que ceux qu'il lui avait toujours vus, ses meilleurs vêtements sans doute, qu'il portait ici au tribunal comme il les avait portés pour visiter l'abbaye de Shrewsbury. La bourse de toile accrochée à sa ceinture par des cordonnets de cuir était la même que celle que Cadfael lui avait vue à l'infirmierie, où il s'était donné du mal, sûrement par pure bonté, pour faire disparaître les douleurs articulaires d'un vieillard. Ce genre de

bourse est cher et dure longtemps. C'était sûrement la seule qu'il possédât.

Il était plutôt ordinaire, ce jeune homme aux épaules carrées, solide, au teint noiraud ; il aurait pu sortir de n'importe quelle famille ; mais pour le moment, il n'avait rien d'ordinaire. Il se tenait ferme au milieu de la nef, bien planté sur ses jambes, les bras le long du corps, mais tendu comme s'il avait une arme à portée de chaque main, alors qu'il n'avait même pas un couteau de chasse sur lui, car l'endroit était doublement sacré, en tant qu'église et en tant que tribunal. Il s'était rasé et baigné, et la lumière tamisée dans la nef mettait en relief toute l'ossature de son visage puissant, le dessin sec et blanc du crâne, à peine recouvert de chair sombre. Ses yeux étaient comme des lampes dans des cavernes profondes ; il semblait à la fois jeune, sans âge, et affamé.

— Avec la permission de la Cour, dit-il d'une voix haute et claire, j'ai à formuler une requête urgente.

— Nous allions déclarer que cette session était terminée, dit doucement le juge président. Mais nous sommes ici au service de tous. Dis-nous qui tu es et ce que tu veux.

— Mon nom est Meurig, fils d'Angharad, fille d'Ifor Morgan, que tous connaissent ici. Par cette même Angharad, je suis le fils de Gervase Bonel, qui possédait le manoir de Mallilie pendant qu'il était en vie. Je suis ici pour affirmer que ce manoir me revient, en raison de ma naissance, car je suis le fils et le seul enfant de Gervase Bonel. Je suis ici pour témoigner et faire témoigner que nous sommes en terre galloise, et sujette à la loi galloise, que je suis le fils de cet homme, et qu'il n'a pas engendré d'autre enfant. Et par la loi galloise, je revendique Mallilie, car par la loi galloise, un fils est un fils, né hors mariage ou non, à condition seulement que son père l'ait reconnu. La Cour accepte-t-elle de m'entendre ? ajouta-t-il, en respirant profondément, et les traits de son visage pâle et tiré parurent encore plus accusés.

Un murmure et un frémissement parcoururent l'église et firent trembler jusqu'aux sombres murs de bois. Sur leur banc, les trois juges s'agitèrent et le fixèrent, mais n'en gardèrent pas moins un calme parfait.

— Nous devons et voulons bien entendre quiconque vient pour une affaire urgente, qu'il soit ou non assisté d'un avocat, déclara le président avec la même réserve, mais cette affaire, pour être réglée correctement, peut devoir être ajournée. Maintenant que c'est dit, nous t'écoutons.

— D'abord, pour ce qui concerne Mallilie, j'ai avec moi quatre hommes respectés, que tous connaissent ici, dont les terres sont proches du manoir, et dont les limites de terrain à elles toutes touchent les neuf dixièmes de celles du manoir. Seul ce qui reste touche à l'Angleterre. Et Comme tout le monde le sait, tout est situé de ce côté de la frontière galloise. Je demanderai à mes témoins de parler pour moi.

— Le manoir de Mallilie est bien en pays de Galles, affirma simplement le plus âgé, et des affaires y afférant et le concernant ont été jugées d'après la loi galloise. Je l'ai vu en mon temps, en deux occasions, bien que le manoir fût entre les mains des Anglais. C'est vrai que quelques affaires ont été jugées devant un tribunal anglais et selon la loi anglaise, mais par deux fois, Gervase Bonel lui-même a préféré plaider devant cette Cour et s'en remettre à la loi galloise. J'en déduis qu'elle n'a jamais perdu ses droits sur cette partie de la terre, et que quel qu'en soit le propriétaire, elle fait partie de la commune de Cynllaith.

— C'est également notre opinion, dit le second des anciens.

— Est-ce l'opinion de tous ? demanda le juge.

— Oui.

— Une personne présente ici souhaite-t-elle réfuter cet avis ?

Ils furent plusieurs au contraire à soutenir le même point de vue, et l'un rappela qu'il avait été l'adversaire de Bonel, la dernière fois, pour une question de bétail qui s'était égaré, et que l'affaire avait été entendue devant ce tribunal, par plusieurs juges, dont l'un était présent aujourd'hui. Sans doute le juge en question se rappelait-il cela, sans avoir besoin qu'on le lui précisât.

— Nous sommes d'accord avec le témoignage des voisins, annonça le président, après avoir consulté ses collègues d'un simple coup d'œil. Aucun doute, la terre concernée est bien en

pays de Galles, et tout plaignant qui la revendique a le droit d'être jugé par la loi galloise, s'il y tient. Continue !

— Quant au deuxième point, dit Meurig, très tendu, et passant sa langue sur ses lèvres sèches, je déclare que je suis le fils de Gervase Bonel, son seul fils, son seul enfant. Et je demande à tous ceux qui me connaissent depuis ma naissance de témoigner de cette paternité, et s'il y en a d'autres ici qui connaissent la vérité, qu'ils parlent pour me soutenir.

Cette fois, ils furent nombreux dans l'église à confirmer ce qu'avaient déclaré les anciens : Meurig, fils d'Angharad, fille d'Ifor Morgan, était né au manoir de Mallilie, où sa mère était servante, et avant la naissance du garçon, tous savaient que son seigneur l'avait mise enceinte. Ce n'avait jamais été un secret, et Bonel avait logé et nourri l'enfant.

— C'est un point délicat, remarqua le juge président. Il ne suffit pas que d'après l'opinion commune, un certain homme soit le père, car l'opinion commune peut se tromper. Le fait même de s'occuper d'un enfant n'est pas une preuve suffisante pour reconnaître l'enfant, il faut montrer que le père a bien lui-même reconnu l'enfant pour sien. C'est la validation que ce droit de parenté exige pour qu'un jeune homme bénéficie totalement de ses droits, et cette validation est nécessaire pour qu'il puisse hériter d'une propriété.

— Ça ne présente pas de difficulté, affirma fièrement Meurig, sortant un parchemin de sa tunique. Si la Cour veut bien examiner ceci, on verra dans ce contrat, lorsque j'ai choisi un métier, que Gervase Bonel lui-même m'a appelé son fils et qu'il a scellé ce document.

Il s'avança et tendit le parchemin au secrétaire des juges, qui le déroula et l'étudia.

— C'est bien comme il le dit. Il y a un accord entre Martin Bellecote, maître charpentier de Shrewsbury, et Gervase Bonel, pour employer le jeune Meurig et lui apprendre le métier de charpentier et de sculpteur. Il a reçu un salaire et une petite somme d'argent pour subvenir à ses besoins. La signature est correcte, le jeune homme est bien appelé « mon fils ». Aucun doute là-dessus. On l'a reconnu.

Meurig respira profondément et resta à attendre. Les juges conférèrent à voix basse.

— Nous sommes d'accord, dit le président, cette preuve est irréfutable, tu es bien ce que tu prétends être et tu as le droit de revendiquer cette terre. Mais on le sait, il existe un accord qui ne fut jamais signé, pour remettre le manoir à l'abbaye de Shrewsbury, et pour cette raison, avant la mort de ce malheureux, l'abbaye a installé un intendant dans la maison, pour administrer le domaine. Vu les circonstances, les revendications d'un fils doivent être extrêmement fortes, mais vu également les complications, il faudra passer devant un tribunal. Il faut tenir compte du suzerain anglais, ainsi que des prétentions que peut avancer l'abbaye, tendant à montrer que Bonel avait exprimé ses intentions, même si le document n'a pas été achevé. Tu devras introduire une demande légale quant à tes droits, et nous te suggérons de consulter immédiatement un homme de loi.

— Avec votre permission, dit Meurig, plus pâle et le regard plus vif que jamais, les deux mains refermées sur ses hanches, comme s'il les avait déjà remplies de la terre qu'il désirait tant, il y a une clause dans la loi galloise qui me permet d'en prendre possession maintenant, avant que l'affaire ne soit jugée. Seul le fils a le droit de faire cela, mais je suis le fils du mort. Je revendique le droit du « dadanhudd⁷ », celui de recouvrer le foyer de mon père. Donnez-moi la sanction de cette Cour et j'irai avec mes anciens qui soutiennent ma revendication, et je pénétrerai dans la maison qui me revient de droit.

Cadfael se sentait si pris par l'intensité de cette passion dévorante qu'il laissa presque passer le moment favorable. Tout son sang de Gallois bouillonnait d'une sympathie qu'il ne pouvait refréner pour cette faim et cet amour dévorants pour la terre que les origines de Meurig lui auraient accordée : mais que la loi anglo-normande, de par sa naissance, lui avait refusée. Il y avait presque de la noblesse en lui à ce moment, et la force

⁷ Sorte de droit d'aînesse dans la vieille loi coutumière galloise. (N.d.T.)

sombre de son désir emportait avec lui l'adhésion des juges, des témoins, et même de Cadfael.

— La Cour décrète que tes revendications sont justifiées, dit gravement le président, et qu'on ne saurait te refuser le droit d'entrer dans cette maison. Pour respecter les formes, puisque nous n'avons pas eu d'informations auparavant, nous devons interroger cette assemblée. Si quelqu'un ici a une objection à formuler, qu'il se lève maintenant et qu'il parle.

— Oui, dit Cadfael, s'arrachant péniblement à cette fascination. Il y a quelqu'un qui a quelque chose à dire avant que cette sanction soit prononcée. Il y a une objection.

Chacun se tourna pour l'observer avec attention. Les juges parcoururent les bancs du regard, pour chercher d'où venait cette voix, car Cadfael n'était pas plus grand que la majorité de ses compatriotes et, mais c'était plutôt le fait de l'âge que celui du cloître, il n'était même pas le seul à avoir une tonsure. Meurig sursauta violemment et tourna la tête, le visage soudain figé, très pâle, le regard vide. Il n'avait pas reconnu cette voix qui venait de le transpercer comme une lame, et pour le moment, il était trop affolé pour remarquer même ce mouvement de vague, alors que Cadfael jouait des coudes pour se dégager de la foule.

— Vous êtes bénédictin ? demanda le juge président, stupéfait, effaré, tandis que la robuste silhouette monacale apparaissait dans la nef. Vous venez de Shrewsbury ? Etes-vous ici pour parler au nom de votre abbaye ?

— Non, dit Cadfael, qui se trouvait maintenant à moins de deux mètres de Meurig, et la brume causée par le choc et l'incrédulité commençait à se dissiper dans les yeux noirs et brillants de ce dernier ; il ne reconnut Cadfael que trop bien.

— Non, je suis ici pour parler au nom de Gervase Bonel.

Meurig se racla péniblement la gorge et essaya, mais en vain, de parler.

— Je ne vous comprends pas, mon frère, dit patiemment le juge. Expliquez-vous. Vous avez parlé d'objection.

— Je suis gallois, dit Cadfael. J'approuve totalement la loi galloise, qui dit qu'un fils est un fils, même né hors mariage, alors que la loi anglaise le considère comme un bâtard. Oui, un

filz né hors mariage peut hériter, mais pas un filz qui a assassiné son père, comme ici c'est le cas.

Il s'attendait à un tollé général, au lieu de cela, il y eut un silence d'une qualité exceptionnelle. Les trois juges restaient assis, rigides, le fixant comme s'ils s'étaient changés en pierre, et chacun dans l'église sembla retenir son souffle. Au moment où tous commençaient à sortir de leur stupéfaction, et se tournaient presque craintivement pour regarder Meurig, ce dernier avait retrouvé ses couleurs et sa hardiesse, mais au prix d'un immense effort. Sur son front et ses pommettes hautes, il y avait une fine pellicule de sueur, et les muscles de son cou étaient tendus comme la corde d'un arc ; mais il s'était repris, il était capable de regarder son accusateur en face, de se retenir de se jeter sur lui, et même, de fixer les juges avec calme et dignité, pour protester éloquemment contre une accusation qu'il ne réfutait que par son mépris et son silence. Cadfael pensa tristement que certains membres de l'assistance le prenaient sûrement pour un agent des Bénédictins, venu empêcher, ou tout au moins retarder, la restitution de Mallilie à son propriétaire légitime. Par tous les moyens, même les plus vils, même en accusant de meurtre un homme honorable.

— C'est une accusation très grave, dit le juge président, les sourcils formidablement froncés. Si vous êtes sérieux, il va falloir prouver vos dires, ou vous en aller.

— C'est bien mon intention. Je m'appelle Cadfael, je viens de l'abbaye de Shrewsbury, et c'est moi l'herboriste qui ai fabriqué la lotion avec laquelle on a empoisonné Gervase Bonel. Mon honneur est en jeu. Ce qui sert à aider et à soigner ne doit pas servir à tuer. On m'a appelé pour assister le mourant et si je suis ici maintenant, c'est pour demander justice en son nom. Permettez-moi de vous raconter ce qui s'est passé.

Il raconta l'histoire sans détour, évoqua le cercle étroit de ceux qui étaient présents, dont un seul, le beau-fils, avait apparemment quelque chose à gagner à cette mort.

— Meurig, comme nous l'avons cru, n'avait rien à gagner, mais vous et moi voyons bien maintenant tout ce qui était en jeu pour lui. L'accord avec mon abbaye était resté en suspens, et d'après la loi galloise, dont nous ne savions qu'on pouvait

l'invoquer dans cette affaire, c'est lui l'héritier. Permettez-moi de vous raconter cette histoire, telle que je la comprends. Depuis son accession à l'âge adulte, il était parfaitement conscient que d'après la loi galloise, sa position en tant qu'héritier était inattaquable et il s'était contenté d'attendre la mort de son père, comme n'importe quel autre fils, avant de revendiquer son héritage. Même le testament établi par Gervase Bonel après son second mariage, faisant de son beau-fils son héritier, n'a pas dérangé Meurig, car comment un tel accord aurait-il pu tenir en face de son droit de fils unique ? Mais ç'a été une tout autre histoire quand son père a accordé le manoir à l'abbaye de Shrewsbury, en échange du logement, de la nourriture et d'une vie confortable, selon la manière dont cela se passe en pareil cas. Je suis persuadé que si cet accord avait été signé tout de suite, tout serait fini maintenant, et cet homme se serait remis de sa perte ; il n'aurait jamais tué personne. Or, mon abbé a été convoqué à Londres, avec de bonnes raisons de penser qu'un autre serait nommé à sa place, et il n'a pas voulu signer le document ; ce répit a rendu l'espoir à Meurig et lui a fait chercher désespérément le moyen d'empêcher définitivement cette signature. Car si l'abbaye avait fini par établir qu'elle était dans son droit, sa position devant la justice aurait été désespérée. Comment pouvait-il combattre l'abbaye de Shrewsbury, qui a suffisamment d'influence pour s'assurer que tout procès sera jugé devant un tribunal anglais et selon la loi anglaise ; et selon cette loi anglaise, je le reconnais à mon regret et à ma grande honte, des enfants tels que Meurig sont dépossédés et ne sauraient hériter. J'affirme que c'est par pur hasard et à cause d'un acte de bonté qu'il s'est trouvé en possession de l'arme du crime et qu'il a été tenté de l'utiliser. Et c'est grand dommage, car à l'origine, il n'avait rien d'un meurtrier. Mais le voilà coupable maintenant et il ne doit pas entrer en possession du fruit de son crime, cela ne saurait être.

Le juge président se rassit en poussant un profond soupir, et regarda Meurig, qui avait écouté tout cela, sans un mouvement, le visage impassible.

— Tu as entendu et compris ce dont on t'accuse. Qu'as-tu à dire ?

— Je n'ai rien à dire, répliqua Meurig, l'air sage malgré son désespoir. Ce ne sont que des mots. Il n'y a rien dans tout ça. Oui, j'étais bien dans la maison, comme il vous l'a dit, avec la femme de mon père, son fils à elle et les deux domestiques. Mais c'est tout. Oui, il se trouve que je suis allé à l'infirmierie et que je connaissais la lotion dont il parle. Mais en quoi tout cela me concerne-t-il ? Moi aussi, je pourrais accuser n'importe lequel de ceux qui se sont trouvés dans cette maison ce jour-là, et sans davantage de preuve, mais je ne le ferai pas. Depuis le début, les gens d'armes se sont mis dans la tête que le beau-fils de mon père était coupable. Je ne dis pas que ce soit vrai. Je dis seulement qu'il n'y a pas de preuve pour m'accuser moi plutôt qu'un autre.

— Si, affirma Cadfael, il y a une preuve. Il y a un petit quelque chose qui rend ce crime d'autant plus sordide, et qui est la seule preuve qu'il n'a pas été commis sous l'impulsion du moment, dans un instant de colère, et qu'on a regretté ce geste après. Car celui qui a pris un peu de la lotion de capuchon du moine dans notre infirmierie a dû apporter une bouteille dans laquelle il l'a mise. Et cette bouteille, il a dû la cacher après, tant qu'on l'observait, et puis s'en débarrasser dès qu'il a pu le faire en privé. Et l'endroit en question montrera que le jeune Edwin Gurney, le beau-fils de Bonel, n'a pas pu agir ainsi. Lui seul en fut incapable. Ses mouvements sont connus. Il s'est enfui de la maison en direction du pont et de la ville, comme l'ont dit les témoins.

— Encore une fois, ce ne sont que des mots, et mensongers encore, dit Meurig, retrouvant un peu confiance. Car cette bouteille, on ne l'a pas trouvée, ou les hommes du shérif l'auraient fait savoir. C'est un conte de bonne femme fabriqué à votre usage exclusif.

Car bien sûr, il ne savait pas ; même Edwin ne savait pas, ni même Hugh Beringar, seuls Cadfael et Mark étaient au courant. Dieu soit loué, c'est Mark qui l'avait trouvée, et marqué l'endroit, et lui, on ne pouvait pas le soupçonner d'être corrompu et d'être l'agent de qui que ce soit.

Cadfael fouilla dans sa besace et en sortit le flacon verdâtre, l'extrayant soigneusement du linge où il était enveloppé.

— Eh si, on l’a trouvée, la voilà !

Et la tenant à bout de bras, il la montra à Meurig, effaré.

Le moment où la peur l’avait anéanti passa bravement, mais Cadfael avait vu, et maintenant, il ne restait plus l’ombre d’un doute, rien. Ce lui fut une douleur cuisante, car il aimait ce jeune homme.

— Ce n’est pas moi, affirma Cadfael, se tournant pour faire face aux juges, qui ai trouvé cette bouteille, mais un novice innocent, qui ne savait pratiquement rien de toute cette affaire et qui n’avait rien à gagner en mentant. Et il l’a trouvée – il a marqué l’endroit – dans la glace de l’étang du moulin, sous la fenêtre de la pièce principale de cette maison. Dans cette pièce, le petit Edwin Gurney ne s’est pas trouvé seul un instant, et n’aurait pu jeter cette fiole. Examinez-la si vous voulez. Mais soigneusement, car en coulant la lotion a séché sur un côté, et le dépôt à l’intérieur est facile à identifier.

— Et quand bien même, dit Meurig avec un calme étudié, observant ce petit objet terrible que les juges se passaient de main en main, celui qui l’a trouvée n’est pas là pour témoigner ! – Nous étions quatre qui aurions pu entrer et sortir de cette pièce principale le reste du temps. En vérité, j’ai été le seul à partir, car je suis retourné à la boutique de mon maître en ville. Ceux qui vivaient dans la maison sont restés.

Cependant, les choses avaient tourné au procès. Même avec cette vaillance admirable et terrible, il ne pouvait pas s’empêcher de se défendre, et cela s’entendait. Il le savait, il avait peur, non pas pour lui-même, mais pour l’objet de sa passion, cette terre sur laquelle il était né. Cadfael se sentait déchiré à un point qu’il n’avait guère imaginé. Il était temps d’en finir, avec un seul coup de dé qui amènerait la réussite ou l’échec, car il ne pouvait plus supporter la souffrance d’être partagé, et puis, il y avait Edwin, qui était en prison, ce que Meurig ne savait pas encore, ce qui aurait pu le rassurer s’il avait été au courant, mais qui ne l’en aurait pas moins ému et effrayé. Pas une seule fois, pendant cet interminable après-midi d’interrogatoire, Meurig n’avait cherché à détourner les soupçons sur Edwin, même quand le sergent lui en montra la possibilité.

— Enlevez le bouchon, dit Cadfael aux trois juges, d'une voix presque stridente tant il était impatient. Remarquez l'odeur, elle est encore assez forte pour qu'on la reconnaisse. Il faut me croire sur parole si je vous dis que c'est l'arme du crime. Vous voyez comme cela a coulé le long de la fiole. On l'a rebouchée en hâte après le meurtre, car tout à ce moment a été fait en hâte. Cependant, quelqu'un a gardé sur lui cette fiole longtemps après, jusqu'à ce que les gens d'armes soient partis. Exactement comme ça, avec de l'huile à l'intérieur et à l'extérieur. Il est forcément resté une tache graisseuse, difficile à effacer, et une odeur forte que, je le vois bien, vous distinguez clairement.

Il se tourna vers Meurig et montra du doigt la bourse de toile qui pendait à sa ceinture :

— Cette bourse, je m'en souviens, tu la portais ce jour-là. Que les juges eux-mêmes tiennent cette fiole à la main, et essaient de voir si elle est restée là une heure, deux heures ou plus, et si elle a laissé une marque et une odeur. Approche, Meurig, détache ta bourse, et donne-la-nous.

Meurig commença effectivement à obéir, comme s'il ne pouvait pas faire autrement. Et à ce moment, Cadfael sut qu'il n'y avait peut-être rien à trouver, même s'il était absolument sûr que la fiole avait séjourné là pendant cet interminable et terrible après-midi où Bonel était mort. Il lui fallait seulement un peu de hardiesse et un visage de marbre, et cet unique témoignage fragile contre lui pourrait bien être réduit à néant, et ne rien laisser qu'un soupçon persistant mais immatériel, comme l'humidité qu'une bulle de savon dépose sur la main. Mais il ne pouvait pas en être sûr ! Il ne pouvait pas en être sûr ! Et puis, examiner cette bourse et ne rien trouver ne laverait pas complètement Meurig de tout soupçon, mais examiner et trouver la couture tachée d'huile et découvrir encore cette odeur serait le condamner sans appel. Il avait presque défait la première boucle, quand il s'arrêta soudain, le poing crispé, refusant de continuer.

— Non ! s'exclamat-il d'une voix rauque, pourquoi me soumettrais-je à cette indignité ? C'est un homme de l'abbaye, qu'on a envoyé pour salir ma réputation.

— C'est une demande raisonnable, affirma le juge président d'une voix sévère. Il n'est pas question de la montrer à un autre tribunal que celui-ci. Tu ne peux pas nous soupçonner de vouloir te discréditer. La Cour exige que tu la donnes au clerc.

Celui-ci, habitué à ce qu'on obéisse aux ordres du tribunal sans discuter, s'avança sans méfiance, la main tendue. Meurig n'osa courir de risque. Il se tourna soudain et fonça vers la porte ouverte, forçant à s'écarter les vieillards qui étaient venus soutenir ses revendications. En un clin d'œil, il était sorti dans la lumière hivernale du matin, détalant comme un lièvre. Derrière lui, il y eut un grand cri et la moitié de ceux qui étaient présents lui coururent après, mais sans grande conviction, une fois passée cette première réaction. Ils virent Meurig sauter le mur de pierre du cimetière de l'église et se diriger vers l'orée des bois qui couvraient le flanc de la colline. Un instant après, il avait disparu parmi les arbres.

Dans l'église à moitié déserte, un lourd silence tomba. Les vieillards se regardèrent, impuissants, sans rien faire pour se joindre aux chasseurs. Les trois juges conférèrent d'une voix basse et anxieuse. Cadfael restait là, la tête basse, fatigué et apparemment privé d'énergie et d'idées, jusqu'à ce qu'enfin, respirant à fond, il relevât la tête.

— Il ne s'agit pas d'une confession, il n'y a pas eu d'accusation officielle, et pour le moment, il n'est pas question de procès. Mais c'est une preuve, pour un garçon qui se trouve maintenant en prison à Shrewsbury, accusé de ce meurtre. Permettez-moi de dire quelque chose à la décharge de Meurig : il ne savait pas qu'Edwin Gurney s'était fait prendre, j'en suis absolument sûr.

— Nous n'avons pas le choix, nous devons le poursuivre, répondit le juge président, et ce sera fait. Mais par courtoisie, nous devons envoyer un compte rendu de cette session au shérif de Shrewsbury, et ce, immédiatement. Cela vous satisfait-il ?

— Je n'en demande pas plus. S'il vous plaît, envoyez-lui aussi la fiole, et à ce propos, un novice du nom de Mark viendra témoigner, car c'est lui qui l'a trouvée. Envoyez le tout à Hugh Beringar, l'adjoint du shérif, qui dirige l'enquête, et remettez lui

ce rapport en mains propres si vous voulez bien. Je souhaiterais pouvoir partir, mais j'ai encore du travail ici.

— Nos clercs auront besoin d'un peu de temps pour établir les copies nécessaires et les faire authentifier. Mais demain après-midi au plus tard, nous aurons remis ce rapport. Je pense que votre prisonnier n'aura plus rien à craindre.

Cadfael les remercia et sortit de l'église. Dans le village, il y avait foule, les voisins s'agitaient, dubitatifs. Le récit des événements de la matinée était sur toutes les lèvres maintenant, et on l'avait sûrement colporté par-delà les collines jusqu'à la commune de Cynllaith. Cependant même la rumeur avait été moins vite que Meurig, car nul ne le revit de toute la journée. Cadfael sortit son cheval de l'enclos, monta en selle et s'en alla ; la fatigue qui s'était abattue sur lui au moment où tout à coup il n'eut plus besoin de se donner du mal, se changeait lentement en une tristesse désespérée, qui se transforma elle-même en un calme morose mais reconnaissant. Il revint sans hâte, car il avait besoin de temps pour réfléchir, et surtout, ce temps, un autre en avait besoin pour réfléchir d'une façon encore plus urgente. Il longea le manoir de Mallilie, ne lui accordant qu'un regard triste. Ce n'était pas là que cette histoire s'arrêterait. Il savait très bien qu'elle n'était pas encore terminée.

— Tu es revenu à temps, mon frère, dit Simon, alimentant de nouveau le feu pour la soirée. Je ne sais pas ce que tu as fait, mais je suis sûr que Dieu t'a aidé.

— Oui, reconnut Cadfael. Et maintenant, ça va être votre tour de vous reposer et de me laisser faire ce qui reste. J'ai mis le cheval à l'écurie, je l'ai pansé et nourri, il est encore frais car je ne l'ai pas forcé. Après le souper, il restera du temps pour fermer le poulailleur, aller voir la vache, et il fera encore assez clair pour ramener les brebis pleines dans la grange, car je pense qu'il gèlera davantage cette nuit. C'est drôle, dans ces collines, le jour dure une bonne demi-heure de plus qu'en ville.

— Tu commences à retrouver la lumière de ton pays. Rares sont les nuits par ici, où il n'est pas sûr de voyager, même parmi les tourbières des hautes terres, si on connaît bien la région. Il n'y a que dans les bois qu'il fasse vraiment noir. J'ai bavardé

jadis avec un moine itinérant qui venait du nord, un rouquin mal dégrossi qui parlait une langue que j'avais peine à comprendre, un Écossais. Il disait que dans son pays lointain il y avait des nuits où le soleil est à peine couché qu'il se lève de nouveau de l'autre côté, et on pouvait voir son chemin dans un crépuscule qui n'en finit pas. Mais je ne sais pas, ajouta Simon, désenchanté, il inventait peut-être, je n'ai jamais dépassé Chester.

Cadfael s'abstint de parler de ses propres voyages, dont il se souvenait maintenant avec l'étonnement et la satisfaction de celui qui a trouvé le repos. A dire vrai, il avait apprécié les orages autant qu'à présent il appréciait le calme, enfin, s'il s'agissait vraiment de calme. Mais tout cela avait sa raison d'être.

— Je suis content de ce séjour parmi vous, dit-il (ce qui, au moins, était vrai). L'odeur me rappelle Gwynedd. Et dans la région, les gens me font parler gallois, ce qui me plaît, car je m'en sers peu à Shrewsbury.

Frère Barnabas arriva avec le souper, le bon pain qu'il avait fait, du gruau d'orge, du fromage de brebis et des pommes séchées. Il respirait sans peine et marchait dans toute la maison, inépuisable et plein d'énergie.

— Tu vois, je suis prêt à travailler, grâce à toi. Je pourrais rentrer les brebis moi-même, ce soir.

— Pas question, répliqua fermement Cadfael, c'est à moi que cela revient, car j'ai fait l'école buissonnière toute la journée. Contente-toi de nous voir dévorer ta cuisine, car c'est un art que je ne possède pas, et au moins, je sais m'en rendre compte et être reconnaissant aux autres hommes de leur talent.

On mangeait tôt à Rhydydroesau, car normalement, on était dehors à travailler depuis l'aube. Il ne faisait pas encore tout à fait noir, l'est était clair, d'un bleu profond, l'ouest brillait faiblement quand Cadfael sortit pour escalader la crête la plus proche et ramener les brebis déjà pleines. Elles étaient rares, mais précieuses, et de temps à autre mettaient au monde des jumeaux qui survivaient si on s'en occupait bien. Cadfael entrevit ce qu'il y a de satisfaction et de tranquillité dans une vie de berger. Les enfants dont il s'occupe se font rarement tuer, à

moins que la maladie, une blessure ou la décrépitude n'interviennent, ou que dans des temps de désespoir, on ne puisse pas nourrir le troupeau pendant tout l'hiver. Leur laine et leur lait avaient plus de valeur que leur viande, et leur précieuse peau ne pouvait être prise qu'une fois, au mieux quand, dans des temps difficiles, il fallait les tuer. Ils ne sortaient donc pas d'une vie naturelle, devenaient familiers et affectueux, apprenant à faire confiance et à être compris ; on leur donnait même des noms. Les bergers avaient leur communauté à eux, peuplée de doux compagnons, calmes et obstinés, qui ne tuaient pas, ne volaient pas, ne violaient pas la loi, ne se plaignaient, ni n'attisaient la rébellion.

« Tout de même », se dit Cadfael, grimpant la colline à grands pas, « je ne pourrais pas être berger pendant longtemps. Toutes ces choses que je déplore me manqueraient, l'immense capacité des hommes pour le bien et le mal. » Et à l'instant, son esprit revint parmi les combats, les victoires et les victimes de cette journée.

Il s'arrêta au sommet de la crête pour regarder venir la nuit, conscient d'être visible de fort loin. Au-dessus de sa tête, le ciel était immense et très haut, d'un bleu très profond, tacheté d'étoiles à peine visibles, si neuves et si belles qu'on ne les distinguait que du coin de l'œil ; si on les regardait directement, elles disparaissaient. Il baissa les yeux pour examiner l'enchevêtrement de champs murés et l'amas sombre des maisons confortablement serrées les unes contre les autres. Il ne fut pas tout à fait sûr d'avoir noté un mouvement très léger du coin de la grange. Les brebis habituées à être plus choyées se rassemblaient de bon gré autour de lui, prêtes à redescendre pour la nuit vers la chaleur moite de leur abri, fleurant bon la laine. Leurs ventres et leurs flancs ronds se balançaient au rythme de leur marche. Dans cette lumière, seule une lueur occasionnelle mettait en évidence leur regard jaune et déconcertant.

Quand Cadfael se décida enfin et commença lentement à dévaler la colline, elles le suivirent gracieusement sur leurs petites pattes agiles, serrées les unes contre les autres, se bousculant, la douce odeur tiède et grasse de leurs toisons

semblable à l'ondulation d'un nuage. Il les compta, appela doucement une ou deux vagabondes, irresponsables, des jeunes qui allaient avoir leur premier agneau ; mais elles s'empressèrent de lui obéir. Maintenant, elles étaient toutes là.

A l'exception de son petit troupeau et de lui-même, la nuit était vide et calme, à moins qu'il n'y ait eu cette intrusion momentanée, et cet être vivant qui s'était instantanément dissimulé, mais qu'il avait surpris entre les bâtiments, plus bas. Grâce à Dieu, Simon et Barnabas l'avaient pris au mot, heureux de profiter de la chaleur de la maison, dodelinant déjà probablement près du feu.

Il amena ses ouailles jusqu'à la grange principale, dont on avait débarrassé la moitié pour les abriter durant la nuit jusqu'à ce qu'elles mettent bas. Les grandes portes s'ouvraient vers le dedans, il les poussa devant lui et fit entrer son troupeau jusqu'à l'endroit où il y avait un râtelier qu'on avait rempli pour elles, et un abreuvoir. Elles n'avaient pas besoin de lumière pour se retrouver. L'intérieur de la grange était encore peuplé de vagues ombres massives, mais sinon, l'obscurité régnait, ainsi qu'une odeur d'herbe et de trèfle sec, et la senteur grasse des toisons. Les moutons des montagnes n'avaient pas cette laine longue et bouclée qu'ont ceux des basses terres, leur toison était courte et très épaisse, et donnait presque autant de laine, quoique d'une valeur quelque peu inférieure, et ils s'accommodaient fort bien de pâturages dont leurs cousins plus gâtés des basses terres n'auraient pas voulu. Leurs fromages seuls valaient qu'on s'occupât d'eux.

Cadfael gronda la dernière et la plus indocile de ses ouailles, la fit entrer dans la grange, où il la suivit, avançant dans l'obscurité qui le laissa momentanément aveugle. Soudain, il sentit une présence derrière lui, et s'immobilisa, tendant tous ses muscles. Il ne bougea pas quand une lame froide se posa tout à coup sur sa gorge ; ce n'était pas la première fois que ça lui arrivait, et il n'était pas assez fou pour provoquer un mauvais coup, peut-être dû à la peur, surtout quand il était averti de la présence de l'ennemi.

Un bras le saisit par-derrière, l'immobilisant complètement, et il n'essaya ni de reculer ni de résister.

— Croyiez-vous vraiment quand vous m'avez détruit, mon frère, dit une voix haletante à son oreille, que je serais seul à partir ?

— Je t'attendais, Meurig, répondit calmement Cadfael.

— Fermez la porte !

— Tu ne risques rien, je ne bougerai pas, Toi et moi n'avons plus besoin de témoins.

CHAPITRE DIX

— Non, lui dit-il à l'oreille d'une voix basse et sauvage, nul besoin de témoins. C'est avec vous seul que j'ai à faire, et ce ne sera pas long.

Mais il le lâcha cependant, et au bout d'un moment, les lourdes portes se fermèrent avec un son creux sur le morceau de ciel au sein duquel, dans cette obscurité ambiante, les étoiles paraissaient deux fois plus grandes et plus brillantes.

Cadfael resta immobile et entendit le doux frottement des vêtements de Meurig qui s'appuyait contre la porte fermée, les bras tendus, respirant profondément pour savourer ce qui allait se passer et imaginer son dernier geste vengeur. Il n'y avait pas d'autre sortie et il savait que sa proie n'avait pas bougé d'un centimètre.

— Vous m'avez taxé d'infamie en tant que meurtrier, alors qu'est-ce qui m'empêche à présent de vous tuer ? Vous m'avez ruiné, humilié, fait de moi un objet de honte pour toute ma famille, vous m'avez pris mes droits en tant qu'héritier, ma terre, ma réputation, tout ce qui rendait ma vie digne d'être vécue, et en échange, je vais vous tuer. Tant que vous ne serez pas mort, frère Cadfael, je ne pourrai pas vivre, ni même mourir.

Étrange, le simple fait de nommer sa victime changeait tout, même cette relation absurde, comme un premier rayon de lumière. En l'éclairant un peu, on encouragerait ce changement.

— Accroché à la porte, là où tu es, lui dit Cadfael pratique, tu trouveras une lanterne et à un autre clou, un sac de cuir contenant du silex, de l'acier et de l'amadou. Autant que nous nous voyions. Attention aux étincelles, ce n'est pas à nos moutons que tu en veux, et un incendie amènerait tout le monde. Il y a une étagère où tu pourras poser la lanterne.

— Et vous vous efforcerez de préserver votre vie... je le sais !

— Je ne bougerai pas, répéta patiemment Cadfael. A ton avis, pourquoi me suis-je donné le mal de me faire attribuer les tâches de la nuit ? N'ai-je pas dit que je t'attendais ? Je n'ai pas d'arme, et si j'en avais une, je ne m'en servais pas. J'en ai fini avec les armes depuis des années.

Il y eut un long silence ; il sentait bien que Meurig attendait qu'il continuât à parler, mais il n'ajouta rien. Dans l'obscurité, il entendit le jeune homme allumer péniblement la lampe ; quand il y arriva, il la posa sur l'étagère et son visage fantomatique apparut, soufflant sur la flamme qui finit par prendre. La faible lueur jaune donna forme au râtelier, à l'abreuvoir, à la forêt d'ombres dans le réseau des poutres et aux brebis placides et indifférentes ; Cadfael et Meurig restèrent à se regarder intensément.

— Maintenant, dit Cadfael, tu peux au moins voir ce que tu es venu chercher.

Et il s'assit, s'adossant à un coin du râtelier.

Meurig s'avança vers lui à grands pas décidés, à travers la balle et la poussière de paille sur le sol. Son visage était figé et gris, ses yeux profondément enfoncés dans les orbites brûlaient sous l'effet de la folie et de la souffrance. Il avança lentement si près que leurs genoux se touchaient et il posa la pointe de son couteau sur la gorge de Cadfael ils se fixaient, séparés par huit pouces d'acier.

— Vous n'avez pas peur de mourir ? demanda Meurig dans un murmure à peine audible.

— J'ai déjà côtoyé la mort auparavant. On se respecte. De toute manière, on n'y échappe pas, il faut tous en passer par là. Gervase Bonel... toi... moi. Nous devons mourir tôt ou tard. Mais rien ne nous oblige à tuer. Toi et moi avons fait un choix, toi, il y a environ une semaine, moi, quand je vivais par l'épée. Me voilà, comme tu le souhaitais. Maintenant, prends ce que tu veux.

Il ne détourna pas le regard de celui de Meurig, mais du coin de l'œil, il vit ses fortes mains brunes se crispier, ainsi que les muscles de son poignet, se crispier, avant de frapper. Mais il n'eut, pas d'autre mouvement. Tout le corps de Meurig sembla se tordre d'angoisse, dans sa volonté d'aller jusqu'au bout, mais

il n'y arrivait toujours pas. Il recula au prix d'un immense effort, et une plainte étouffée, animale, lui sortit de la gorge. Il lâcha le couteau et se mit à gémir, immobile et tremblant sur le sol en terre battue, portant les deux mains à sa tête, comme si toute sa force et toute sa volonté ne suffisaient pas à contenir ou supprimer la douleur qui le submergeait. Puis ses genoux cédèrent et il s'effondra aux pieds de Cadfael, tout près du râtelier, le visage enfoui dans ses bras. Les brebis qui broutaient tranquillement le regardèrent de leurs yeux ronds et jaunes, surprises mais indifférentes à l'étrangeté des hommes.

Des balbutiements étouffés sortaient de la bouche de Meurig, malade de désespoir.

— Oh, mon Dieu, si j'avais le courage d'affronter ainsi la mort... car je la mérite, je la mérite, et je n'ose pas payer ma dette ! Si j'étais sans tache... si seulement j'étais encore sans tache... Oh, Mallilie... ajouta-t-il dans une longue plainte.

— Oui, dit doucement Cadfael. L'endroit est très beau. Mais il n'y a pas que ça au monde.

— Plus pour moi, plus pour moi... Je suis perdu. Livrez-moi ! Aidez-moi... aidez-moi à bien mourir...

Il se souleva soudain, regardant Cadfael, et d'une main il saisit le bas de sa robe.

— Mon frère, ce que vous avez dit de moi... que je ne voulais pas le tuer, vous avez dit...

— Ne l'ai-je pas prouvé ? demanda Cadfael. Je suis toujours vivant, et ce n'est pas la peur qui t'a arrêté.

— Vous avez dit que le hasard est seul responsable, et tout ça, parce que j'ai simplement essayé d'être gentil... Quelle pitié, avez-vous dit ! Pitié... Est-ce vraiment ce que vous pensiez ? La pitié existe-t-elle ?

— Oui, c'est ce que je pensais, affirma Cadfael catégorique. En vérité, c'est pitié que tu te sois tellement détourné de ta nature et que tu te sois empoisonné aussi sûrement que tu as empoisonné ton père. Dis-moi Meurig, ces derniers jours, n'es-tu pas retourné à la maison de ton grand-père, ne lui as-tu pas parlé ?

— Non, murmura Meurig, et en pensant au vieillard très droit et totalement seul désormais, il frémit.

— Tu ne sais donc pas qu'Edwin s'est fait emmener par les hommes du shérif, et qu'il est maintenant en prison à Shrewsbury.

Non, il n'en savait rien. Il leva les yeux, affolé, voyant ce que cela impliquait, et secouant la tête, il nia avec ferveur.

— Non, je ne savais pas, je vous le jure. J'ai été tenté... Je n'ai pas pu les empêcher de le soupçonner, mais je ne l'ai pas trahi... Je l'ai envoyé là-bas, j'aurais veillé à ce qu'il s'en sorte ! Je sais que ce n'était pas suffisant, mais ça au moins, ne m'en accusez pas ! Dieu sait que j'aimais bien Edwin !

— Moi aussi, je le sais, rétorqua Cadfael, et je sais que ce n'est pas toi qui les as envoyés. Personne ne l'a trahi intentionnellement. Il n'en a pas moins été pris. Demain, il sera de nouveau libre. Voilà au moins quelque chose que tu as réparé, alors que tu as encore tant à réparer.

Meurig posa ses mains crispées aux phalanges blanchies par la tension, sur les genoux de Cadfael et leva un visage tourmenté dans la douce lumière de la lanterne.

— Frère Cadfael, en votre temps, vous avez été la conscience d'autres hommes, pour l'amour du ciel, faites-en autant pour moi, car je suis malade, infirme, je ne m'appartiens plus. Vous avez dit... quelle pitié ! Écoutez-moi jusqu'au bout !

— Mon enfant, dit Cadfael ébranlé, posant sa main sur les poings serrés qui étaient froids comme la glace, je ne suis pas prêtre, je ne saurais te donner l'absolution, ni t'imposer une pénitence.

— Oh si, vous pouvez, vous pouvez, vous seul qui avez découvert ce qu'il y a de pire en moi ! Entendez-moi en confession, et je n'en serai que mieux préparé, quand vous me livrez à la justice, et je ne me plaindrai pas.

— Eh bien, parle, si cela doit te soulager, dit Cadfael résigné.

Il garda dans la sienne la main de Meurig, comme ce dernier racontait son histoire par bribes, ainsi que du sang qui s'écoule peu à peu d'une blessure : comment il s'était rendu à l'infirmerie sans penser à mal, pour faire plaisir à un vieillard, et comment il avait appris par le plus grand hasard les propriétés de la lotion qu'il utilisait à bon escient, et comment on pouvait l'utiliser à des fins très différentes. C'est seulement alors que la

graine s'était plantée dans son esprit. Il lui restait peut-être quelques semaines de grâce avant de perdre Mallilie à jamais, et il y avait un moyen d'empêcher cela.

— Et rien n'a empêché de germer l'idée que ce ne serait pas difficile à faire... la deuxième fois que j'y suis allé, j'ai emporté la fiole et je l'ai remplie. Ce n'était encore qu'un mauvais rêve, une folie. Cependant, je l'ai prise avec moi ce dernier jour, et je me suis dit que ça serait facile d'en mettre dans son hydromel, ou dans du vin chaud... J'aurais pu ne rien faire du tout, seulement désirer sa mort, bien que ce soit déjà un péché. Mais quand je suis arrivé dans la maison, ils étaient tous dans la grande pièce, j'ai entendu Aldith dire que le prieur avait envoyé un plat de sa propre table, une friandise pour faire plaisir à mon père. Elle était là à mijoter sur la grille, avec une cuiller dedans... Tout était terminé presque avant que je sache que c'était ça que je voulais faire... Et puis, j'ai entendu Aelfric et Aldith revenir vers la cuisine et je n'ai eu que le temps de me glisser vivement dehors et de faire comme si je venais d'arriver ; je m'essuyais les pieds pour entrer quand ils sont revenus dans la cuisine... Que pouvaient-ils penser ? Que je venais juste d'arriver. Dix fois dans l'heure suivante, Dieu sait avec quel tourment, j'ai souhaité n'avoir rien fait, mais dans ces cas-là, on ne peut pas revenir en arrière, et je suis perdu... Quel choix me restait-il ? Je devais continuer.

Oui. Pourtant nul ne l'avait forcé à accomplir l'acte qu'il commettait maintenant, et ce n'était pas pour tuer qu'il était venu à ce rendez-vous, comme un oiseau rentrant au nid, quoi qu'il ait cru lui-même.

— Alors, j'ai continué. Je me suis battu pour récolter le fruit de mon péché, pour Mallilie, de mon mieux. Je n'ai jamais vraiment haï mon père, mais j'aimais vraiment Mallilie et le manoir était à moi, à moi... si seulement j'avais pu en hériter normalement ! Seulement la justice existe, j'ai perdu et je ne me plains pas. Maintenant, délivrez-moi, que je paie cette mort par la mienne, comme c'est la règle. Je vous accompagnerai volontiers, si vous voulez bien me souhaiter de trouver la paix.

Avec un grand soupir, il posa la tête sur la main ferme de Cadfael et se tut ; au bout d'un long moment, Cadfael posa son

autre main sur les cheveux noirs épais et l'y laissa. Il n'était pas prêtre, il ne pouvait donner l'absolution, cependant il se trouvait dans cette situation épouvantable où il était à la fois juge et confesseur, le poison est la plus vile des armes, mais il respectait l'épée. Et cependant... Meurig n'avait-il pas été gravement lésé ? La nature avait fait de lui un être aimable, bon, dénué d'amertume, les circonstances l'avaient tellement déformé qu'il s'était une seule fois, mais quelle fois ! détourné de sa propre nature, et il n'était que trop conscient de cette maladie mortelle. Toutefois, une première mort était bien suffisante, à quoi servirait une seconde ? Dieu connaissait d'autres moyens d'équilibrer les plateaux de la balance.

— Tu m'as demandé pénitence, dit enfin Cadfael. Est-ce toujours ce que tu veux ? L'accepteras-tu, y resteras-tu fidèle, aussi terrible qu'elle soit ?

— Oui, répondit Meurig dans un murmure, et je vous en serai reconnaissant.

— Tu ne veux pas d'une pénitence facile ?

— Je veux tout ce qui m'est dû. Sinon, comment trouverais-je la paix ?

— Très bien, tu as juré. Tu es venu pour me tuer, mais lorsqu'il a fallu que tu frappes, tu en as été incapable. Maintenant, tu remets ta vie entre mes mains, et moi aussi, je suis incapable de la prendre, il me semble que ce serait mal. A quoi ta mort servirait-elle ? Mais tes mains, ta force, ta volonté, cette vertu que tu conserves malgré tout, voilà qui peut encore se révéler très profitable. Tu veux payer complètement. Alors paie ! Ta pénitence durera toute ta vie, je t'ordonne de vivre ta vie puisse-t-elle être longue ! — et de payer tes dettes en t'intéressant à ceux qui habitent ce monde, comme toi. Le récit de tes bonnes actions vaudra peut-être mille fois plus que celui de tes mauvaises. Voilà la pénitence que je t'impose.

Meurig bougea lentement et leva un visage étonné et ahuri, ni soulagé, ni heureux, seulement stupéfait.

— C'est vrai ? C'est ce que je dois faire ?

— C'est ce que tu dois faire. Vis, amende-toi, confronté aux pécheurs, rappelle-toi ta propre faiblesse, respecte les innocents et sers-toi de ta force pour leur plus grand avantage. Agis de ton

mieux et laisse le reste à Dieu ; qu'est-ce que les saints peuvent faire de plus ?

— On me recherchera, rétorqua-t-il, toujours dubitatif autant qu'émerveillé. Vous ne penserez pas que je vous ai trahi, s'ils me prennent et me pendent ?

— Ils ne te prendront pas. Demain, tu seras loin d'ici. Il y a un cheval dans l'écurie, près de la grange, celui que j'ai monté aujourd'hui. Il n'est guère difficile de voler des chevaux par ici, c'est un vieux jeu gallois, pour autant que je sache. Mais celui-ci ne sera pas volé. Je te le donne et j'en répondrai. Il y a tout un monde qu'on peut atteindre à cheval, où pas à pas on peut retrouver la grâce au cours d'une longue vie, si on se repent sincèrement. Si j'étais toi, je traverserais les collines en direction de l'ouest et j'irais aussi loin que je peux avant l'aube, ensuite je prendrais au nord, dans Gwynedd, où on ne te connaît pas, mais toi, tu connais ces collines mieux que moi.

— Je les connais bien. Est-ce tout, tout ce que vous me demandez ? interrogea Meurig, dont le visage n'était plus angoissé, mais émerveillé comme celui d'un enfant.

— Tu trouveras cela assez difficile, affirma Cadfael. Mais si, il y a encore une chose. Quand tu seras assez loin, confesse-toi à un prêtre, demande-lui d'écrire tes aveux et de les expédier au shérif de Shrewsbury. Ce qui s'est passé aujourd'hui à Llansilin suffira pour relâcher Edwin, mais je ne voudrais pas qu'il subsiste l'ombre d'un doute à son sujet, quand tu seras parti.

— Moi non plus, dit Meurig. Ce sera fait.

— Alors, va, tu n'es pas au bout de tes peines. Reprends ton couteau, ajouta-t-il en souriant, tu en auras besoin pour couper ton pain et pour chasser.

Cela se terminait curieusement. Meurig se leva comme un homme qui rêve, à la fois épuisé et régénéré, comme si une pluie tombée du ciel l'avait lavé de ses souffrances et lui avait fait tout oublier, pour ressusciter, à demi noyé, mais entièrement transformé. Une fois qu'ils eurent éteint la lanterne, Cadfael dut le mener par la main. Dehors, la nuit était très calme, pleine d'étoiles ; il allait geler. Dans l'écurie, Cadfael lui-même sella le cheval.

— Laisse-le reposer quand il n'y aura plus de danger. Je l'ai monté aujourd'hui, mais pas bien longtemps. Je te donnerais bien la mule, car elle est en pleine forme, mais elle serait trop lente et un Gallois montant une mule, ça ferait jaser. Allez, en selle et va-t'en. Adieu !

Meurig frémit à ces mots, mais la lumière visible sur son visage pâle ne changea pas.

— Donnez-moi votre bénédiction ! Car je suis lié à vous pour toujours, s'exclama-t-il le pied déjà à l'étrier, avec une humilité soudaine et d'une inexprimable gravité.

Il était parti, escaladant la pente menant aux collines, par des chemins qu'il connaissait mieux que l'homme qui l'avait libéré et renvoyé vers le monde des vivants. Cadfael le suivit un moment des yeux, avant de redescendre vers la maison. En marchant, il se dit : « Eh bien, si je t'ai laissé retourner toujours aussi dangereux vers les hommes, si tu n'as pas changé, si cette purification disparaît une fois que tu seras en sûreté, j'en prends toute la responsabilité. » Mais il savait qu'il n'avait pas grand-chose à craindre. Plus il repensait à la solution qu'il avait choisie, plus il se sentait tranquille jusqu'au fond de l'âme.

— Tu en as mis du temps, dit Simon, l'accueillant avec plaisir dans la chaleur vespérale de la maison. On se demandait ce que tu fabriquais.

— J'ai eu envie de rester méditer parmi les brebis, répliqua Cadfael. Elles sont si apaisantes. Et c'est une belle nuit.

CHAPITRE ONZE

Ce fut un joyeux Noël ; il n'en avait jamais connu de plus serein ni de mieux réchauffé par un bon feu. Le travail tout simple à l'extérieur était une bénédiction après cette tension ; il ne l'aurait pas échangé pour le cérémonial et le luxe relatif de l'abbaye. La nouvelle qui parvint de la ville, avant que la première neige n'eût découragé les voyageurs, créa une sorte de dissonance aiguë par rapport à la musique familière de Noël qu'ils faisaient à eux trois, le cœur content, pleins de bonne volonté malgré leur manque de pratique. Hugh Beringar annonçait non seulement qu'il avait reçu le compte rendu du tribunal de Llansilin, mais également que le cadeau d'Edwin, gage de sa bonne volonté, avait été retrouvé dans les hauts-fonds près d'Atcham, très abîmé, mais encore reconnaissable. Le garçon fut rendu à sa mère, folle de joie, et la famille Bonel pouvait à nouveau respirer librement, maintenant qu'on connaissait le coupable. La lettre d'excuses comme quoi le cheval appartenant à la bergerie de Rhydycroesau avait disparu, à cause de l'oubli répréhensible de Cadfael de verrouiller la porte de l'écurie, le chapitre en avait pris bonne note avec le déplaisir qui convenait et à son retour, il devrait s'attendre à rembourser l'animal d'une manière ou d'une autre.

Quant au fugitif, recherché dans Powys pour meurtre, nul ne l'avait revu depuis et l'on commençait à perdre sa trace. Même la relation de sa confession volontaire, envoyée par un prêtre d'un ermitage de Penllyn, n'aida pas à le retrouver, car l'homme était parti depuis longtemps et nul ne savait où. En outre Owain Gwynedd ne verrait sûrement pas d'un bon œil qu'on s'introduise sur ses terres à la poursuite d'un criminel contre lequel il n'avait rien et que, pour commencer, on n'aurait jamais dû laisser s'enfuir.

En fait, tout allait très bien. Cadfael était très heureux parmi les moutons, et faisait la sourde oreille au reste du monde. Il

sentait qu'il avait bien mérité un peu de calme. Son seul regret fut que la première neige importante l'empêchât d'aller rendre visite à Ifor Morgan, à qui il devait bien tout le réconfort qu'il pourrait lui apporter. Même si ce n'était pas grand-chose, Cadfael pensait que cela en valait bien la peine, et Ifor aussi sans doute ; les gens très âgés sont très résistants.

Le matin de Noël, ils n'eurent pas moins de trois agneaux, dont des jumeaux. Ils les amenèrent dans la maison avec leurs mères et s'occupèrent d'eux avec soin car ces innocents partageaient leur étoile avec le Christ enfant. Frère Barnabas, complètement remis, dorlota les agneaux avec ses grandes mains et sa large poitrine, et il était aussi fier que s'il les avait faits lui-même. Ils étaient très gais, tous les trois, et célébrèrent calmement Noël, avant que Cadfael ne les quittât pour retourner à Shrewsbury ; son patient était maintenant le gaillard le plus solide à vingt miles à la ronde, et on n'avait plus besoin de médecin à Rhydycroesau.

La neige s'était calmée et fondait momentanément, quand Cadfael monta sa mule, trois jours après Noël, se dirigeant vers le sud et vers Shrewsbury.

Il mit du temps, car il ne prit pas la route directe vers Oswestry, mais fit un détour pour rendre enfin visite à Ifor Morgan avant de couper plein sud depuis Croesau Bach pour retrouver la grand-route nettement au sud de la ville. Ce qu'il avait à dire à Ifor, et ce que ce dernier lui répondit, ni l'un ni l'autre ne le confièrent à un tiers. Certes, quand Cadfael reprit sa mule, il le fit d'un cœur plus léger que lorsqu'il était parti, et c'est aussi d'un cœur plus léger qu'Ifor resta seul.

A cause de ce détour, la nuit tombait presque quand la mule de Cadfael fit sonner ses sabots sur le pont gallois et entra dans Shrewsbury par les rues escarpées, pleines de gens qui reprenaient leur travail après Noël. Maintenant, il n'avait plus le temps de se détourner de la Wyle pour le plaisir de se faire ouvrir la porte par la piquante Alys, la petite maîtresse de maison, et de voir jubiler la famille Bellecote ; il faudrait remettre cela à plus tard. Nul doute qu'Edwy avait été depuis longtemps libéré de sa parole et qu'il avait recommencé à courir

avec son oncle pour travailler, jouer, ou pour quelque tour pendable. L'avenir de Mallilie était encore incertain ; il fallait espérer que les hommes de loi ne s'en attribueraient pas la majeure partie pour régler leurs honoraires, avant que le propriétaire n'en soit légalement reconnu.

Quand il tourna sur la Wyle, l'arc de la rivière lui apparut, la lumière déclinante regagna une partie de sa force, comme il s'avancait sur la zone dégagée et passant les portes, accédait au pont-levis. C'est là qu'Edwin s'était arrêté dans sa fuite, indigné, pour jeter à l'eau son cadeau dédaigné. Plus loin, la route en paliers s'ouvrait devant lui, avec à sa droite la maison où Richildis devait encore habiter, et la retenue du moulin, miroir d'argent terni dans le crépuscule ; puis le mur de clôture de l'abbaye, la façade ouest et la porte paroissiale de la grande église se dressèrent devant lui, et à main droite, la grande porte. Il entra et s'arrêta, stupéfait par le remue-ménage qui l'accueillit. Le portier était devant la porte, tout rouge et faisant l'important, comme s'il attendait la visite d'un évêque, la grande cour, elle, était pleine de moines, de frères lais, et de gens importants qui couraient çà et là, affairés, ou se réunissaient, tout excités, parlant d'une voix aiguë, et tournant la tête dès que quelqu'un entrait. L'arrivée de Cadfael causa une certaine agitation, qui s'arrêta immédiatement – c'était peu flatteur dès qu'on le reconnut. Même les écoliers étaient dehors, murmurant et gazouillant sous le mur du portail, et les voyageurs se massaient à l'entrée de l'hôtellerie. Frère Jérôme s'était perché sur un montoir près de la grande salle, partageant son attention entre les ordres qu'il distribuait à droite et à gauche et la garde qu'il montait incessamment à la porte. En l'absence de Cadfael, il semblait, en vérité, être devenu plus important à ses propres yeux et plus mouche du coche que jamais.

Cadfael mit pied à terre, prêt à emmener sa mule à l'écurie, mais ne sachant pas s'il était encore possible de loger les mules dans la grange près de la foire aux chevaux ; et au milieu de l'excitation qui l'entourait, frère Mark courut, vers lui avec un cri de plaisir.

— Oh ! Cadfael, quelle joie de vous revoir ! Il s'en est passé des choses ! Moi qui croyais que vous alliez tout manquer, alors

que vous n'avez pas cessé d'être en plein dedans. On a entendu parler de ce qui s'est passé au tribunal de Llansilin... Maintenant que vous êtes de retour, soyez le bienvenu !

— Ça oui, répondit Cadfael, si cette réception m'est destinée.

La mienne, oui ! s'exclama Mark avec ferveur. Mais ça... Bien sûr, vous n'êtes pas encore au courant. Nous attendons tous l'abbé Héribert. Un des charretiers était à Saint-Gilles il n'y a pas longtemps, et il les a vus, ils se sont arrêtés à l'hôpital. Il est venu nous avertir. Frère Jérôme attend pour courir prévenir le prieur, dès qu'ils passeront la porte. Ils seront là d'un moment à l'autre.

— Et on ne sait toujours rien ? Héribert sera-t-il toujours abbé, je me le demande, murmura Cadfael morose.

— On ne sait pas. Mais tout le monde a peur... Frère Petrus grommelle des choses épouvantables dans ses fourneaux et jure de se défroquer. Quant à Jérôme, il est in-sup-por-ta-ble !

Il se tourna pour regarder de travers – pour autant qu'avec son visage, il en fût capable l'incube dont il parlait, et voilà que frère Jérôme avait disparu de son montoir, et se précipitait à toutes jambes vers le logis de l'abbé.

— Ah, ils doivent approcher ! Regardez le prieur !

Robert sortit toutes voiles dehors du logis qu'il s'était adjugé, vêtu d'un habit immaculé, grand et majestueux, dominant les autres de toute sa hauteur. Il s'était composé un visage empreint d'une piété, d'une bienveillance et d'une sérénité d'outre-tombe, prêt à accueillir son vieux supérieur avec un respect hypocrite et à prendre sa place avec une humilité de circonstance. Tout cela serait fort bien fait, avec noblesse et dignité.

Et voilà qu'apparut à la porte la petite silhouette peu impressionnante, potelée et douce du vieil Héribert, qui montait comme un sac sa mule blanche ; la fatigue, la boue et la poussière du voyage l'avaient marqué. A première vue, il portait sur le visage et dans son attitude les signes de la dégradation et de la retraite, cependant il paraissait tout à fait content, comme l'homme qui vient de se débarrasser d'un lourd fardeau et se redresse pour reprendre souffle. Humble par nature, Héribert était indestructible. Son clerc et ses serviteurs le suivaient

respectueusement à quelques pas ; mais près de lui, chevauchait un grand Bénédictin solide et mince, aux traits tannés, au regard bleu pénétrant, qui se maintenait étroitement à son rythme et le regardait, songea Cadfael, avec un air de discrète affection. Un nouveau moine pour l'abbaye, peut-être.

Le prieur fendit le flot de ses frères qui murmuraient comme un beau vaisseau passe la barre des brisants, et tendit les deux mains à Héribert dès que ce dernier toucha terre.

— Père, je vous souhaite la bienvenue de tout cœur ! Nul ici qui ne se réjouisse de vous voir de retour parmi nous, et j'en suis sûr, confirmé dans votre office, et toujours notre supérieur.

Pour lui rendre justice, se dit Cadfael critique, il mentait rarement d'une manière aussi criante, et il ne se rendait sûrement pas compte qu'il était en train de mentir. Pour être honnête, qu'était-il possible de dire dans cette situation, même s'il se réjouissait de la promotion avidement convoitée qu'il subodorait ? Difficile d'avouer à quelqu'un, en face, qu'on attend qu'il s'en aille et qu'il aurait dû le faire depuis longtemps.

— En vérité, Robert, je suis heureux d'être de retour parmi vous, répondit Héribert, rayonnant, mais je dois vous faire savoir à tous que je ne suis plus votre abbé, seulement votre frère. On a jugé préférable qu'un autre me remplace ; je m'incline devant ce jugement, et je suis venu servir loyalement en tant que simple moine sous vos ordres.

— Oh non ! murmura Mark, consterné. Cadfael, regardez, il grandit encore !

Et en vérité il semblait que la tête argentée de Robert était soudain plus haute, comme s'il venait de recevoir la mitre. Mais tout aussi soudain, il y eut une autre tête, aussi haute que la sienne ; l'étranger avait mis pied à terre tranquillement, presque sans qu'on le remarque, et se tenait près d'Héribert. Les cheveux noirs raides et épais qui entouraient sa tonsure étaient à peine touchés de gris, il avait cependant probablement le même âge que Robert, et son visage intelligent, taillé à la serpe, était tout aussi incisif, si moins beau.

— Je vous présente à tous le père Radulphe, dit Héribert presque naïvement, nommé par le concile des légats pour diriger ici notre abbaye à partir de ce jour. Recevez votre nouvel

abbé et respectez-le, comme moi, frère Héribert, appartenant à cette abbaye, ai déjà appris à le faire.

Il y eut un profond silence, puis une grande agitation, des soupirs et des sourires qui coururent comme une vague tranquille dans toute l'assemblée. Mark attrapa le bras de Cadfael et s'arrangea pour étouffer contre son épaule ce qui aurait autrement pu être un cri de joie. Jérôme, c'était visible, s'effondra comme une vessie crevée, et devint de la même couleur boueuse et ridée. Quelque part à l'arrière, il y eut un cocorico très net, comme un coq de combat célébrant sa victoire, qui cependant, s'arrêta aussitôt, et nul ne put en découvrir l'origine. C'était peut-être bien frère Petrus, prêt à retourner dans sa cuisine au pas de course, à sortir toutes ses casseroles et ses marmites, et à se dévouer au service du nouveau venu, qui avait fait s'allonger le nez du prieur, au moment où il était le plus sûr de son élévation.

Quant au prieur lui-même, il n'était pas du genre à se laisser abattre comme son clerc, et son teint ne lui permettait guère de blêmir ; on décrivit diversement ses réactions après. Frère Denis l'hospitalier prétendit que Robert avait vacillé sur les talons d'une manière si alarmante que ce fut miracle s'il ne tomba pas à la renverse. Pour le portier, il cligna violemment des yeux et son regard resta vitreux pendant un bon moment. Les novices, après avoir échangé leurs impressions, s'accordèrent à dire que si un regard pouvait tuer, il y aurait eu une mort subite parmi eux ; la victime n'aurait pas été le nouvel abbé, mais l'ancien qui en se reconnaissant si ingénuement le subordonné de Robert en tant que prieur, l'avait conduit à croire, comme il s'y attendait, qu'il allait être promu abbé, pour dissiper cette illusion le moment d'après. Frère Mark reconnut honnêtement que seule l'immobilité marmoréenne et momentanée, et après l'agitation violente de la pomme d'Adam du prieur, comme il ravalait sa bile, l'avaient trahi. Il avait certes été forcé de faire un effort héroïque pour se remettre, car Héribert avait procédé avec douceur.

— Et vous, père abbé, permettez-moi de vous présenter frère Robert Pennant, qui m'a toujours soutenu d'une façon

exemplaire en tant que prier. Je suis sûr qu'il vous servira avec le même dévouement désintéressé.

— C'était *formidable* ! dit Mark plus tard, dans l'atelier du jardin, où il avait dû, un peu embarrassé, laisser Cadfael vérifier ce qu'il avait fait durant son intérim.

Quand ce dernier le félicita, il en fut heureux et soulagé.

— Mais j'ai honte, maintenant. C'était mal de ma part d'éprouver un tel plaisir devant la chute de quelqu'un.

— Oh ! je t'en prie ! dit Cadfael sans y penser, occupé à replacer les pots et les bouteilles qu'il avait emportés avec lui. Ne te fais pas meilleur que tu n'es. Tu as bien le temps de t'amuser, même un peu malicieusement parfois, avant d'entamer ta carrière de saint. C'était formidable, et nous nous en sommes presque tous réjouis. Ne soyons pas hypocrites.

Mark abandonna ses scrupules, et sourit de bonne grâce.

— Mais tout de même, quand le père Héribert a pu le revoir sans aucune méchanceté et avec une telle affection...

— Le frère Héribert ! Et tu ne te fais guère honneur, l'interrompt Cadfael affectueusement. Tu es encore d'une naïveté charmante. Penses-tu que tous ces mots bien choisis ont été dits au hasard ? « En tant que simple frère sous vos ordres... » Il aurait aussi bien pu dire parmi vous, puisqu'il nous parlait à tous un moment auparavant. Et « avec le même dévouement désintéressé », tu parles ! Oui, le même ! Et si l'on regarde notre nouvel abbé, Robert devra attendre longtemps, longtemps, avant que le poste soit de nouveau vacant.

— Vous voulez dire qu'il a fait ça exprès ? demanda Mark, assis sur son banc près du mur et balançant ses jambes, bouche bée, stupéfait et consterné.

— Il aurait pu envoyer l'un de ses serviteurs la veille, non, s'il souhaitait nous prévenir ? Il aurait pu au moins en envoyer un de Saint-Gilles pour nous informer gentiment. Et en privé ! Il a supporté bien des choses, mais il s'est un peu vengé aujourd'hui. N'aie pas l'air si choqué ! ajouta-t-il, touché par le visage défait de frère Mark. Tu ne deviendras jamais un saint si tu refuses la part du diable en chacun de nous. Et pense au bien que cela fera à l'âme du prier !

— En lui montrant la vanité de l'ambition ? risqua Mark dubitatif.

— En lui apprenant à ne pas vendre la peau de l'ours. Allez, maintenant, va dans le chauffoir et dis-moi tout ce qu'on raconte, je te rejoins dans un moment, d'abord il faut que je parle à Hugh Beringar.

— Eh bien, tout s'est terminé, aussi proprement qu'on aurait pu l'espérer, dit Beringar confortablement assis près du feu, tenant à la main un pichet de vin chaud provenant du magasin de Cadfael. Avec les documents et tout, et ça aurait pu coûter beaucoup plus cher. Au fait, c'est quelqu'un de très bien, votre Richildis, ce fut un plaisir de lui ramener son fils. Je suis sûr qu'il viendra vous voir dès qu'il saura que vous êtes de retour, ce qui ne tardera pas, car je passerai chez eux en revenant en ville.

Il n'y avait guère eu de questions directes et les quelques réponses ne l'avaient pas été non plus. Leurs conversations étaient souvent aussi tortueuses que leurs relations étaient claires, mais ils se comprenaient.

— On me dit que vous avez perdu un cheval pendant que vous étiez sur les marches, dit Beringar.

— *Mea culpa* ! admit Cadfael. Je n'ai pas fermé l'écurie à clé.

— A peu près au même moment où le tribunal de Llansilin perdait son homme, observa Hugh.

— Dites, j'espère que vous n'allez pas m'en faire reproche. Je lui ai mis la main dessus, c'est eux qui n'ont pas su le garder.

— Je suppose qu'ils vont vous faire payer ce cheval, d'une manière ou d'une autre ?

— On mettra sûrement cette histoire sur le tapis au chapitre de demain. N'importe, dit Cadfael tranquillement, tant qu'ils ne me harcèlent pas pour me faire payer l'homme.

— On vous cherchera noise sur un autre point et ça pourrait aller loin, dit Hugh dont le visage sombre mais souriant apparaissait derrière la vapeur due à la chaleur du feu. Ah, j'ai gardé ça pour la bonne bouche, Cadfael : il nous arrive presque chaque jour un miracle du pays de Galles ! Pas plus tard qu'hier, on m'a fait savoir de Chester qu'un cavalier qui n'a pas donné son nom est arrivé dans l'une des granges du monastère de

Beddgelert, et qu'il y a laissé son cheval en demandant aux moines qu'ils le mettent à l'écurie jusqu'à ce qu'ils puissent le rendre aux Bénédictins des bergeries de Rhydycroesau où il l'avait emprunté. Ils n'en savent encore rien à Rhydycroesau, car là-haut, vers Arfon, ils ont eu leur première neige avant nous, et il n'était pas possible de leur envoyer un messenger par la terre ferme ; ça doit toujours être le cas d'ailleurs. Mais le cheval est là, en bon état. J'ignore qui était cet étranger (Hugh prit un air innocent), mais il n'a pas dû le laisser là plus de deux jours après que votre malfaiteur, qui avait disparu, se fût confessé à Penllyn. La nouvelle est arrivée par Bangor, quand ils ont pu y parvenir, puis par mer jusqu'à Chester par l'un des bateaux côtiers. Il semble donc que votre pénitence sera plus courte que vous ne vous y attendiez.

— Beddgelert, hein ! murmura Cadfael méditatif. Il est donc parti à pied, semble-t-il. Vers où allait-il, à votre avis, Hugh ? Clynog ou Caergybi, ou bien de l'autre côté de la mer, en Irlande ?

— Pourquoi pas vers l'une des cellules du couvent de Beddgelert ? suggéra Hugh souriant dans son vin. Après avoir parcouru la moitié du monde, vous vous êtes dirigé vers un refuge de ce genre.

— Non, je ne crois pas, dit Cadfael se frottant la joue pensivement. Pas encore ! Il pense qu'il n'a pas encore assez payé pour ça.

Hugh eut un petit rire sec, posa sa coupe et se leva, frappant cordialement Cadfael sur l'épaule.

— Je ferais mieux de m'en aller. A chaque fois que je vous approche, je me surprends à pactiser avec le crime.

— Mais ça pourrait bien finir comme ça, un jour, affirma sérieusement Cadfael.

— Par un crime ? lança Hugh, se retournant depuis la porte, toujours souriant.

— Par une vocation. Plus d'un est passé de l'un à l'autre, Hugh, en se rendant utile entre-temps.

Ce fut dans l'après-midi du lendemain qu'Edwy et Edwin se présentèrent à la porte de l'atelier, dans leurs plus beaux habits,

bien peignés, tout propres ; ils avaient l'air un peu choqués tous deux, au point d'être d'une discrétion inhabituelle, au moins au début. Cette attitude soumise les rendait si semblables que Cadfael dut regarder de près les yeux bruns et les yeux noisette pour être certain de les distinguer. Ils le remercièrent gaiement et sincèrement, ils étaient contents et donc totalement en paix pour le moment.

— Ces habits de cérémonie ne sont sûrement pas pour moi, affirma Cadfael, les regardant tous deux avec bienveillance et prudence.

— Messire l'abbé m'a fait demander, expliqua Edwin impressionné, les yeux ronds rien qu'en y pensant. Ma mère m'a fait mettre mes meilleurs habits. Lui, est venu par curiosité, il n'était pas invité.

Et *lui* a trébuché dans l'entrée, contre-attaqua vivement Edwy, et il est devenu rouge comme la crête d'un coq.

— C'est pas vrai !

— Si ! Tiens, tu recommences.

A cette simple suggestion, l'autre était en effet devenu tout rouge.

— Ainsi, l'abbé Radulphe t'a fait demander, dit Cadfael « Pour terminer un travail inachevé, pensait-il, et vite encore ». Et qu'as-tu pensé de notre nouvel abbé ?

Aucun des deux n'allait reconnaître avoir été impressionné. Ils se consultèrent du regard.

— Il a été très franc, affirma Edwy. Mais je ne suis pas sûr que ça me plairait d'être novice ici.

— Il a dit qu'il faudrait en parler avec ma mère et avec les hommes de loi, rapporta Edwin, mais manifestement le manoir ne saurait appartenir à l'abbaye, l'accord est caduc, et si le testament est confirmé, et si le comte de Chester confirme son assentiment en tant que suzerain, Mallilie m'appartiendra, et jusqu'à ma majorité, l'abbaye y laissera un intendant pour l'administrer ; le seigneur abbé lui-même sera mon tuteur.

— Qu'as-tu répondu à cela ?

— Je l'ai remercié et j'ai dit oui, bien volontiers : qui sait mieux gérer un manoir ? Je peux apprendre tout cela avec eux.

Et nous allons y retourner, ma mère et moi, dès que nous le souhaiterons, c'est à dire bientôt, s'il ne neige pas encore.

Sous son air satisfait, Edwin devint soudain très solennel :

— Frère Cadfael, c'est épouvantable, au sujet de Meurig. C'est difficile à comprendre...

Oui, pour les jeunes, c'était très difficile et presque impardonnable. Mais s'il y avait eu de la confiance et de l'affection entre eux, il restait un peu de chaleur qui ne disparaîtrait jamais, incompatible avec la répulsion et l'horreur qu'ils éprouvaient pour un empoisonneur.

— Je ne lui aurais pas abandonné Mallilie sans combattre, avoua Edwin, s'efforçant probablement à une sincérité totale. Mais s'il avait gagné, je crois que je ne lui en aurais pas voulu. Et si j'avais gagné... Je ne sais pas ! Lui n'aurait jamais partagé, n'est-ce pas ? Mais je suis content qu'il se soit échappé ! Si c'est mal, je n'y peux rien. Je suis content !

Si c'était mal, il n'était pas seul à avoir tort, mais Cadfael ne lui en dit rien.

— Frère Cadfael... Dès que nous serons de retour à Mallilie, J'ai l'intention d'aller voir Ifor Morgan. Il m'a embrassé quand je le lui ai demandé. Je peux essayer de remplacer son petit-fils.

« Dieu merci, je n'ai pas fait l'erreur de le lui suggérer », pensa Cadfael avec ferveur. « Il n'y a rien que les jeunes détestent autant que d'accomplir une bonne action sous la contrainte, alors qu'ils en avaient déjà décidé de leur propre chef. »

— C'est très bien pensé, dit-il chaleureusement. Il sera content de toi. Si tu emmènes Edwy avec toi, tu ferais mieux de lui apprendre à vous reconnaître, il peut ne pas avoir d'aussi bons yeux que les miens.

L'idée les amusa tous les deux.

— *Lui* ne m'a toujours pas remboursé la raclée que j'ai prise à sa place, remarqua Edwy, ni la nuit que j'ai passée en prison. Je compte pouvoir venir à Mallilie aussi souvent que j'en aurai envie, à cause de ça.

— Moi, j'y ai passé deux nuits, objecta vivement Edwin, et l'endroit était bien pire.

— *Toi ?* Tu n'as même pas de trace de coups, Hugh Beringar t'a mis dans du coton et veillait sur toi !

Là-dessus, Edwin enfonça vivement son index tendu dans le ventre d'Edwy, qui lui-même glissa son genou sous celui d'Edwin et le flanqua par terre ; ils riaient tous les deux. Cadfael, tolérant, les regarda un moment, puis empoigna dans chaque main une chevelure épaisse et bouclée, et les sépara. Ils roulèrent sur eux-mêmes et se relevèrent obligeamment, avec un large sourire. Mais beaucoup moins propres qu'auparavant.

— Vous êtes deux pestes, et je souhaite bien du plaisir à Ifor, dit Cadfael, mais sans se fâcher. Tu es maintenant seigneur d'un manoir, Edwin, ou tu le seras quand tu auras l'âge. Alors, apprends à être responsable. Est-ce l'exemple qu'un oncle devrait donner à son neveu ?

Edwin cessa de se secouer et de s'épousseter avec une gravité soudaine, et il se redressa, les yeux grands ouverts.

— J'ai vraiment pensé à mes devoirs. Il y a beaucoup de choses que j'ignore encore et que je dois apprendre, mais j'ai dit à messire l'abbé... Ça ne me plaît pas, ça ne m'a jamais plu que mon beau-père attaque Aelfric en justice et en fasse un serf, alors qu'il se croyait né libre comme ses parents avant lui. Je lui ai demandé si je pouvais libérer un homme ou s'il fallait attendre que j'en aie l'âge, ou que j'en aie la saisine⁸ moi-même. Il a dit que je pouvais sûrement agir à ma guise et qu'il me guiderait. Je vais libérer Aelfric. Et je pense... c'est-à-dire, lui et Aldith...

— C'est moi qui lui ai dit, fit Edwy, se secouant brièvement comme un chien, et se rasseyant confortablement sur le banc, qu'Aldith aime bien Aelfric, et qu'une fois qu'il sera libre, ils se marieront sûrement ; Aelfric est lettré, il connaît Mallilie et il fera un merveilleux intendant, quand l'abbaye remettra le manoir.

— *C'est toi qui me l'as dit !* Je savais très bien qu'elle l'aimait bien, seulement il n'a pas voulu me dire à quel point il l'aimait, lui. Et qu'est-ce que tu connais des manoirs et des intendants, hein, apprenti charpentier ?

⁸ Saisine : droit du seigneur à l'époque féodale

— Plus que tu n'en connaîtras jamais sur le bois, la sculpture et l'artisanat, eh, apprenti baron !

Ils recommencèrent à s'empoigner, rejetés vers le coin du banc, Edwy empoignant la tignasse d'Edwin, et Edwin chatouillant les flancs d'Edwy qui se tordait de rire. Cadfael les prit chacun sous un bras, et les emmena vers la porte.

— Ouste ! Allez faire vos pitreries ailleurs, elles ne sont pas de mise ici. Vous seriez mieux dans une fosse à ours !

Mais il se sentait stupidement fier et possessif.

A la porte, ils se séparèrent avec une facilité déconcertante et se tournèrent tous deux, rayonnants, vers lui.

— Frère Cadfael, voudriez-vous venir voir ma mère avant son départ ? demanda Edwin, se rappelant soudain sa mission, confus et repentant. Elle vous en prie !

— Oui, dit Cadfael. (Que pouvait-il dire d'autre ?) Oui, bien sûr !

Il les regarda partir vers la grande cour et le portail, continuant à se battre amicalement, s'empoignant dans une étreinte cordiale. On est bizarre à cet âge, capable de loyauté héroïque et de bravoure, si nécessaire, sérieux quand il le faut, et on recommence à jouer comme de jeunes chiens, quand le ciel est serein.

Cadfael retourna dans son atelier et ferma la porte à tout le monde, même à frère Mark. Il y régnait un calme parfait et sous les poutres des murs, malgré la légère fumée bleue du feu, l'obscurité régnait. C'était une maison à l'intérieur d'une maison pour lui, et maintenant il ne désirait rien d'autre. Tout s'était bien terminé, comme l'avait dit Hugh Beringar, sans plus de gâchis que nécessaire. Edwin aurait son manoir, Aelfric sa liberté, un avenir assuré, ce qui l'aiderait à se délier la langue et à se déclarer à Aldith. Sans doute, s'il n'y mettait pas assez de bonne volonté, elle trouverait le moyen de l'y pousser. Frère Rhys aurait bien des choses à dire sur sa famille, cette petite flasque de bonne liqueur et sa mémoire brumeuse combleraient le vide laissé par la perte de son petit-neveu. Ifor Morgan aurait du chagrin ; il n'en parlerait jamais, mais il y aurait aussi de l'espoir pour lui, et un petit-fils de remplacement, non loin de

chez lui. Et Meurig, lâché dans le vaste monde, avait une longue pénitence devant lui, et grand besoin des prières des autres. Celles de Cadfael ne lui manqueraient pas.

Il s'installa confortablement sur le banc où les garçons s'étaient battus et avaient ri, et y posa les pieds. Il se demandait s'il pourrait encore légitimement prétendre qu'on le confinât à l'intérieur de la clôture, jusqu'à ce que Richildis parte pour Mallilie, mais il décida que ce ne serait pas très courageux, seulement après avoir décidé que de toute manière, il n'avait pas l'intention de se plier à la discipline.

Après tout, c'était une femme très attirante, même maintenant, et sa gratitude lui serait un plaisir bien agréable ; il y avait même bien de l'attrait à l'idée d'une conversation qui commencerait inévitablement par : « Tu te souviens ... ? » expression qui reviendrait constamment comme un refrain. Oui, il irait. Il n'avait pas si souvent l'occasion de se laisser aller à une débauche de souvenirs partagés.

D'ici une semaine ou deux, après tout, toute la maison déménagerait pour Mallilie et la distance supprimerait le danger. Il ne reverrait probablement pas souvent Richildis par la suite. Frère Cadfael poussa un profond soupir, qui aurait pu exprimer le regret, mais également le soulagement.

Eh bien ! Tout était peut-être pour le mieux !

Table des matières

CHAPITRE PREMIER	3
CHAPITRE DEUX.....	26
CHAPITRE TROIS	45
CHAPITRE QUATRE	64
CHAPITRE CINQ.....	83
CHAPITRE SIX	105
CHAPITRE SEPT	128
CHAPITRE HUIT.....	149
CHAPITRE NEUF	171
CHAPITRE DIX	194
CHAPITRE ONZE.....	202